

ATLANTIDA

BRÉSIL ET POLOGNE. — Comte M. Prozor.

AS CLASSES MEDIAS E A REVOLUÇÃO SOCIAL. — Emilio Costa.

FIM DE RAÇA. — Julio Dantas.

UNE NATION MÉCONNUE — L. Stéfanovitch.

LISBOA DOS AZULEJOS. — Vergilio Correia.

O EXÉRCITO FRANCEZ. — Leite de Castro.

O MEZ LITERÁRIO. — Joaquim Manso

AS EXPOSIÇÕES. — Manuel de Sousa Pinto.

etc., etc.



ATLANTIDA

Directores: Para o Brasil: JOÃO DO RIO

Para a França: GRAÇA ARANHA

Para Portugal: JOÃO DE BARROS

Director Gerente: NUNO SIMÕES

N.º 39

SUMÁRIO

Junho de 1919

<i>Dr. Epitacio Pessoa — Presidente da República Brasileira</i>	R.
<i>Notas do Mês</i>	R.
<i>Le Nouveau Monde et le Monde Nouveau—Brésil et Pologne</i>	M. Prozor
<i>O exército francês em tempo de guerra (conclusão)</i>	Leite de Castro
<i>As classes médias e a Revolução Social</i>	Emílio Costa
<i>Fim de Raça</i>	Júlio Dantas
<i>O Banho Santo — Véspera de S. João na barra de Aveiro</i>	Carlos Malheiro Dias
<i>Teatro Português Moderno — I—O Passado</i>	Bento Mantua
<i>Cavalgada nas Nuvens — II</i>	Carlos Selvagem
<i>Quem não busca a fortuna?</i>	João de Deus Ramos
<i>A dor em cirurgia</i>	Jorge Monjardino
<i>Une nation méconnue</i>	D. L. Stéfanovitch
<i>Lisboa dos Azulejos</i>	Vergílio Correia
<i>Tres santos portugueses — Santo António, S. João e S. Pedro</i>	Mário Salgueiro
REVISTA DO MÊS	
<i>Política Consular</i>	Nuno Simões
<i>Crónica da Arte</i>	Manoel de Sousa Pinto
<i>La vie à Paris</i>	Faure-Biguet
<i>Crónica Literária</i>	R.
NOTÍCIAS & COMENTARIOS	
<i>Desenhos de:</i> Raul Lino, Santos Silva, Manoel Gustavo e Henrique Santos Junior.	

CONDIÇÕES DE ASSINATURA

PORTUGAL, ILHAS E COLÓNIAS

Um ano (12 numeros)

6\$00

PAÍSES DA UNIÃO POSTAL

Um ano (12 numeros)

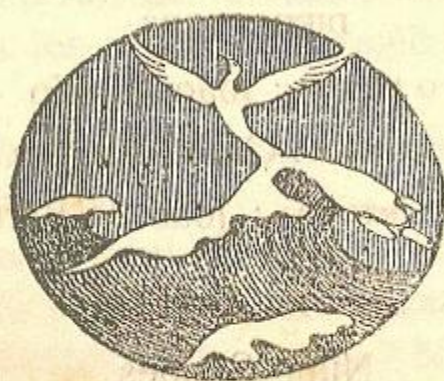
Frs. 25

Número avulso em Portugal \$60

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO: 73, Rua Garrett, 75 — LISBOA

ATLANTIDA

ORGÃO DO PENSAMENTO
LATINO NO BRAZIL
E EM PORTUGAL



VOLUME X

ANO IV

N.º 39

ATLANTIDA

ORGÃO DO PENSAMENTO
LATINO NO BRASIL
E EM PORTUGAL

ATLANTIDA

DIRECTORES:

PARA O BRASIL: João do Rio

PARA FRANÇA: Graça Aranha

PARA PORTUGAL: João de Barros

DIRECTOR GERENTE:

Nuno Simões

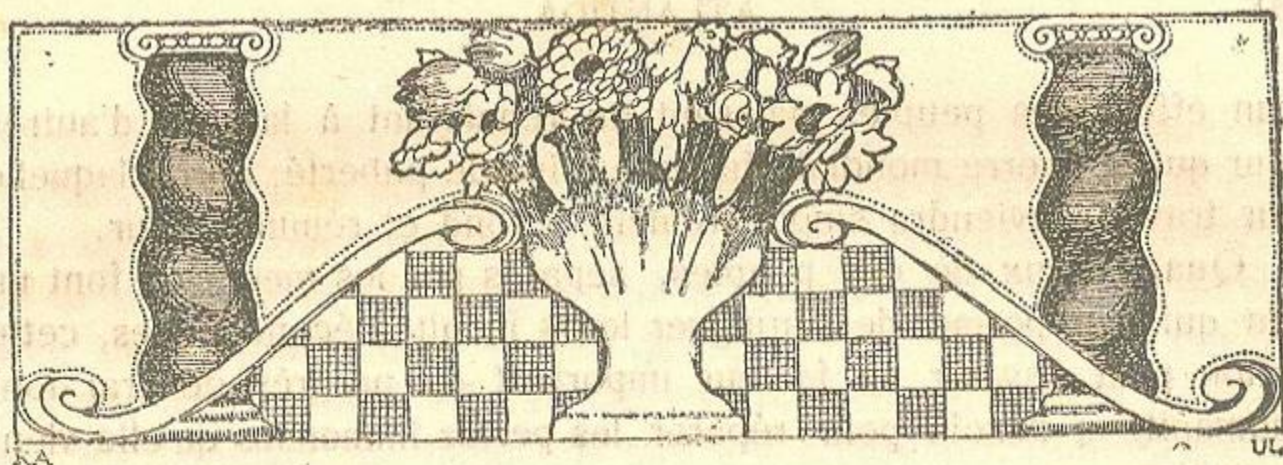
EDITOR: Sebastião Mesquita

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO:

LIVRARIA BERTRAND

73, Rua Garrett, 75

IMPRESA LIBANIO DA SILVA, Travessa do Fala-Só, 24 — LISBOA



LE NOUVEAU MONDE ET LE MONDE NOUVEAU

Brésil et Pologne

Au printemps de 1917, alors que la lutte des nations atteignait son point culminant, un essaim de propagandistes partit de Paris pour initier la France entière à l'Effort des Alliés. C'étaient des hommes éminents, représentant la fleur intellectuelle de la France et des pays qui combattaient à ses côtés. Leur mission était de répandre la confiance là où d'autres semaient la suspicion, d'exposer, au grand jour, toutes les raisons qu'on avait d'espérer, devant ceux dont l'espoir était ébranlé dans l'ombre par les complices conscients ou inconscients de l'ennemi. Ils voulaient faire tarir la source de défaillance qui menaçait les rangs de l'armée d'une infiltration désastreuse.

Cette bonne campagne de l'arrière cessa en même temps que la glorieuse campagne du front.

Pourquoi? Le mauvais génie a-t-il désarmé? N'essayait-il pas de saboter la victoire? Ne voit-on pas des défaitistes de la paix continuer l'œuvre des défaitistes de la guerre? N'importe-t-il pas d'étouffer la voix des tristes Jérémies qui s'en vont criant: «malheur au Monde Nouveau». Et n'est-ce pas au Nouveau Monde de les dominer par la sienne, vibrante de force et de jeunesse? Qui, mieux que lui, peut dire aux nations quelle tâche réparatrice incombe désormais à la ligue des combattants d'hier, des travailleurs de demain?

Parmi les conjonctions d'énergies «fraîches et joyeuses» qu'amènera nécessairement le nouvel ordre de choses, il n'en est pas qui soient plus riches de promesses que celles qui uniront dans un com-

mun effort des peuples naissant ou renaissant à la vie à d'autres pour qui la guerre mondiale fut une crise de puberté, après laquelle leur travail deviendra singulièrement fécond et rémunérateur.

Quand deux de ces peuples, séparés par les mers, en font un lien qui leur permet de conjuguer leurs facultés économiques, cette action peut devenir un facteur important du progrès général dont l'humanité a besoin pour réparer les pertes immenses qu'elle vient de subir.

Les premières impulsions auxquelles obéissent les nations qui commencent ou recommencent à vivre procèdent d'un instinct infailible et ce n'est pas un hasard qui fait en ce moment décisif, de deux questions de ports, celle de Dantzig et celle de Fiume, la clef de voûte de l'édifice que la Conférence de la Paix s'apprête à achever. La violence avec laquelle se manifestent à leur égard les aspirations contrariées des peuples qui s'organisent en états, porte bien le caractère d'un élan instinctif. Les regards tournés, vers la mer et l'outre-mer, d'où leur viendra la substance de leur vie économique, navigation, commerce, tout ce qu'exige la production nationale, tout ce qui alimentera leur industrie à venir et leur rendra l'existence plus facile, ils attendent que cet outre-mer fasse un mouvement au devant de leurs aspirations et ce mouvement se produit. Quoi que nous pensions de l'attitude du Président Wilson dans le conflit de Fiume et de quelque côté que se dirigent nos sympathies, nous devons reconnaître là un phénomène naturel dont je crois avoir indiqué le vrai caractère. Il n'est pas nécessaire qu'il se produise sous l'aspect d'une démonstration retentissante. Dans ce qui va suivre j'envisagerai la coopération calme et pacifique de deux nations que l'Océan rapprochera bientôt l'une de l'autre.

Je ne considérerai pas seulement les avantages matériels qui en résulteront. J'essaierai de montrer quel profit moral deux démocraties qui, par le fait de l'émigration, sont depuis longtemps en contact l'une avec l'autre, peuvent retirer de relations suivies leur révélant mutuellement des cultures qui s'ignoraient.

La littérature, l'art, la pensée philosophique y trouveront, de part et d'autre, un bénéfice insoupçonné. Il faut que l'ère où nous entrons soit pour les peuples de l'Univers celle d'une union plus intime que ne le conçoivent les économistes et les sociologues les plus dévoués à la cause de l'humanité intégrale. Deux nations à l'assimilation facile, très curieuses l'une et l'autre de tout ce qui est humain, douées d'une bienveillance naturelle, l'une latine, l'autre de tous

temps latinisante, appartenant à une même foi et la professant avec ferveur, sont faites pour s'entendre sur d'autres points que sur celui des échanges commerciaux, si importants qu'ils puissent devenir. Il ne le deviendront que plus aisément et plus vite s'ils vont de pair avec un rapprochement social qui n'est pas difficile à amener. L'attrait de la nouveauté, auquel les brésiliens sont aussi sensibles que les polonais, ne manquera pas d'y contribuer. Peut-être suffira-t-il de quelques bons paquebots reliant Rio à Dantzig pour qu'il apprennent à se fréquenter et en retirent fruit et plaisir. En attendant, voici quelques notes dont mes souvenirs ont été presque seuls à fournir la matière. Puissent-elles être bientôt suivies d'études plus substantielles, qui méritent d'être entreprises par des hommes de bonne volonté, conscients de l'importance souveraine du moment actuel pour les destinées qu'il réserve à leur pays.

Dans l'hospice d'émigrés de San-Paulo, je rencontraï un vieux couple polonais, gens placides et résignés, aux yeux clairs que n'animait aucune de ces fièvres d'aventures ou de révolte que j'ai vu briller dans les regards de maints autres enfants perdus de la vieille Europe. J'interrogeai ces bonnes gens sur la cause de leur exode :

— La sainte terre nous manquait, me répondirent-ils doucement...

Expression touchante du mal profond qui atteint le paysan dans quelques pays agricoles, souffrant du morcellement excessif de la propriété ! C'est à l'élément natal lui-même, plus qu'à leur patrimoine, que semblent attachées des natures comme celles de mes paisibles compatriotes qu'avait attirés au loin la promesse d'un lot suffisant pour les nourrir. Leur langage traduisait très simplement l'essence quasi mystique de ce lien entre l'homme et la glèbe. Au nombre de deux cent mille environ, leurs congénères débarqués, comme eux, à Santos, mas bientôt dépaysés dans les états producteurs de café, avaient gagné le haut plateau du Parana, dont le climat et la nature du sol leur convenaient, et y avaient formé des communautés prospères. Des paroisses s'étaient formées, foyers religieux et sociaux, complétant le foyer domestique. Des prêtres les desservaient, venus de toutes les parties de l'ancienne Pologne, y compris la Silésie prussienne, détachée de la terre des Piast longtemps avant son par-

tage. Cet élément semblait même trop empreint de germanisme pour ne pas paraître suspect à quelques intellectuels qui, eux aussi, s'étaient établis au milieu de la grande colonie et s'appliquaient à y entretenir, à côté des principes de la religion, ceux du patriotisme, afin que l'âme polonaise conservât intégralement son caractère spécifique.

Deux journaux, l'un plus modéré, l'autre plus militant, se publiaient à Curityba, capitale de la *Petite Pologne*, surnom que les brésiliens avaient donné à une partie de l'État de Parana. Des écoles avaient été fondées. La seconde des publications que je viens de mentionner, et qui étaient très répandues parmi les colons, accusait les missionnaires silésiens de l'ordre du *Verbum Divinum* d'y exercer une propagande allemande. Cette propagande, si elle était réelle, demeurerait, en tous cas, infructueuse. Le génie de la nation animait toutes ces communautés et donnait à l'ensemble une remarquable cohésion.

Cet esprit national que j'ai constaté pendant ma visite au Parana, il y a une quinzaine d'années, écartait fort heureusement les polonais des luttes politiques, qui y étaient assez vives, et mettait, sous ce rapport, leur grande colonie en contraste avec quelques autres groupements étrangers, établis également sur le riche territoire du Brésil méridional. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Livrés à eux-mêmes, les premiers colons, ceux du Parana, comme ceux, fort nombreux aussi, des états voisins de Santa-Catarina et de Rio-Grande-do-Sul, s'enrôlaient facilement sous les drapeaux des partis. Les fauteurs du mouvement impérialiste écrasé par Floriano Peixoto y avaient même organisé une légion polonaise. Bons psychologues, les chefs de la révolte avaient offert à une jeunesse aventureuse des uniformes aux couleurs polonaises, appât auquel elle n'avait pas résisté. La terrible répression qui eut raison du soulèvement ne les épargna pas. Depuis lors, les patriotes qui voulurent former l'âme de ce corps vivace lui enseignèrent à se montrer respectueux de l'ordre établi et à ménager ses énergies pour le jour où sa lointaine patrie aurait à les utiliser. L'esprit de la communauté polonaise s'accentua dans ce sens. Le Brésil, comme la Pologne, ne peuvent qu'en être reconnaissants aux hommes de bonne volonté qui s'en firent les éducateurs.

Est-ce à dire que ces colons ne sentent rien de commun entre eux et le pays qui leur donne l'hospitalité ? Nullement. L'un d'eux, jeune cultivateur fort intelligent, à qui je demandais si lui et des compatriotes s'y trouvaient à l'aise, me dit :

— Oui, tous ceux parmi nous qui ont le cœur à la besogne sont,

em somme, satisfaits. D'abord, c'est un pays où il n'y a pas de seigneurs. On s'y sent libres. N'empêche que cela ait été dur pour commencer. On a eu souvent à se plaindre de ceux qui nous ont établis sur les terres à défricher et le défrichement même nous a donné beaucoup de mal. Et puis, sur cette terre qui nous était donnée nous ne nous sentions pas chez nous, n'ayant rien fait pour l'acquérir. Il y en eut beaucoup qui partirent, les uns pour regagner le pays comme ils ont pu, les autres pour travailler sur place mais d'une façon différente. Les propriétaires d'ici n'aiment pas à cultiver leurs terres eux mêmes et préfèrent les mettre en ferme, en se réservant la moitié de ce qu'elles rapportent et en abandonnant le reste au fermier. On vendit le bois abattu et, avec le produit de la vente, ceux qui ne rentrèrent pas en Pologne affermèrent de petites propriétés dans le voisinage. Alors, cela comença à marcher et les plus entendus arrivèrent souvent à acheter toute la ferme. Il faut vous dire que les femmes s'en étaient mêlées, élevant poules et cochons, allant les vendre à Curityba et mettant de côté tout l'argent rapporté. Outre cela, il y a le travail des *charchiadas* (grands abattoirs pour l'exportation des viandes frigorifiées) qu'on va chercher dans le Rio-Grande, quand il n'y a pas grand chose à faire aux champs. Cela augmente le pécule. On met de l'argent de côté pour aller passer quelques temps en Pologne. Puis on revient.

Il y avait là matière à réflexion. Ces propos, tenus devant une auberge où nous venions de prendre notre repas, dans une bourgade du Parana Central, touchaient aux problèmes les plus ardues de philosophie sociale. D'abord l'attrait d'un pays *sans seigneurs* était caractéristique, non seulement pour une population ou pour une classe donnée, mais pour tout homme arrivant d'une contrée européenne où la division des classes est encore très accentuée, quand cet homme vient s'établir dans un pays où les barrières sociales n'existent pas et ne peuvent exister. J'ai retrouvé le même trait jusque chez des émigrés appartenant à l'aristocratie allemande. L'un d'eux, qui venait de passer quelques temps dans une résidence Grand-Ducale où son oncle avait une haute charge de cour, m'avouait, durant la traversée qui le ramenait à Pernambuco, qu'il était pressé de retrouver l'air de liberté devenu pour lui seul respirable, surtout après un séjour de quelque durée dans l'enclos fermé qu'était la société qu'il venait de retrouver telle qu'il l'avait laissée le jour de son émigration. Il n'y avait aucune différence entre ce sentiment et celui de mon jeune paysan. Il ne pouvait être question, pour ce dernier, d'un

régime seigneurial, auquel il se serait soustrait, ce régime étant depuis longtemps aboli en Pologne. Tout comme le gentilhomme hessois, il avait, simplement et sans avoir conscience, atteint un nouveau stade de l'évolution sociale et en éprouvait une intime satisfaction. Quand ils rentrent dans leur pays, ses semblables y apportent une mentalité contractée dès leur premier contact avec la démocratie du Nouveau Monde. Elle heurte parfois les habitudes séculaires de leur milieu natal. Ils y paraissent rudes et fiers et certains les supportent mal. Mais leur nombre augmente de jour en jour. C'est surtout l'Amérique du Nord qui renvoie à la patrie une fraction considérable de son immense émigration polonaise, dont la nostalgie éclaircit les rangs. Ils commencent à apporter une note particulière dans l'âme collective du paysan polonais.

Une majorité paysanne se dessinant de plus en plus dans la jeune diète de Varsovie, j'imagine que l'influence dont je parle ne tardera pas à s'y faire sentir. Elle ne pourra que favoriser dans le nouvel état l'esprit d'entreprise qui naquit, à un moment donné, de la crise douloureuse dont l'émigration fut la suite. Il est certain qu'une politique économique qui, disposant d'une base comme Dantzig, voudrait l'utiliser pour nouer de fructueuses relations avec les Deux Amériques, trouverait de l'appui dans l'élément rural avec lequel elle aurait à compter. Ce terrain, en effet, à l'encontre de beaucoup d'autres, ne serait pas inconnu à ce dernier. Les campagnes polonaises sont bien renseignées sur les ressources des pays transatlantiques avec lesquelles on leur proposerait d'entretenir, par voie de navigation et de commerce, des relations dont plus d'un cultivateur a fait l'expérience personnelle. Peut-être même se trouverait-il parmi les parlementaires appartenant au parti paysan des hommes dont on pourrait utiliser la compétence acquise de la sorte.

Un autre point des plus importants, auquel mon rustique interlocuteur avait touché sans s'en douter, n'était ni plus ni moins que le principe de la propriété.

C'est là une question particulièrement grave pour un pays d'immigration, exposé à recevoir dans son sein les éléments les plus dangereux pour l'ordre social. Sous ce rapport des dispositions instinctives comme celles qui m'avaient été révélées par le colon polonais ont de quoi ressurer pleinement les classes possédantes du Brésil. Le contingent d'agriculteurs qui est venu peupler la *Petite Pologne* est fait, par sa nature même, pour leur inspirer une confiance absolue. Ce n'est pas peu de chose en ce moment où, dans toute l'Amé-

rique du Sud, tant d'immigrants apportent avec eux les germes les plus virulents de dissolution sociale. Les paroles du laboureur que j'avais interrogé attestent on ne peut mieux que ces microbes n'appartiennent pas au fond de la nature humaine. Jamais démenti plus flagrant dans son ingénuité même ne fut infligé aux doctrines d'après lesquelles l'institution de la propriété, tout au moins de la propriété personnelle, question d'héritage à part, ne reposerait pas sur un instinct naturel. Tout au plus pourrait-on soutenir que cet instinct n'existe pas chez tous les peuples. Raison de plus pour l'apprécier chez celui chez qui l'on trouve, dans le plus fondamental des éléments qui le constituent, une répulsion congénitale contre toute condition d'existence qui ne serait pas réalisée par un effort personnel. Ce peuple ne sert-il pas de témoignage vivant à une vérité, qu'on pourrait opposer au célèbre aphorisme proudhonien, et qui se formulerait ainsi «la propriété c'est le travail?» On reconnaîtra qu'une colonisation apportant en soi de tels principes offre de précieux matériaux pour l'édifice de prospérité et de grandeur nationale, que le Brésil achèvera facilement s'il sait profiter des nouvelles conjonctures qu'il a contribué à créer par sa participation au victorieux Effort des Alliés.

La psychologie du peuple polonais ne présente-t-elle pas, d'autre part, une sérieuse garantie pour la solidité des futures relations économiques dont j'ai parlé plus haut? Je viens de dire que les institutions parlementaires qui commencent à fonctionner en Pologne font ressortir, dès leurs débuts, l'importance prépondérante que la petite propriété rurale est appelée à exercer désormais dans la vie politique de l'ancienne république nobiliaire. J'ai montré en même temps que ce caractère de démocratie rurale, issu de la nature des choses, n'exclue nullement l'esprit d'entreprise dont la population des campagnes polonaises a fait preuve dans la phase qui précéda immédiatement la résurrection de la Pologne.

Cet esprit, attesté par ses émigrants, n'est nulle part mieux connue qu'aux États-Unis et au Brésil. On peut s'y rendre compte que le partenaire à qui on aura à faire dans les rapports économiques qu'il s'agit d'établir possède à la fois la volonté d'agir nécessaire à leur progrès et, innées chez lui, les notions élémentaires, indispensables à leur stabilité. Un grand état assis sur de telles bases mérite, si jeune qu'il soit, la confiance et le crédit sur lesquels repose toute relation suivie entre producteur et consommateur, tout commerce entre peuples.

Que cet état, né d'aujourd'hui, possède, à côté de cela, des éléments d'organisation technique de premier ordre, ayant, dans un récent passé, servi à la réalisation d'immenses progrès, accomplis dans tous les domaines de la culture, par lesquels la nation polonaise, privée d'existence politique, a affirmé sa vitalité, c'est ce que savent les sphères compétentes et les cercles intéressés des Deux Mondes. Je reviendrai d'ailleurs un peu plus loin sur ce chapitre. Pour le moment, je ne fais que relever le profit retiré déjà, sur d'importants territoires du Brésil, de cette confiance s'exerçant de particulier à particulier avant de le faire de nation à nation.

Il y a, à cet égard, des particularités intéressantes à noter. L'une d'elles, qui, elle aussi, ressort de l'instructive conversation dont j'ai relaté la substance, a trait à l'influence exercée par la colonisation agricole sur l'ancienne population rurale du Parana.

A première vue, et en tant qu'il s'agit de la petite propriété, les forces de production nationale semblent y avoir été gravement atteintes. On a vu comment cette petite propriété passait, peu à peu, dans des mains étrangères. Cela dénote assurément la dépression morale qu'un mouvement d'immigration trop intense produit sur les premiers occupants d'un pays. Ceux-là seuls y résistent que la nature a outillés pour la lutte. On peut parler à ce propos de sélection utile, mais il ne faut pas que cette sélection fasse trop de victimes si le pays doit conserver son caractère original. Toutefois, si l'on considère le plateau du Parana comme un monde en formation, si, d'autre part, on envisage l'intérêt général du Brésil, on aperçoit dans cette décadence des anciens possesseurs du territoire colonisé un travail d'élimination et de substitution nécessaire au développement national. Ce qu'on a appelé la loi du sacrifice exige, dirait-on, de telles immolations. Il s'agit seulement de savoir si ce processus n'entraîne pas quelques dangers extérieurs.

Il y en a de deux sortes. Le premier est celui d'un état qui se formerait dans l'état. Ce danger est très grave quand les immigrants, qui se constituent en société organisée, ont pour pays d'origine un état dont cette organisation peut stimuler les convoitises. C'est en cela que consiste le *perigo alemão* (péril allemand), dont la menace ne se fait pas sentir qu'au Brésil. Elle semble écartée pour longtemps par la triomphale croisade à laquelle il s'est associé. Et pourtant? Admettons que, dans ce Brésil méridional où l'élément allemand est devenu un organisme constitué de toutes pièces, il n'eût pas rencontré le contrepoids d'autres colonisations.

L'hégémonie qu'il exercerait alors n'atteindrait-elle pas, à un moment donné, un degré d'audace et de vigueur dangereuse pour le pays entier? Qui oserait assurer que le Brésil ne serait pas, de ce fait, menacé d'un mouvement séparatiste dont il ne triompherait qu'au prix des plus coûteux efforts? Point ne serait besoin que ce mouvement reçut un appui effectif de la mère patrie. Même réduite à ses propres ressources, la collectivité allemande du Parana, do Rio-Grande et de Santa-Catarina aurait de quoi occasionner à la grande collectivité brésilienne les plus terribles embarras, si le caractère allemand n'était venu atténuer lui-même les effets de l'agressivité nationale. Le fait est que l'allemand, n'étant pas essentiellement agriculteur, abandonne volontiers les champs pour se livrer à l'industrie et au négoce, qui lui procurent de plus faciles et de plus notables bénéfices. Il en résulte que, d'agricoles, ses colonies du Parana et de Santa-Catharina sont devenues peu à peu manufacturières et commerciales, qu'à Rio-Grande une transformation de même nature paraît en voie de s'accomplir et que, de la sorte, un facteur essentiel d'hégémonie vient à manquer à la puissante communauté. Il s'est formé dans les campagnes une classe rurale, en partie slave, en partie italienne, de qui le Brésil n'a rien à craindre et qui, tout au contraire, le garantirait éventuellement contre des appétits dangereux pour son intégrité.

Cependant, ce danger n'est pas le seul qui lui vienne de dehors. Il y en a un, plus immédiat, plus constant contre lequel tout état jaloux de son indépendance doit soigneusement se garer. Le premier n'a été déchaîné sur le monde moderne que par l'Allemagne, seule puissance de proie qu'il ait jusqu'à présent à redouter. Le second peut venir de tout pays qui doit sa protection à ses nationaux et est en mesure de l'exercer efficacement. Même un état qui n'en posséderait pas les moyens matériels puiserait, s'il s'agissait de réclamations légitimes dans des cas importants, une force singulière dans le bon droit, s'il l'avait de son côté. Au moment où l'humanité promet de se constituer en une Société des Nations, c'est là une considération d'une valeur capitale. Le danger d'intervention surpasse, et de beaucoup dans un pays de colonisation comme le Brésil, celui d'un séparatisme local ou d'une tentative de conquête venant de loin. Une sécession n'est guère à craindre pour un grand état possédant de sérieuses ressources militaires, dont l'usage, il est vrai, causerait une fâcheuse perturbation à ses finances, sans compter les dommages dont aurait à souffrir une portion de son territoire. A ce prix, toutefois, il

en viendrait immanquablement à bout. Quant à une violence étrangère, si elle se produisait dans un but de conquête, il pourrait, sans aucun doute, compter pour y parer, sur l'appui moral et matériel des nations résolues à maintenir dans le monde le régime de justice qu'elles sont au moment d'y instaurer. Mais ce régime même leur ferait un impérieux devoir de soutenir, contre cet état même, toute plainte d'une autre nation, provoquée soit par des abus de pouvoir systématiques, soit, ce qui serait encore plus grave, par des mesures législatives contraires aux règles de l'équité consacrées par le droit des gens.

C'est là le défaut de cuirasse de quelques états de grand avenir, qu'ils ne peuvent atteindre sans avoir recours à l'immigration. Heureusement il dépend d'eux d'éviter le mal en faisant des lois justes et en réprimant les abus particuliers ou administratifs. Le Brésil en a pleinement conscience. Elle a été éveillée en lui par des hommes courageux qui n'ont pas craint de mettre le doigt sur certaines plaies, afin qu'on y portât le fer rouge. *Chanaan*, le beau roman de Graça Aranha, fut une de ces œuvres d'épuration qui, dictées par le vrai patriotisme, ne manquent jamais de produire leur effet. Je ne crois pas qu'à l'heure qu'il est des personnages comme ceux dont il flétrit le type affligent bien souvent des colonies isolées. Quoi qu'il en soit, le tout compact qu'est la *Petite Pologne* a de la force de les paralyser. Des voix autorisées savent y parler ferme à qui de droit. Les facteurs intellectuels, laïques et ecclésiastiques, de l'organisation polonaise, possèdent l'influence nécessaire pour protéger la colonie. Bref aucune réclamation contre les autorités judiciaires ou administratives ne m'est parvenue de sa part au cours de mes investigations dans le Parana. Je sais bien qu'il n'en était pas partout ainsi. A leur arrivée dans certains états, les émigrés avaient souvent éprouvé de funestes déceptions. La faute en était, en grande partie, aux agents d'émigration, qui leur avaient promis monts et merveilles, et, pour une bonne part aussi, à un manque de concordance entre les règlements fédéraux et ceux des États. Les premiers qui, seuls, avaient été communiqués aux émigrants avant leur départ, portaient des engagements qui ne figuraient pas dans les seconds. De ce fait et de maints autres, tenant au système entier, le Brésil a connu des difficultés internationales qu'il ne voudrait certainement pas voir renaître, maintenant que d'heureuses alliances ont effacé d'anciens froissements. J'ignore si ce système, celui d'une immigration servie par des agents et des compagnies de navigation jouissant de primes et d'autres avantages, fonctionne encore comme il le faisait il y a une douzaine

d'années ou s'il a été supprimé ou entièrement modifié dans le sens d'une immigration spontanée. En véritable ami du Brésil, je l'en féliciterais sincèrement. La suppression pure et simple surtout me remplirait de joie. L'émigration, qu'elle soit provoquée par un excès de population, par un manque d'emplois ou par une productivité insuffisante du sol natal, est un phénomène naturel, dérivatif ou correctif, dont les pays qui ont besoin de bras profitent légitimement. Il peut aussi rendre service à celui où il se produit et devenir même pour lui une source d'enrichissement, comme cela a lieu en Italie (on a vu que le colon polonais, lui aussi, envoyait souvent ou rapportait souvent des économies au pays). Enfin, je viens de faire ressortir la vertu éducatrice du mouvement pour la population, en qui il développe l'esprit d'entreprise, et mainte autre faculté productive. Mais en faire une chose artificielle, en vicier le caractère au profit de ceux qui l'exploitent pour leur compte particulier, avec de moins en moins de scrupules, stimulés qu'ils sont par l'appât d'un gain proportionné au nombre des *têtes d'émigrants*, c'est reprendre la voie de la traite flétrie et abolie, et, si peu qu'on s'y engage, exposer l'état ou la société à qui ces pratiques sont imputées à un mauvais renom qu'ils ne méritent pas. Le Brésil est sorti du stade qui commence par l'esclavagisme et finit par le recrutement des immigrants européens. Il en est sorti du jour où se sont formés des centres coloniaux comme ceux du Parana et de ses autres terres productives. Ces centres attirent d'eux-mêmes une main-d'œuvre congénère, pour y seconder un travail approprié à la nature et aux habitudes des colons. Ils fournissent même, on l'a vu, des bras aux industries nées de l'agriculture et de l'élevage. Ils en procurent aussi, je m'en suis convaincu, à la jeune industrie manufacturière qui se développe autour des cités brésiliennes. L'évolution se fera désormais sans le concours d'auxiliaires suspects, que certains gouvernements Européens ont plus d'une fois poursuivis, sur les injonctions de l'opinion publique. Je ne crois pas que la main-d'œuvre brésilienne y perde en quantité. Mais elle y gagnera certainement en valeur. Il y a une différence essentielle entre les désespérés ou les faibles d'esprit qui se laissent séduire par les manœuvres trompeuses des agences, et les travailleurs entreprenants qui s'aventurent, en connaissance de cause, au delà des mers où les appellent des parents et des amis prêts à leur donner ou à leur procurer du travail, surtout pendant la morte saison d'Europe, qui correspond à la campagne agricole dans l'hémisphère austral.

Qu'on ne me parle pas d'immigration stable et instable et qu'on ne considère pas cette dernière comme drainant le pays de colonisation du capital qu'elle rapporte au pays d'origine. Le salaire des travailleurs, dont ils dépensent, d'ailleurs une partie sur place, est loin d'égaliser le profit que l'exploitation tire de leur travail, et le concours qu'elle reçoit de l'immigration instable ne peut être qualifié de précaire, du moment où le courant de cette dernière s'est fait continu. Et puis, sur dix hommes venus dans un pays de colonisation pour un travail de saison, il y en a deux ou trois, l'expérience l'a prouvé, qui y restent, parce qu'ils en ont reconnu les ressources et sentent en eux l'énergie nécessaire pour participer à leur exploitation. On ne niera pas que ce soient les meilleurs, au point de vue de l'œuvre colonisatrice. Ils valent mieux, en vérité, que ces bandes errantes que j'ai rencontrées sur les confins du Brésil, de l'Argentine et du Paraguay, entraînées, après divers déboires, par de nouveaux agents opérant sur les lieux même et alléchant les mécontents par de nouveaux mirages plus décevants que les premiers. Il est temps que cela cesse, si toutefois cela dure encore, et que le courant européen en général, polonais en particulier, qui amène au Brésil les forces humaines dont il a besoin, ne lui apporte plus qu'une allusion fertile, comme cela s'est heureusement produit sur les hauts plateaux où fleurit la *Petite Pologne*.

Une dernière question qu'un de ses habitants souleva dans la conversation que j'ai rapportée plus haut est celle de la valeur que représente la femme polonaise. Question fort importante, puisqu'elle se relie à un problème fondamental, celui du croisement des races, qui préoccupe avec raison, dans les deux Amériques, une société encore en voie d'élaboration et les hommes d'état préposés à ses destinées.

Je savais déjà, au moment où je questionnais mon colon, que les résultats dont il me parlait étaient dus en partie à ce que «les femmes s'en étaient mêlées». Elles l'avaient même fait dans des conditions qu'il ne m'eut peut-être pas avouées si j'avais eu la malice de pousser plus loin mes interrogations. Ayant quitté Curityba un jour de marché nous avons croisé, sur le chemin des colonies que j'allais visiter, toute une file de charriots conduits par des paysannes polonaises aux fichus et aux casaques rayées de couleurs voyantes, au verbe haut, aux mines éveillées. A mon *Boze dopomoz* (Dieu vous aide) elles répondirent allègrement sans arrêter leurs chevaux et sans témoigner de surprise, la rencontre d'un «monsieur» de leur pays aux environs de Curityba n'étant pas chose rare. Leurs voitures étaient

chargées des produits de leurs champs, étables et poulaillers, auxquels s'ajoutaient quelquefois ceux des vergers et des potagers qui entourent les fermes des paysans de Posnanie et de Silésie, les meilleurs colons polonais du Brésil. Tout en défendant âprement leur nationalité contre les brutales agressions du prussien détesté, ils ont tiré profit des leçons de culture matérielle qu'ils lui doivent, les appliquent dans leur exil volontaire et les transmettent à leurs compatriotes du «Royaume», qui appartenait alors à la Russie et dont les habitants sont, après eux, les plus industrieux des émigrants polonais. Ceux de Galicie viennent en dernier lieu. Entre tous, cependant, et entre toutes, un lien de solidarité s'était formé, après quelques froissements de province à province et cette solidarité s'était manifestée chez les femmes de la façon qu'on va voir.

Comme j'exprimais à un jeune médecin silésien, notre compagnon de randonnée, qui chevauchait à côté de moi, mon étonnement de voir les fermières remplir les fonctions qui, au pays, sont exercées par les fermiers :

— C'est tout une révolution, me dit-il en riant, qui s'est accomplie un beau matin. En s'éveillant pour aller au marché, les hommes trouvèrent la maison vide et les femmes parties avec la marchandise à vendre. Ils comprirent et se tinrent cois. Le fait est que, jusque là, il leur était souvent arrivé de revenir de la ville la bourse aussi vide que le charriot. Tout avait passé chez les mastroquets italiens établis aux portes de Curityba. Que voulez-vous ? On parle de la patrie lointaine, on sent le mal du pays, on se console, et, de consolation en consolation, le bénéfice disparaît. Il faut revenir chez soi penaud, un peu abruti, et essuyer la tempête que vous pouvez vous figurer, la ménagère ayant perdu tout le fruit de son âpre travail. Cela ne pouvait pas durer et cela finit, en effet, comme vous voyez, par une victorieuse conjuration que les futurs historiens des colonies polonaises du Parana devraient montrer en exemple à d'autres collectivités.

Là-dessus, notre aimable guide nous fit part de ses observations, sur certains effets de ce caractère résolu, que la paysanne polonaise, très soumise dans son pays, à l'autorité conjugale, doit au stimulant travail colonial. Elle est, on le voit, à la hauteur de la situation. Laborieuses, énergiques, comme leurs mères, les jeunes filles, quand elles épousent un habitant du pays atteint de la décadence dont j'ai parlé plus haut, ne manquent pas d'introduire l'ordre dans le ménage et relèvent très souvent les conditions de la famille. Avec des commè-

res de cette espèce, tout finit par marcher à la baguette. En revanche, dépaycée, mal accueillie par la colonie, une brésilienne du Parana qui épouse un jeune polonais fait bientôt partager à son mari l'esprit de révolte qui s'empare d'elle. Il n'en résulte que malheur et misère.

Il y a là un sérieux enseignement. Le monde latin est une merveilleuse officine de peuples. La puissance d'assimilation et de transmutation y est très grande et les races croisées qu'il produit, si variées qu'elles soient, sont toutes également douées d'une vitalité particulière, à laquelle peuvent contribuer les éléments les plus divers, y compris ceux qui sont réputés condamnés et voués à la destruction. De métissages sémites en Espagne et en Portugal, nègres et indiens dans l'Amérique du Sud, et même mongols et malais aux Philippines sont issus des êtres singulièrement doués, dont quelques-uns ont joué un rôle de premier ordre dans l'histoire de leurs pays. En outre, ces croisements modifient, mais n'effacent pas dans les natures l'empreinte de la race dominante. S'il s'agit du Brésil, par exemple, les œuvres d'un Machado Assis ou d'un Verissimo sont bien marquées du génie latin et ne le sont d'aucun autre. Par contre, dans les races du Nord, germaniques ou slaves, ces combinaisons amènent des perturbations profondes, et souvent même aboutissent à leur absorption par celles auxquelles elles viennent à se mêler. Presqu'aucune trace de germanisme ne s'aperçoit en terres conquises par les francs et les goths. En Russie et en Bulgarie une proportion de sang tartare et touranien bien inférieure à ce qu'on serait tenté de croire à la vue des résultats a, tant au physique qu'au moral, fait dégénérer dans beaucoup de province le type slave primitif. Celui-ci s'est, en revanche, conservé dans toute sa pureté chez les Serbes, les Tchèques et les Polonais, et les derniers événements nous ont montré avec éclat toute la force de résistance que cet esprit de race, opposé aux poussées étrangères qu'il subissait de toute part, à travers les siècles, a imprimée à ces peuples indestructibles, inaltérables. Or, cet esprit ne se manifeste pas seulement sur le terrain politique. On le retrouve dans un instinct populaire éliminant tout membre de la communauté contaminé par un croisement qui en menace la cohésion. Qu'on la laisse donc à l'homogénéité qui lui donne sa plus grande valeur. Toute tentative d'assimilation affaiblirait infailliblement, au détriment du Brésil, ce facteur important de progrès. Qu'on ne l'entrave pas dans son fonctionnement, qui comporte la création d'un courant de forces vives entre ce pays et la Pologne.

Elles ne consistent pas seulement en une main-d'œuvre d'excellente qualité. Celle-ci peut servir à l'établissement des relations économiques régulières et fécondes dont la nouvelle organisation du monde ouvre la perspective. Il nous reste à en examiner sommairement les bases essentielles.

II

Un mécanicien polonais établi depuis longtemps à Rio-Grande, où il était arrivé à une certaine aisance, m'exposait à mon passage par cette ville les causes de sa réussite et de celle de quelques-uns de ses compatriotes. Il était plusieurs fois retourné à Varsovie, sa ville natale, pour se munir des instruments dont il avait besoin et dont l'usage lui était particulier. Il en avait également rapporté à d'autres artisans, à chacun selon son métier, et leur travail en avait grandement profité. Partant de là, il m'exprima le vœu de voir s'organiser des communications permanentes à l'aide desquelles ou pourrait exécuter sur une grande échelle ce qu'il avait accompli en petit. Cela aboutirait, d'après lui, à la création d'ateliers et même de fabriques représentant, dans cette partie du Brésil, où les colonies polonaises se sont multipliées, le travail industriel de la Pologne, à côté de son travail agricole.

Cet homme, jeune encore, était lui-même un intéressant spécimen d'une classe ouvrière très active et très intelligente, qui, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, s'est formée aux bords de la Vistule et particulièrement dans la capitale même et dans les cités avoisinantes. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les causes multiples qui, de cette période, on fait en Pologne celle d'un renouveau économique précurseur de la résurrection politique à laquelle nous assistons en ce moment. L'insurrection de 1863, funeste sous d'autres rapports, eut pour effet d'éveiller dans certaines couches populaires des énergies sociales qu'elle avait mise en contact avec les éléments internationaux dont elle s'était assurée le concours. D'autre part, la répression que le gouvernement russe avait systématiquement fait peser sur la grande et moyenne propriété rurale, en se servant pour cela de *réformateurs* qu'il avait chargé d'opérer en Pologne pour les détourner de le faire en Russie, amena dans la première une fermentation agraire qui ne disparut pas, pour cela, de la seconde. La résultante de ces deux impulsions, partant des points les plus opposés, fut une direction nouvelle donnée aux tendances nationales. Elle se

manifesta en bas de la façon que je viens d'indiquer, en haut par la mobilisation d'une partie de la fortune des gentilshommes polonais, qui abandonnèrent en assez grand nombre les champs, qu'ils ne pouvaient plus cultiver dans des conditions rémunératrices, pour la ville, où ils s'engagèrent dans l'industrie, le commerce et la finance. La première en profita dans une large mesure. Grâce à cela et à d'autres raisons, purement économiques, les entreprises manufacturières se multiplièrent, les salaires grandirent, les bras commencèrent à trouver un emploi plus avantageux dans les fabriques que dans les exploitations agricoles. L'industrialisation du pays et ses répercussions morales et sociales allèrent en progressant.

En trente ans, la production industrielle qui était, en 1880, de 250 millions de francs environ, devint dix fois plus forte, la population ouvrière s'éleva de 100 à 400 mille hommes, celle de toutes les grandes villes tripla. Une petite bourgade du gouvernement de Piotrkow, Lodz, se transforma en une puissante cité manufacturière qui, avec ses 320.000 habitants, occupait, avant la guerre, la cinquième place dans les statistiques russes, précédée seulement de Pétrograde, de Moscou, de Varsovie et d'Odessa. Pareils phénomènes ne se sont produits dans aucun autre pays de l'Europe. Il faut aller en Amérique pour assister à une évolution de cette envergure et de cette rapidité. Et, pendant que les agglomérations urbaines grandissaient à vue d'œil, les campagnes ne se dépeuplaient pas, bien au contraire. Qu'on se souvienne des paroles du vieil émigrant de San-Paulo. C'était un effet de ce pullulement de la population polonaise qui faisait jeter au prince de Bulow un cri d'alarme, suivi de mesures aussi iniques que vaines pour arrêter un élément déchaîné. Lors même que les allemands, non contents d'encourager les turcs à user, dans un cas analogue, des procédés qu'on sait vis-à-vis des arméniens, eussent appliqué la même méthode dans leur lutte contre le péril polonais, ils n'auraient pas obtenu un meilleur succès que leurs amis et alliés.

Pour que des peuples affirment ainsi leur vitalité, la puissance du nombre ne suffit pas. Ce dont les massacres ne peuvent avoir raison, l'ascendant de la culture y réussirait infailliblement. Elle amènerait la dénationalisation. Les individus se multiplieraient, mais la nation même périrait et se dissoudrait dans le milieu ambiant, comme le font les organismes frappés de mort. Il était facile aux arméniens d'échapper à ce danger en opposant à la société ottomane, qui appartient au passé, une société jeune et pleine d'avenir. Mais on pouvait

craindre pour les polonais une pire destinée, l'ennemi à qui ils avaient à faire se targuant d'une civilisation appelée à conquérir le monde de demain, d'autant plus que le peuple qui prétendait à la répandre avait, bien plus qu'eux, la loi du nombre pour lui. Eh bien ! non seulement ils échappèrent à ce danger mortel qui menaçait une des plus riches portions de leur patrimoine, la Posnanie, berceau de leur race, mais encore ils réussirent à accroître ce patrimoine de toutes les terres où ils semblaient avoir succombé sous la supériorité germanique. C'est que cette supériorité n'était qu'apparente ou, du moins, qu'elle avait fait son temps. Instruites, nous l'avons vu, à l'école allemande elle-même de ce qu'une nation doit savoir pour remplir les exigences de l'ère nouvelle, les vieilles populations de la Poméranie et de la Silésie prussienne reprirent, tout à coup, après quelques siècles de léthargie, conscience de leur particularité générique, de leur nationalité. L'âme polonaise se réanima en elles, non point telle qu'elle était au moment de leur séparation d'avec le grand corps national, mais enrichie des principes de vie moderne qui y avaient pénétré durant son long sommeil. Il y avait en fusion entre le passé et le présent, en profit de l'avenir. Sur le terrain moral ce n'étaient pas des déracinés, comme les nouvelles couches allemandes sont prêtes à devenir. A des énergies adaptées aux conditions actuelles des énergies ancestrales, que rien n'a pu tarir, servaient de source vive. Et c'était là une supériorité réelle qui leur valut la rédemption. Ces *irredenti* polonais d'hier, à la veille de devenir des *redenti*, les silésiens, entraînés dès longtemps au travail de la mine, de l'usine et du métier, constituent pour la collectivité polonaise tout entière un appoint inestimable. Il l'est entre autres, au point de vue qui nous intéresse en ce moment, celui du rôle que la Pologne, par l'intermédiaire de ses colons, que seconderaient des mesures appropriées, peut jouer dans l'œuvre de la prospérité brésilienne.

Je crois avoir montré que, si les efforts consacrés à cette dernière convergent aujourd'hui vers le problème industriel, les facultés que le peuple polonais révèle à l'heure qu'il est pourraient être très utilement employées à sa solution. Ici encore, la meilleure façon de procéder serait, à mon avis, de favoriser le développement de la vie industrielle au sein de la colonie polonaise du Brésil. De mon temps, on pouvait déjà remarquer un premier mouvement dans ce sens. A Curityba, notamment, un patriote polonais, celui-là même qui y publiait la feuille progressiste que j'ai mentionnée, M. Warchalowski, avait joint l'action à la parole. Ne se bornant pas à fonder un jour-

nal, il avait fondé une importante scierie servant à la fois de débouché au bois abattu par ses compatriotes sur les lots que le service d'émigration leur avait attribués et de ressource à ceux d'entre eux qui avaient du travail à placer. Je serais heureux d'apprendre que cet essai couronné de succès ne soit pas resté isolé. Si même il n'avait pas trouvé d'imitateurs, on aurait le temps d'agir. Peut-être le Rio-Grande-do-Sul s'y prêterait-il encore mieux que le Parana. L'ouverture de son port à la grande navigation facilite l'exportation, tout au moins vers le nord du Brésil, et le brillant avenir qu'elle lui promet implique aussi une forte consommation locale. Les colonies polonaises y sont nombreuses et pourvoiraient elles-mêmes à la main d'œuvre. Pour le capital engagé dans de telles entreprises, risques et bénéfices ne dépendraient, dès lors, que de la qualité du personnel dirigeant. Or, en fait de préparation technique, financière et commerciale, la société polonaise, que les circonstances ont fait évoluer dans la direction indiquée plus haut, a, depuis longtemps, fait ses preuves. Ses ingénieurs, ses hommes de bourse et de négoce s'imposaient naguère à la vie économique de la Russie entière. L'Autriche les employait en grand nombre et l'Allemagne elle-même ne dédaignait pas leurs services. Les sous-ordres valent les chefs. La plupart sont formés dans des établissements dûs à des initiatives particulières et répondant au besoin croissant d'un personnel entendu. Ces établissements, parmi lesquels l'Institut Polytechnique de Varsovie occupe la première place, ne le cèdent en rien aux institutions de même espèce des pays les plus civilisés. Celles-ci, d'ailleurs, sont très fréquentées par la jeunesse polonaise et le seul fait qui puisse inspirer des soucis sous ce rapport c'est que l'offre d'emplois commence à se montrer inférieure à la demande, quelle que soit l'intensité de la production et de la circulation nationales. Cela rend, en tous cas, disponibles beaucoup d'hommes de valeur, que des entreprises lointaines comme celles dont il s'agit utiliseraient avec profit pour l'œuvre, pour ceux qu'elle emploierait et enfin pour le pays, dont les intérêts économiques trouveraient en eux de précieux agents. Ainsi s'opérerait une sorte de réorganisation des colonies qui constituent la *Petite Pologne* et les centres similaires situés dans les autres états méridionaux du Brésil. Contrairement à ce qui s'est passé dans les colonies allemandes, elles s'industrialiseraient sans détriment pour leur fonction agricole, reflétant en quelque sorte le caractère de la nation polonaise, qui, tout en se complétant, ne s'est point altéré. Nous avons vu que la population rura-

le est restée, malgré tout, maîtresse du pays. Mais elle en comprend les nouveaux intérêts et ses représentants, ainsi que le gouvernement qui doit compter avec eux, n'élèveraient assurément aucune objection contre l'exode, profitable pour la Pologne aussi bien que pour le Brésil, d'un trop plein d'entrepreneurs, d'ingénieurs, de contre-maîtres et d'ouvriers. Par contre, il est certain que tout agissement qui menacerait d'enlever des bras à la reprise du travail agricole rencontrerait de la part du parlement et du gouvernement polonais une opposition énergique et troublerait, dès le début, les rapports entre les deux pays. Le meilleur parti à prendre est donc de seconder simplement une évolution spontanée, naturelle, qui répond à la fois aux nouveaux besoins du Brésil et aux possibilités que présentent, à cet égard, les progrès accomplis par la Pologne dans la voie où il s'engage lui-même. Ces progrès s'expriment en chiffres éloquents. D'après une statistique officielle que j'ai sous les yeux, tandis que la production industrielle des régions de Moscou et de St.-Pétersbourg, la plus abondante dans toute la Russie, atteignait, en 1900, dans la première une valeur de 193 roubles, dans la seconde une valeur de 131 roubles par myriamètre carré, cette valeur en Pologne était de 247 roubles. Les moyennes des autres territoires varient entre 1 rouble 20 copecks dans les gouvernements du Nord et 83 roubles dans ceux de Kief, de Volhynie et de Polodie. Le Midi, y compris la Bessarabie, ne se chiffre que par 45 roubles, la Petite-Russie par 50 roubles. Il est évident que, dans de telles conditions, le marché russe offrait à l'industrie polonaise un débouché difficile à remplacer, aujourd'hui que les deux pays sont séparés et que la capacité de consommation de la Russie a reçu des atteintes dont elle ne se relèvera pas de sitôt. Il est vrai que les forces productives de la Pologne, ont, de leur côté, passé par les plus dures épreuves. Mais nous avons vu leur valeur. Elle nous est garantie d'un relèvement d'autant plus rapide que la volonté de vivre, dont cette nation a donné des preuves éclatantes, ne peut que se tremper encore dans le sentiment de sa liberté reconquise. Tout le monde y semble impatient de coopérer à l'œuvre de restauration qui réclame un effort commun. Les moyens de le réaliser ne peuvent, dès lors, lui manquer. Aussi bien les polonais ne sont-ils pas les seuls à avoir aujourd'hui les yeux fixés sur ce port de Dantzig qui sera pour eux une porte ouverte vers un avenir réparateur.

Bientôt cette porte livrera passage à la navigation, à l'importation, à la demande et à la spéculation européenne et transatlantique, dé-

sormais libres de tout intermédiaire. La Pologne ne pouvant qu'en devenir un à son tour, — on ne sait encore dans quelle mesure —, l'évènement est d'une portée incalculable. Ne l'envisageons d'abord que par rapport à elle-même et à ses relations avec les marchés appelés à bénéficier directement de la situation. Le marché allemand serait du nombre, le capital allemand étant plus engagé que tout autre dans l'essor qu'a pris l'industrie textile de Lodz et de la région environnante. Mais, sans compter que la transformation qu'amènera l'installation de la Pologne à Dantzig s'opèrera aux frais de l'Allemagne, c'est elle qui se trouve éliminée comme intermédiaire et il n'y a pas de profit qui puisse compenser une telle perte. Laissons la donc de côté pour le moment et passons aux autres pays dont les intérêts économiques sont, dans cette question, intimement liés à ceux des riverains de la Vistule. Ces pays sont tout d'abord l'Angleterre et l'Amérique, ne fût-ce que parce qu'elles fournissent la matière première des cotonnades dont la fabrication constitue avec celle de ses toiles (notamment à Zyrardow, près de Varsovie) la plus grande source de richesse de la Pologne industrielle. Vient ensuite, la France, parce que les hauts-fourneaux de Huta Bankowa, les charbonnages de Dombrowa et de Sosnowice, base de la florissante industrie qui, à son tour, en rehausse puissamment la valeur, sont en grande partie des entreprises françaises. On voit de quelle importance économique est la question de Dantzig pour les trois puissances qui viennent de prendre à son règlement une part prépondérante. Il n'y a rien qui vaille une telle solidarité. Situation née sous de pareils auspices et assise sur des fondements aussi solides est riche des plus belles possibilités et même des promesses les plus positives.

Pour qui connaît notamment les procédés de pénétration dont use la spéculation américaine, il est hors de doute que, dans cette circonstance, elle les applique de la façon méthodique et conséquente qui les distingue ailleurs. Dès l'instant où l'Amérique est intéressée dans la partie, — et elle l'est non seulement comme productrice de coton mais encore en raison des fournitures d'appareils et de machines qu'elle ne manquera pas de substituer aux fournitures allemandes —, on peut être sûr que la Vistule deviendra bientôt une grande artère navigable. Grâce à d'autres travaux, qui ne tarderont pas à être entrepris, le système Dniepr-Boug-Vistule qui, à l'heure qu'il est, n'est utilisable que pour l'exploitation des forêts, pourra servir à tout commerce dans les régions traversées par ses eaux. Une vaste zone s'offrira ainsi aux opérations qu'aura provoquées le retour de la Po-

logne à des traditions mercantiles abandonnées bien longtemps avant l'époque qu'on considère comme celle de son déclin. Cette zone, qui s'étend de la Baltique jusqu'à une faible distance de la Mer Noire, sur tous les territoires polonais, lithuaniens et ruthènes, est, d'ailleurs, desservie d'ores et déjà par un réseau ferré sur lequel il s'agit seulement d'établir un trafic continu, en posant une ligne de rails pour combiner la voie large des chemins de fer russes avec la voie étroite des lignes polonaises, afin d'utiliser les deux matériels roulants.

L'œuvre économique des grandes nations d'occident en Pologne et à travers la Pologne peut donc être entreprise dès maintenant, pour s'élargir à mesure que les circonstances le permettront. Certes la guerre a réduit les moyens dont disposent ces nations. Mais elle a, d'autre part, créé des problèmes dont la solution ne peut être ni éludée ni même retardée sans danger pour l'ordre de choses obtenu par la tension douloureuse de toutes leurs énergies vitales. Un de ces problèmes prime les autres. On peut même dire qu'il les résume. C'est celui que pose la situation de l'Allemagne vis-à-vis de la Russie. De leur conjonction nouvelle résulterait le plus grave des périls, celui d'une nouvelle hégémonie allemande plus funeste pour le monde que celle qui vient d'être détruite, — de leur disjonction définitive l'établissement d'une digue puissante sur les marches de la civilisation occidentale. Les marches dont il s'agit, c'est, comme aux siècles passés, la Pologne qui les constitue, elle dont l'abandon a coûté à l'occident, vers qui elle gravitait, des dommages incalculables. L'affermir autant qu'on peut c'est réparer ces pertes et imprimer au développement des forces collectives de l'humanité un nouveau progrès, allant, comme toujours, de l'Occident vers l'Orient. Au *Drang nach Osten* exclusif de l'Allemagne il faut, de toute nécessité, de peur qu'il recommence sur de nouvelles bases, pires que les précédentes, apposer une poussée combinée revêtant le caractère que porte aujourd'hui notre culture elle-même, œuvre d'ensemble, idéale et matérielle, intellectuelle et pratique, concentrant en elle l'effort total que les conquêtes pacifiques exigent à un bien plus haut degré que les conquêtes armées. Cette intégralité d'effort étant mieux comprise et mieux réalisée par le génie américain que par tout autre, c'est à l'Amérique d'en prendre l'initiative dans le cas que nous avons en vue. Une ligne d'action comme celle qui est matériellement tracée par le cours de la Vistule, cours facile à régulariser et à utiliser en peu de temps, a une immense supériorité sur des entreprises aventureuses, comportant d'énormes frais, qui s'appuieraient sur l'Amour,

la Léna, le Yénisséï ou l'Obi. Quelque bruit qu'on ait fait autour de tels projets, les hommes d'affaires américains ont trop de bon sens pour ne pas se rendre compte de leur puérilité. Hors quelques exploitations qu'ils y possèdent déjà, ils ne songeront plus à la Sibérie déserte après avoir apprécié à leur juste valeur les terres peuplées de la Lithuanie, de la Russie-Blanche et de l'Ukraine, qui leur seraient accessibles par la Pologne maîtresse de Dantzig.

On dit que certains d'entre eux, ainsi que des spéculateurs britanniques, chercheraient déjà à lier partie avec des allemands pour pénétrer dans cette portion de l'ancien empire russe, Terre Promise depuis longtemps explorée par ces derniers. J'ai peine à le croire. A n'envisager la question qu'à un point de vue mercantile, pourquoi le feraient-ils? Bailleurs de fonds, pourquoi s'embarrasseraient-ils d'associés indigents, cupides et inutiles? Pour les envoyer en éclaireurs? Les Anglais connaissent à fond la Russie, où ils ont des attaches séculaires, et, quant aux Américains, ils n'en sont plus à découvrir l'Europe. La découverte est faite. Leurs yeux exercés l'ont percée d'un bout à l'autre, du premier coup. Une grande route s'ouvre devant eux, droite et directe. Ils ne s'amuseront pas à prendre des chemins de travers. On ne les voit pas s'avancer timidement pour atteindre leur but. Leur geste accoutumé, en pareil cas, est d'écarter les guides importuns. Ce geste, ils le feront en grand, comprenant que leur principal bénéfice consistera, comme je l'ai dit, à supprimer les intermédiaires et que, pour la spéculation d'outre-mer, la plus belle opération à exécuter à cet effet c'est de déplacer en sa faveur le centre de gravité commercial, en le transportant de Hambourg à Dantzig. Il y sera dans leurs mains en ce qui concerne les côtes orientales de la Baltique et leur incommensurables Hinterland.

Nous voici au cœur de notre sujet. Il me suffit de remarquer qu'en Pologne et, du Nord au Sud, dans toutes les régions adjacentes le café compte parmi les articles de consommation les plus importants. Les dix gouvernements composant ce que, sous la domination russe, on appelait le *Royaume de Pologne* en importaient avant la guerre environ 40.000 tonnes, pour une population d'à peu près 12.500.000 habitants. Si l'on calcule, d'après cela, l'importation dans les anciennes provinces polonaises annexées par la Prusse et par l'Autriche, soit lors des trois partages, soit antérieurement, comme cela s'est fait pour la Silésie, dépasse le chiffre de 46.500 tonnes pour 13.625.000 habitants. En admettant cette évaluation, on reste assurément au-dessous de la réalité, la consommation du café, dans

toutes ces parties de la Pologne, excluant presque celle du thé, contrairement à ce qui a lieu dans le «Royaume». Si, ne prenant en considération que les territoires désignés précédemment comme appartenant au système fluvial Vistule-Boug-Haut Dniepr ainsi qu'à celui du réseau ferroviaire qui les traverse, nous ajoutons la consommation de café par leur population de 25.000.000 d'habitants à celle des populations polonaises, — les deux se valent, en moyenne —, nous obtenons un total de 130.000 de tonnes, dont l'importation par Dantzig doit être envisagée dès à présent, rien que pour les pays que ce port, une fois devenu polonais, est appelé à desservir. Mais ces considérations ne suffisent pas. Il y a bon nombre d'années que la Russie sollicite les préoccupations du marché brésilien. Ce dernier, après s'être livré sur le terrain à des études suivies, que M. Alcibiades Peçanha, Ministre du Brésil à Petrograde, a grandement facilitées par ses propres investigations, était arrivé à considérer Varsovie, où le commerce de café est mieux organisé que partout ailleurs dans cette immense zone, comme le centre indiqué de la propagande à entreprendre. Quand le cauchemar bolchéviste sera dissipé, quand, peu à peu, la Russie sera rendue à la vie normale, cette conclusion se trouvera plus exacte que jamais, car la ligne de pénétration dont je parlais plus haut sera devenue, à ce moment, une réalité tangible. L'action du Brésil, poursuivie au moyen de son principal instrument de puissance économique, s'associera de la sorte à celle de ses grands alliés d'hier et d'aujourd'hui, de ses associés de demain dans la campagne libératrice qui prolongera en temps de paix l'œuvre d'affranchissement à laquelle il continuera à participer.

Lui aussi, après s'être délivré du joug qui pesait sur son principal commerce d'exportation, dont la substance était, pour sa majeure partie, dans des mains allemandes, devra veiller longtemps encore à consolider les résultats conquis. Rétablir à Hambourg l'emporium septentrional de son café serait rentrer sous la domination des Théodor Wille et de la Hanse triomphante, dont le pouvoir ne tarderait pas à renaître dans les docks de Santos et sur les hauteurs de San-Paulo. Des mains nationales viennent de resaisir une prépondérance qu'elles ne se laisseront plus enlever, on peut en être sûr. La suppression des intermédiaires par le transfert du grand entrepôt à Dantzig, en réduisant considérablement le prix d'une denrée de consommation générale, sera d'une portée qu'on ne peut pas, d'ores et déjà, évaluer en chiffres, mais qui se fera fortement et rapidement sentir.

On peut même prédire à coup sûr que cet effet se produira avant beaucoup d'autres, qui résulteront de la coopération des forces économiques de l'Occident à la vie matérielle de la Pologne et des pays rentrant dans le système à inaugurer demain. Les questions alimentaires ne passent-elles pas en ce moment avant toutes les autres et la vertu reconstituante de la précieuse boisson, qui sera mise à la portée des petites bourses, ne lui assurera-t-elle pas une primauté sur des importations moins urgentes? C'est aux agents du Brésil, commerciaux et politiques, de veiller à ce que ces conjonctures ne soient pas perdues pour les intérêts du pays qu'ils représenteront. Le marché brésilien a adopté, depuis un certain nombre d'années, une méthode de propagande par le fait qui me semble convenir on ne peut mieux aux circonstances. Qu'il multiplie, dans les villes et les bourgades des pays de pénétration dont il s'agit, les établissements de torrification où on apprend à utiliser l'article qui s'y prépare de la façon la plus économique et la plus nutritive. L'inertie du milieu et la méfiance du public, auxquelles cette propagande s'est plus d'une fois heurtée ailleurs, n'existent pas chez les polonais. Ils sont, sans distinction de classe, attentifs, éveillés et ne se montrent que trop accessibles à des suggestions moins bienfaisantes. Tout cela assurément exigera une mise de fonds considérable. Mais, même à l'heure qu'il est, les capitaux affluent quand l'affaire est bien engagée. Il importe donc, avant tout, de lui donner un fondement solide et cela ne peut se faire sans un concours prêté en temps opportun par les gouvernements des états producteurs de café, par le gouvernement fédéral du Brésil et par les agents diplomatiques et consulaires qui le représenteront.

Pour conclure les accords que comporterait l'établissement d'un entrepôt à Dantzig, les premiers seraient en bonne posture. Quand l'offre et la demande d'un pays et ceux de son partenaire se font compensation, les deux ont beau jeu à s'entendre. C'est ce qui aurait lieu dans l'espèce. Si le Brésil offrait le café, dont il est presque seul producteur, la Pologne offrirait son charbon, dont l'exportation sera des plus considérables, quand une partie de la Haute Silésie, où l'extraction annuelle est de 43.000.000 de tonnes, lui aura fait retour et qu'elle disposera ainsi de tout le bassin houiller aboutissant aux exploitations de Dombrowa, qui se trouvent déjà en sa possession.

L'échange d'un article d'alimentation devenu essentiel contre un article de première nécessité pour un pays qui entre dans sa période

industrielle fournit aux combinaisons financières une base dont l'importance ne saurait échapper à personne. Le capital, dans quelques mains qu'il se trouve, s'y engagera sans peine, quand seront levées des difficultés qui ne peuvent être passées sous silence. Elles tiennent à l'insuffisance des moyens de transport dont peut disposer en ce moment une entreprise commerciale. Cependant, le commerce des denrées alimentaires, de même que celui du combustible, se croit attribuer avant les autres le matériel roulant, à mesure que le permettent les nécessités stratégiques dans les pays où la guerre sévit encore, comme c'est le cas pour le bassin du Niémen et pour les autres contrées qui s'étendent à l'est de la Pologne, entre le Boug et le Dniepr. La part que l'armée polonaise prend à leur délivrance et l'obligation qu'elle a de consolider celle de la Pologne elle-même entraveront quelque temps encore la circulation régulière sur ses voies ferrées. Néanmoins, on peut déjà en entrevoir le rétablissement et une entreprise qui mettrait l'attente à profit, pour former à Dantzig le stock destiné à alimenter progressivement le champ d'action qu'elle se serait assigné, n'aurait pas, de ce fait, de grands risques à courir. Mais le problème qu'il lui faudrait résoudre avant d'en venir là est celui de la navigation. Isolée, elle n'en viendrait pas à bout, aussi longtemps que la question des transports maritimes continuera à figurer parmi les préoccupations mondiales les plus graves et les plus inquiétantes.

Il est vrai que le Brésil occupe à cet égard une situation privilégiée. Les données me manquent pour apprécier la capacité de transport de la jeune marine commerciale qu'il a su se créer. J'ignore aussi la part qui lui sera assignée dans la distribution des navires allemands de commerce, sur lesquels les alliés ont mis la main pour réorganiser leur trafic au profit de tous les peuples. Je sais seulement que le Brésil a eu le mérite d'interner et d'occuper ensuite un grand nombre de ces bateaux, — 243.000 tonnes, si je ne me trompe —, dans ses ports. Il est impossible qu'on ne lui en tienne pas compte dans une mesure qui n'est pas encore déterminée, puisqu'on ne semble pas être tombé d'accord jusqu'à présent, sur le principe qui présidera à cette distribution. Si justes que soient les revendications des grandes puissances ayant le plus souffert de la guerre maritime, il y aurait intérêt, pour l'ensemble dont elles font partie, à profiter de l'occasion pour favoriser l'essor de quelques membres de la collectivité, soit nouvellement érigés en états, comme la Pologne, et n'ayant, par conséquent, aucune flotte marchande, soit en voie d'organiser

la leur, comme le Brésil. Le rôle de la Société des Nations ne consiste pas seulement à empêcher le retour de l'ancien ordre de choses. Elle doit en préparer un nouveau où toutes les forces du globe encore inemployées servent d'abord à reconstituer les richesses détruites puis à faire fructifier notre terre plus qu'elle ne l'a jamais fait. Mais, pour y parvenir, il faut aider tout effort productif, entrepris soit par une nation en particulier, soit par deux ou plusieurs d'entre elles en commun, comme dans le cas qui nous occupe.

Rien de tout cela ne peut se faire sans l'organisation d'un système où les efforts partiels rentreraient, fût-ce par une infraction temporaire au principe de la libre concurrence, dans l'effort général des peuples victorieux. Le régime qui en résulterait, répondrait tout spécialement aux intérêts des deux nations dont nous nous occupons, Brésil et Pologne. Appliqué à tous les cas du même genre, ce régime lierait en un seul faisceau les diverses énergies nées du cataclysme universel. Je vois, pour ma part, le but spécial que j'envisage dans cet article atteint par l'entrée des deux marchés, brésilien et polonais, dans un grand consortium interallié qui exploiterait dans toute leur étendue, tels que je les ai définis, les avantages généraux que comporte le régime nouvellement institué à Dantzig. Imparfait, sans doute, il peut être rapidement perfectionné par l'usage qu'en fera la Pologne et les nations dont il lie solidement les intérêts aux siens. Rien ne se prêterait mieux à cette fin essentielle que la constitution aussi prompte et aussi forte que possible d'une ligue économique comme celle dont je parle. Ce consortium, favorisé par toutes les puissances intéressées agissant de concert, disposerait du tonnage nécessaire à son but, ainsi que d'un puissant capital formé par la coopération de tous les marchés monétaires, y compris celui de Varsovie, dont l'importance, nullement négligeable avant la guerre, ne pourra que s'accroître rapidement dans les conditions qui lui seraient ainsi créées. Le consortium aurait à coordonner toutes les opérations distinctes qui rentreraient dans son plan d'action. Il donnerait nécessairement le pas sur les autres à celles qui seraient le plus facilement et le plus tôt exécutables. De là naîtrait pour le commerce du café et du charbon une situation privilégiée qu'il ne pourrait atteindre par ses propres moyens. Il ne serait pas facile de la lui enlever ensuite, quand il aurait atteint les proportions qu'il est permis d'escompter, d'après ce qui en a été dit plus haut. La combinaison dont je parle aurait le mérite de mettre en tout temps à sa disposition, étant donnée la solidarité des intérêts qui y

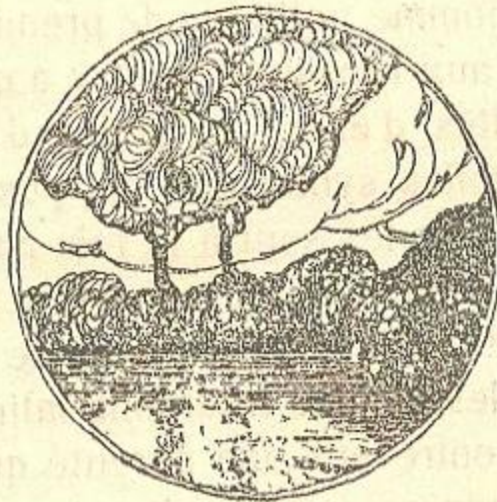
seraient engagés, des moyens de transport en rapport avec les proportions atteintes. Il y aurait là un aléa d'écarté, qui, dans le système de la libre concurrence, subsisterait, tant que la demande, en matière de transports maritimes, dépassera l'offre, comme elle menace de le faire longtemps encore.

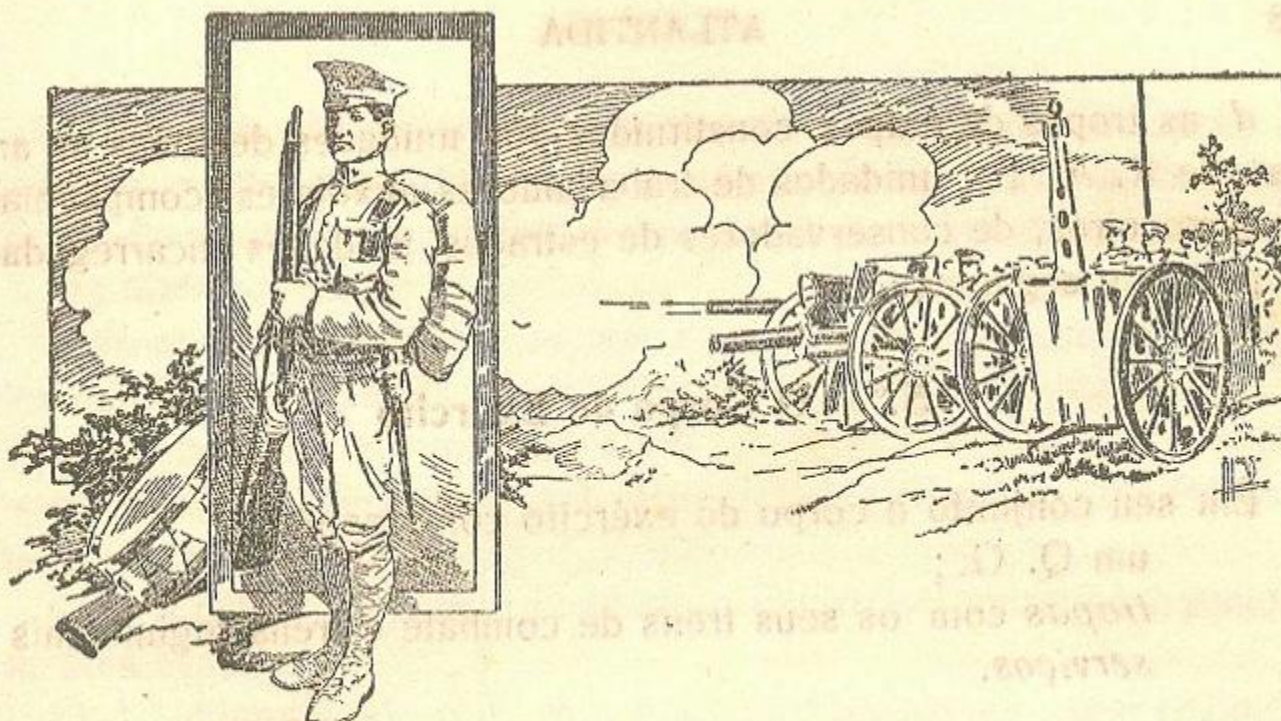
Le consortium achèterait-il la marchandise, pour opérer lui-même dans le sens indiqué, ou sa compétence ne s'étendrait-elle qu'aux questions de navigation et de crédit? Il y a là matière à une discussion qui ne saurait être abordée ici. Je n'ai voulu que mettre en relief les raisons majeures qu'ont aujourd'hui deux nations, dont les noms n'ont encore jamais figuré ensemble dans l'histoire, de s'intéresser l'une à l'autre. Il me plairait que ce rapprochement économique, dont l'opportunité caractérise bien les temps extraordinaires où nous vivons, conduisit à un rapprochement intellectuel qui en élevât la valeur idéale. Dans le pays des forêts vierges et de la *saudade*, mes compatriotes polono-lithuaniens surtout entendraient, s'ils tendaient l'oreille, de mystérieux échos qui leur rediraient des accents tendres et nostalgiques, jadis perçus dans leurs forêts natales. Leurs rapports avec les hommes d'état et les hommes d'affaires de Rio-Janeiro et de San-Paulo ne devraient pas exclure ceux que les agents polonais trouveraient du charme à entretenir avec les esprits délicats, éminemment cultivés qui sont l'ornement de la société brésilienne. Souvent, d'ailleurs, il leur arriverait de voir les deux réunis dans la même personne. La présence à la tête du premier gouvernement polonais de M. Paderewski, un grand artiste qui est en même temps, et sous tous les rapports, un homme politique de premier ordre, ne montre-t-elle pas, d'autre part, aux brésiliens qu'il y a quelque chose de commun entre leurs qualités d'esprit et celles d'une nation chez qui, comme chez eux, de telles synthèses sont possibles? C'est que les intellectuels des deux peuples sont à la fois passionnément épris de culture et passionnément dévoués à leur pays. Les uns et les autres sont doués de cet esprit civique, qui caractérise les sociétés chez qui se conservent encore les vieilles traditions latines. Une sorte d'atavisme spirituel établit entre eux une parenté qu'ils ne tarderont pas à se reconnaître, si lointaine qu'elle soit.

Je n'ai pas d'autres conseils à donner aux personnes qui seront chargées, soit par les gouvernements des deux pays, soit par leurs entreprises financières, commerciales, industrielles ou agricoles, d'étudier sur place les conditions dont je viens de tracer un bref aperçu. Si les brésiliens veulent se documenter plus amplement, qu'ils con-

sultent la *Petite Encyclopédie Polonaise* de M. Erasma Pilz, dont l'œuvre, au sein de la Conférence de la Paix, où il fut l'infatigable collaborateur de M. Dmowski, a, comme celle de ce dernier, fait magnifiquement ressortir toute la valeur d'une forte documentation au service du talent et de la volonté. Aux polonais je conseillerais l'ouvrage très attachant et très complet de M. Paul Walle, *Au Brésil*, publié en 1912, ainsi que les remarquables monographies que M. Jonh Oakenfull a intitulée *Brasil* in 1911-12-13. Mais suffit-il d'étudier fut-ce dans les meilleurs livres? Non, il faut encore, comme leurs auteurs, avoir le soin de regarder et le don de voir. On peut, d'ailleurs, être tranquille sous ce rapport. Le Brésil et la Pologne sont riches en bons observateurs qui sauront se tirer d'affaire tous seuls. Je me contente d'avoir planté quelques jalons qui pourront leur faciliter leur tâche et il ne me reste à leur crier, comme aux vaillantes commères de la Petite Pologne brésilienne: *Boze dopomoz!* Dieu vous aide!

M. PROZOR.





O exército francês em tempo de guerra

(Conclusão)

d) MEIOS GERAIS DOS TRANSPORTES

Além dos elementos particulares a cada serviço, a D. E. S. e a 4.^a Secção dispõem de meios de transporte que affectam aos vários serviços, segundo as suas necessidades.

Êles são constituídos :

- 1.º) pelas *unidades de transporte hipomóveis* (carros de parque e trens de equipagens).
- 2.º) pelos *combóios auxiliares* (viaturas de requisição e trem);
- 3.º) pelos *combóios eventuais* (viaturas e condutores civis);
- 4.º) pelos *combóios automóveis*.

e) PESSOAL E TROPAS DE ETAPES

A D. E. S. em nova organização, a D. E. dispõe dum pessoal de comando que compreende :

- a) o *comandante de Etapes* com funções análogas às de comandante de armas nas localidades onde se executam os reabastecimentos, as evacuações e as requisições;
- b) os oficiais dos diversos serviços (Intendência, Saúde, Engenharia, Fundos e Correios, Polícia).
- c) o pessoal dos quadros dos combóios eventuais;

d) as tropas de etapes constituídas por unidades de todas as armas de R. A. T.; unidades de trabalhadores auxiliares, companhias de carroceiros, de conservadores de estradas, unidades encarregadas da polícia e segurança.

5.º — O Corpo de Exército

Em seu conjunto o corpo do exército compreende:

um Q. G.;

tropas com os seus trens de combate e trens regimentais;
serviços.

a) O QUARTEL GENERAL DO CORPO DE EXÉRCITO

O Corpo de Exército, sendo um escalão de comando, é indispensável que o seu quartel general tenha o mesmo carácter; êle deve ser constituído debaixo do ponto de vista da manobra, isto é, da conduta das tropas, e reduzido o mais possível debaixo do ponto de vista dos serviços.

Entretanto os directores dos serviços do Corpo de Exército, em certas circunstâncias, poderão ter sob suas ordens os serviços das divisões; o pessoal de direcção não poderá por isso ser muito reduzido.

O quartel general é constituído por dois elementos, formando *um único grupo administrativo*.

Um dêles compreende o E. M. e os comandos de artilharia e engenharia; o outro as direcções dos serviços.

O E. M. do Corpo de Exército subdivide-se em três Secções:

1.ª Secção — Pessoal e material.

2.ª Secção — Informações.

3.ª Secção — Operações e instruções.

À 2.ª Secção se acha anexa a *secção topográfica* e à 3.ª o serviço telegráfico de 1.ª linha.

Os comandantes de artilharia e de engenharia do Corpo de Exército são conselheiros técnicos do comandante do Corpo de Exército; o seu papel consiste especialmente no emprêgo oportuno das unidades de suas armas; trata-se aqui não sómente das tropas como também dos reabastecimentos em munições e material.

Êles estão sob as ordens directas do comandante do Corpo de Exército e não dependem do comandante de artilharia ou de engenharia do exército senão debaixo do ponto de vista técnico.

Os *Serviços* são :

a *direcção de Intendência*, que comprehende o sub-intendente dos elementos não grupados em divisões do Corpo de Exército ;

a *Direcção do Serviço de Saúde* ;

o *Serviço Veterinário*, dos *Fundos*, dos *Correios*, da *Polícia*, *Automóveis*.

Para a marcha e para o combate o Quartel General se fracciona em dois escalões.

O 1.º comprehende o E. M. ; o 2.º os serviços e o trem regimental do Q. G.

O Q. G. tem um effectivo total, aproximadamente, de :

60 *oficiais*,

350 *homens*,

200 *cavalos*,

60 *viaturas*.

b) AS TROPAS

As tropas do Corpo de Exército comprehendem elementos de infantaria, cavalaria, artilharia e engenharia, grupados ou não em divisões.

Os primeiros constituem as divisões.

Os segundos comprehendem :

a) dois regimentos de infantaria territorial a dois batalhões ;

b) a artilharia de Corpo de Exército (artilharia de campanha) ;

c) a artilharia pesada de Corpo de Exército ;

d) duas companhias de engenharia do Corpo de Exército ;

e) tropas de aeronáutica, uma esquadrilha e uma companhia de aerosteiros.

6.º — A Divisão

a) O QUARTEL GENERAL DA DIVISÃO DE INFANTARIA

O Quartel General é constituído segundo os mesmos princípios do do Corpo de Exército. Êle comprehende o Estado Maior (3 secções) ; o *comandante da artilharia* (quando a divisão opera isolada, o coronel comandante da artilharia da divisão de infantaria é também

o chefe do serviço de artilharia (êle dirige os reabastecimentos), o *comandante da engenharia* (êle é o conselheiro técnico do comandante da divisão de infantaria; êle é também chefe de corpo de todos os elementos da engenharia da divisão, e das unidades de engenharia temporariamente affectas à divisão de infantaria).

Os Serviços, a saber:

a *Sub-Intendência divisionária*, dirigida por um Sub-Intendente ;
o *Serviço de Saúde* — um médico principal.

os *Fundos e Correios* — pagador.

a *Justiça Militar* — 1 ou 2 conselhos de guerra.

a *Polícia* — um oficial de polícia.

O Quartel General da Divisão de Infantaria tem um efectivo total de :

20 oficiais,
110 homens,
80 cavalos,
13 viaturas, das quais 5 autos.

O Quartel General do Corpo de Exército.

b) AS TROPAS DA DIVISÃO DE INFANTARIA

No comêço da guerra a divisão de infantaria compreendia duas brigadas, quatro regimentos.

A nova divisão de infantaria compreende 3 regimentos a 3 batalhões (o batalhão tem 3 companhias e 1 companhia de metralhadoras). Esta nova organização apresenta grandes vantagens; a divisão sendo a *grande unidade de combate*, é por divisões inteiras que o alto comando intervêm.

A divisão de infantaria a 9 batalhões não é inferior à antiga como instrumento de combate. Graças ao novo armamento de infantaria (fusas metralhadoras, granadas, canhão de 37, etc.) e ao acréscimo do número de metralhadoras, a nova divisão de infantaria tem um valor ofensivo e defensivo pelo menos igual à que possuía no comêço de 1916 a divisão de infantaria de 12 batalhões. Não se pode mais reduzir a infantaria das divisões; a guerra demonstra eficazmente que a relação entre os efectivos de infantaria e artilharia da divisão de infantaria apresenta um rendimento máximo quando se tem um número de batarias igual ao de batalhões.

c) A BRIGADA

A divisão de infantaria a 4 regimentos compreendia 2 brigadas (ou um regimento de infantaria e 2 batalhões de caçadores a pé); cada brigada era comandada por um general de brigada.

Na nova divisão de infantaria a brigada é constituída pelos três regimentos.

O general de brigada comanda a infantaria, nas mesmas condições que o comandante de artilharia divisionária comanda a sua artilharia.

No combate o general de brigada comanda em princípio a infantaria engajada na luta, as reservas ficam à disposição directa do general comandante da divisão de infantaria.

A brigada não tem quartel general, ela possui um Estado Maior composto de 2 oficiais, 10 homens, 11 cavalos e 2 carros de transporte.

d) O CENTRO DE INSTRUÇÃO DIVISIONÁRIA (C. I. D.)

(Deposito Divisionário)

A nova organização da infantaria não conserva as 4.^{as} companhias dos batalhões.

Essas companhias foram grupadas em divisões de infantaria para formar um elemento novo: o «Centro de Instrução Divisionária» (antigo depósito divisionário).

Este centro compreende pois 9 ou 12 companhias; são as companhias 4, 8 e 12 de cada regimento.

Não é uma unidade de combate, é uma reserva de reforços, quadros e tropas; é também um centro de instrução onde se formam os especialistas (chefes de secção, granadeiros, fusileiros metralhadores, artilheiros de 37, sinaleiros).

e) CAVALARIA DIVISIONÁRIA

No comêço da guerra o Corpo de Exército dispunha dum regimento de 4 esquadrões, e cada divisão de infantaria dum esquadrão divisionário (as divisões de infantaria de reserva: dois).

A cavalaria de corpo foi suprimida, e cada divisão de infantaria possui um grupo de dois esquadrões de cavalaria com uma secção de metralhadoras.

Quando as divisões de infantaria são incluídas no Corpo de Exército os grupos de esquadrões podem ser reunidos sob o comando

dum coronel de cavalaria, quer para a instrução ou para uma determinada operação.

f) — ARTILHARIA DIVISIONÁRIA

da qual nos ocuparemos oportunamente.

g) — ENGENHARIA DIVISIONÁRIA

duas companhias de sapadores mineiros. Efectivo: 3 ofeciais 220 homens.

7.º — Trens de combate (T. C.) da D. I. e do C. E.

TRENS REGIMENTAIS

Trens de combate. — Já dissemos que as pequenas unidades combatentes possuam um primeiro escalão de recursos destinados a iniciar e conduzir o combate. Orgânicamente essas unidades são providas dum certo número de viaturas para o transporte dêsses recursos, o que constitui o seu trem de combate. Por idênticos motivos, as grandes unidades foram dotadas dum trem de combate (T. C.), que as acompanha durante as marchas e lhes permite acudir às suas necessidades mais urgentes.

A composição dum T. C. de D. I. ou de C. E. é variável de acôrdo com a situação tática.

A título de indicação apresentamos aqui três exemplos:

a) *T. C. dum D. I. isolada*

Formações sanitárias { 2 ambulâncias,
1 secção de hospitalização
1 G. B. D;

Parque de artilharia;

Parque de engenharia;

Secção de projectores.

b) *T. C. dum divisão enquadrada.*

Formações sanitárias (idênticas);

Parque de engenharia;

Secção de projectores.

c) *T. C. dum C. E.*

Formações sanitárias idênticas às da D. I., tendo mais 1 G. B. C.;

Uma parte do parque de artilharia correspondendo por exemplo a um parque de artilharia divisionária, ou 1 secção de munições de artilharia S. M. A. e 1 secção de munições de infantaria S. M. I.

TRENS REGIMENTAIS (T. R.)

Os trens regimentais são formações que pertencem às *pequenas unidades*.

Êles se dividem em quatro partes :

- a) 1 escalão constituído pelos carros: de carne, cozinha, víveres, bagagens e de água ;
- b) uma secção de distribuição ;
- c) uma secção de reabastecimento ;
- d) uma secção de reserva.

8.º — Serviços da D. I. e do C. E.

No C. E. e na D. I. os serviços podem ser classificados em duas categorias: *Serviços de conservação*, *Serviços de comando*.

Na primeira categoria se grupam os serviços de :

- Artilharia ;
- Engenharia ;
- Intendência ;
- Saúde ;
- Veterinária (C. E. sómente) ;
- Fundos e Correios.

Na segunda categoria os de :

- Telegrafia ;
- Polícia ;
- Automóvel ;
- Justiça (D. I. sómente).

A Artilharia, a Engenharia, a Intendência e o Serviço de Saúde constituem os *grandes serviços*. Os outros são chamados *pequenos serviços*.

Os pequenos serviços são órgãos de execução imediata ; êles não dispõem de elementos especiais de reabastecimento. Os grandes serviços utilizam para os reabastecimentos e as evacuações parques e combóios ; porém êsses elementos não se encontram à disposição dos Serviços ; os directores ou chefes de Serviço não são mais que gerentes e êles só dispõem dêste material no momento que lhes é indicado pelo comando ; completam, quando há possibilidade, os recursos destinados às tropas ; não distribuem ; reabastecem sómente, sua missão é exclusivamente de *previsão*.

São estes os característicos principais dos grandes serviços.

1.º — SERVIÇO DE ARTILHARIA

O órgão do serviço é o parque de artilharia.

2.º — SERVIÇO DE ENGENHARIA

2 órgãos :

a) o *Parque divisionário*, que compreende 3 carros com ferramentas para sapadores mineiros, 1 carro com cordas e materiais de pontes, 1 carro com materiais diversos, 2 carros de víveres, 1 carro forja. Total: 1 oficial, 43 homens, 45 cavalos e 8 viaturas. O parque de engenharia é uma espécie de armazém, cujo chefe é o seu guarda e responsável.

O E. M. de Engenharia do C. E. é o órgão director.

b) *Equipagem de pontes*. — Uma companhia por C. E.; esta companhia é uma unidade de transporte (sapadores condutores); as pontes são construídas pelas companhias da engenharia divisionária ou dos corpos.

O material de equipagem permite o lançamento duma ponte de 130 metros (ponte normal), ou de 65 metros (ponte reforçada).

Esta formação é muito pesada e só pode transitar em boas estradas.

c) *Secção de projectores*. — Existe uma secção em cada divisão de infantaria; ela compreende :

- 1 oficial (1.º ou 2.º tenente);
- 22 sapadores projectores;
- 26 sapadores condutores;
- 6 viaturas.

Ela é administrada pelo comandante de engenharia e sob as ordens do chefe do E. M. da D. I. para o seu emprêgo.

3.º — SERVIÇO DE INTENDÊNCIA

Compõe-se de 4 elementos principais :

- a) combóios administrativos;
- b) parque de gado;
- c) a reserva de empregados da administração;
- d) os grupos de exploração.

4.º — SERVIÇO DE SAÚDE

Além das formações sanitárias pertencentes às tropas, existem ainda nos D. I. :

- 2 ambulâncias ;
- 1 secção de hospitalização ;
- 1 grupo de padioleiros ;
- 1 secção automóvel, sanitária.

e nos C. E. ;

- 2 ambulâncias ;
- 2 secções de hospitalização ;
- 1 grupo de padioleiros.

As ambulâncias são destinadas ao tratamento dos doentes e feridos. Os padioleiros encarregam-se da sua procura e transporte.

A secção de automóveis sanitários compreende 22 viaturas, e pode transportar 100 a 120 feridos deitados e 120 a 160 feridos assentados.

Do que acima dissemos, e resumindo, vemos que na organização actual uma divisão possui :

DIVISÃO Q. G. — E SECÇÕES

- 1 brigada de 3 regimentos de infantaria ;
- 1 centro divisionário de instrução ;
- 1 ou 2 esquadrões de cavalaria divisionária ;
- 1 artilharia divisionária ;
- 2 companhias de engenharia.

Serviços de	}	artilharia ; engenharia ; intendência ; saúde ; justiça ; correios ; polícia.
-------------	---	---

CORPO DE EXÉRCITO — Q. G. — 3 SECÇÕES

n — DIVISÕES

E. N. D.	}	2 regimentos de infantaria territorial, artilharia de corpo, A. P. de C. E., 2 companhias de engenharia de corpo, tropas de aeronáutica, serviços.
----------	---	---

EXÉRCITO — Q. G. — 4 SECÇÕES

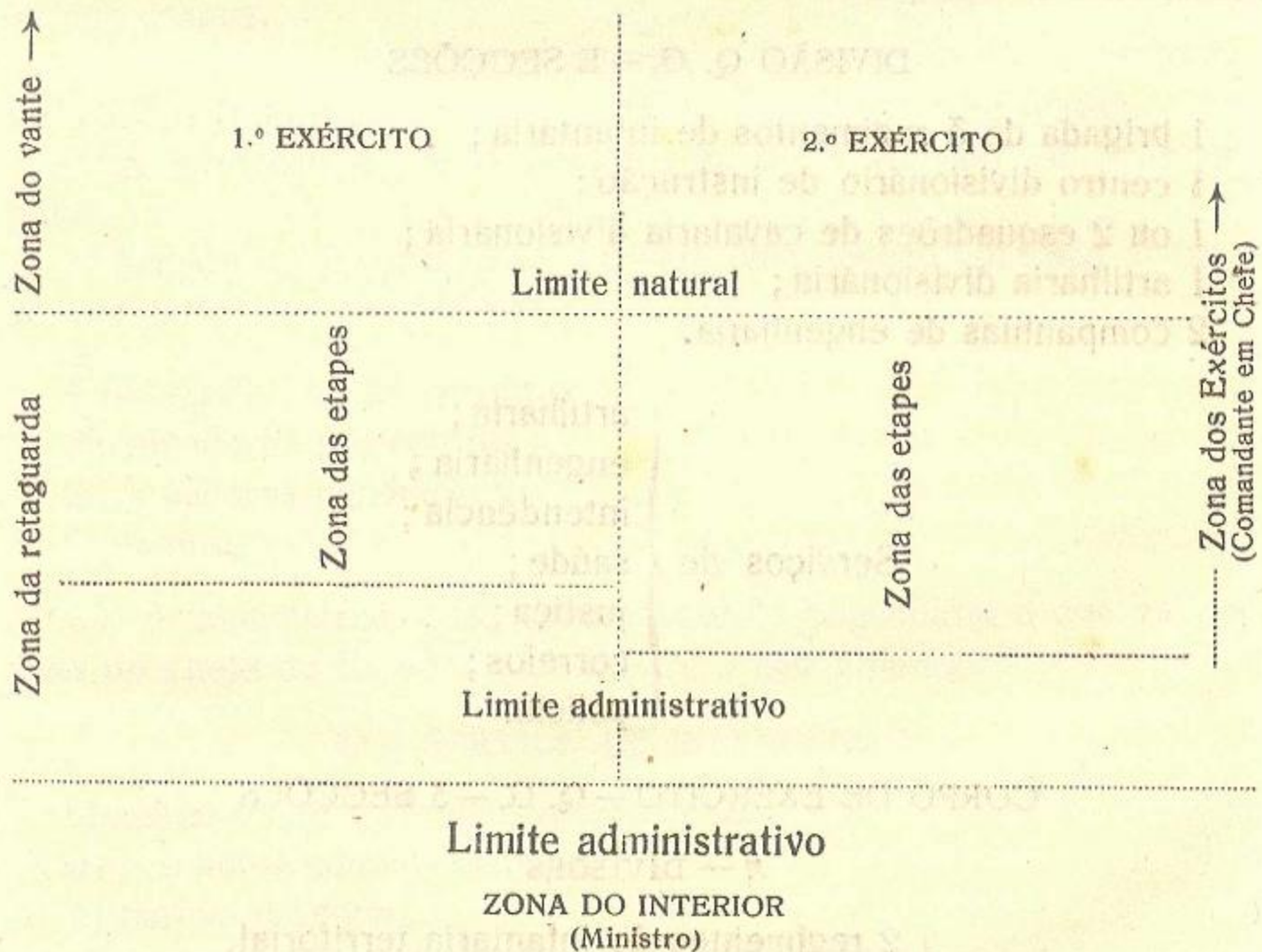
 n C. E. + n D. I. — CORPO DE BATALHA

Eventualmente { grandes unidades de cavalaria;
 elementos de A. P. (postos à disposição pelo
 G. Q. G);
 unidades territoriais;
 unidades especiais de engenharia;
 unidades aeronáuticas.

GRUPO DE EXÉRCITOS — Q. G. — 4 SECÇÕES

D. E. { todos os serviços da D. E. S;
 com excepção da artilharia

CROQUIS N.º 1



Tenente-Coronel LEITE DE CASTRO.



As classes médias e a Revolução Social

Todas as maneiras de encarar a vida social, depois da guerra que tão fortemente abalou o mundo, podem-se resumir a duas fundamentais que encerram as outras, as quais não são mais do que variantes duma delas. Essas duas maneiras de ver, e as suas variantes, giram em volta da questão magna da vida dos povos: *o direito de propriedade*. Dum lado, estão os que, admitindo ou não várias modificações políticas ou económicas, entendem contudo que se não bula no direito de propriedade, que êle deve continuar íntegro, inviolável; do outro, estão os que, pelo contrário, pensam ser necessário que essa inviolabilidade desapareça. Esta é a questão fundamental, da qual as outras, por mais importância que realmente tenham, são contribuintes e têm, por isso mesmo, de ser resolvidas de modo a facilitar a solução da fundamental, quer se trate dos demolidores do direito de propriedade quer dos seus conservadores.

É o que, por enquanto, não sucede, reinando ainda muita confusão nas ideas, porque os acontecimentos são confusionistas, não se tendo ainda definido bem, aos olhos da maioria da gente, se se trata de conservar, se de transformar o organismo social. Daí provêm serem uns conservadores quanto ao direito de propriedade, por exemplo, revolucionários em questões que para aquela contribuem, porque não vêem a questão social no seu conjunto, tratando os fenómenos, que são inter-dependentes, separadamente, como se tivessem uns com os outros. Como estamos num período de confusionismo, produzem-se conflitos entre partidários da mesma idea fundamental, porque se não entendem sobre as ideas secundárias e que retardam muito a solução da questão principal. Mas a.

situação há-de ir esclarecendo-se pouco a pouco e *pari passu* os campos ir-se hão extremado cada vez mais nítidamente, reconhecendo uns e outros como as questões secundárias servem a principal e aderindo à orientação que mais lhes agrada.

É o que direi com a centralização política, com a assistência social, o exército de milícias, a liberdade de comércio, etc.

*
* *

O presidente Wilson, por ocasião do armistício que pôs termo à guerra, disse, entre outras cousas, o seguinte: «A fome não conduz a reformas, mas origina a loucura e provoca todos os excessos e depravações que tornam a ordem impossível».

A propósito desta palavras, proferidas para justificar a necessidade de abastecer os povos vencidos, publiquei em *A Manhã* (15-11-1918) um artigo, de que transcrevo o seguinte que creio corresponder à verdade da situação:

«Grandes palavras, estas! Sejam elas efectivadas sem sombra de cálculo interesseiro, baixamente egoísta e, ter-se há dado um grande passo para a frente. Belas palavras e grande lição a que se contêm nas últimas linhas e que se resumem nisto: *a fome torna a ordem impossível*. Estas palavras deviam ser meditadas por todos os conservadores de vista curta, que nos andam sempre a moer com a fórmula inversa: *só com ordem é que não há fome*. Bem sabemos que isto é verdade, como os conservadores sabem que são verdadeiras as palavras de Wilson. Simplesmente, desde que uma destas duas cousas, *abastança* e *ordem*, são uma efeito e outra causa, resta saber qual delas deve preceder na prática: se a abastança, se a ordem. É na preferência dada a uma delas que está indicada a orientação social de cada um. Os conservadores dizem: «Querem abastança? Haja ordem», Wilson diz: «Queremos ordem? Haja abastança». E eu estou com o presidente Wilson; estou — não sei se é a primeira vez que tal me sucede — de acôrdo com o chefe do Estado; e com êle estão de acôrdo todos os que, estudando a evolução das sociedades, sem se preocuparem muito com as conseqüências lógicas dêsse estudo, reconhecem que sempre a desordem nasceu ou foi alimentada pelo descontentamento produzido pela fome. E então não hesitam e dizem que a abastança deve preceder, na prática, a ordem, sem a qual esta é impossível, como diz Wilson».

Nas palavras do presidente Wilson há a clara noção de que é absolutamente necessário abastecer as populações dos países vencidos, tanto por humanidade, como por defesa contra a desordem? Pois bem; basta estender a todos os países e a todas as épocas a mesma noção verdadeira, e ver-se há que não pode haver dúvidas sôbre a prioridade da aplicação dos dois termos: *abastança* e *ordem*. E, depois, é preciso que se saiba duma vez para sempre que se a solução do problema político tem ainda dificuldades é porque se não têm contado, para as resolver, com o factor económico; que se saiba que não são dois problemas diferentes mas um só com dois aspectos, dependentes um do outro e que não podem, *nem um nem outro*, ser resolvidos separadamente. Ao feudalismo político alemão, arremetendo com fúrias de dominação universal, responderam os países do ocidente com uma fôrça vencedora, que se empregava em nome da Liberdade, da Justiça, do Direito. O prussianismo ficou vencido, mas fixemos bem esta verdade e que ela nunca nos abandone:— Se o triunfo dos Aliados não fôr a derrota da miséria, não terá sido a vitória do Direito».

É certo que muitas almas bondosas desejam sinceramente combater a miséria, doendo-lhes ver tanta gente com fome. Mas é igualmente certo que os meios de que até agora se têm valido para o combate de nada têm servido. Não vêem que é preciso mudar de sistema e acabar de vez com mezinhas caritativas, oficiais ou particulares, cujos bons intuitos não discuto, mas cujos resultados são negativos. Pode-se dizer que todas essas caridades são mais nocivas que úteis, porque lhes é devida uma boa parte dêsse aspecto tão português da miséria: — a mendicidade.

Estamos voltados cada vez mais ao caldo dos conventos, atraindo com o caldo, e ainda mais com o reclamo, a multidão dos esfomeados, de todos que, não tendo onde trabalhar, encontram no caldo distribuído um admirável incentivo para continuarem, esmorecerem na procura dum ganha-pão, até que, quebrada por completo a energia, mergulham definitivamente na mendicidade profissional, e na vagabundagem, elementos de produção para sempre perdidos e uma carga a mais para a colectividade. As boas almas desolam-se, multiplicam-se as instituições de caridade e a miséria aumenta sempre, não procurando os filantropos saber da causa do mal e ineficácia do seu remédio, umas vezes porque isso lhes tiraria a satisfação que sentem em matar a fome a alguém, satisfação muito respeitável; e outras porque isso iria contrariar o reclamo da obra filantrópica que

muito convêm aos negócios particulares do filantropo... o que já não é tão respeitável.

50 Ou se abandonam de vez os paliativos da caridade ou o problema não fará senão agravar-se com a inteira responsabilidade dos que, não podendo demonstrar que com o seu processo diminuem a miséria, só o não abandonam porque preferem a continuação dessa miséria a terem de diminuir em alguma cousa os seus direitos de propriedade, embora à custa da fatal produção dos excessos e depravações, de que fala Wilson, e das conseqüentes repressões violentas, em nome da ordem.

51 Dessa forma, os conservadores da caridade são os verdadeiros causadores da desordem e, portanto, é natural que venham a sofrer as conseqüências que costumam atingir os que, como os emigrados rialistas da restauração em França, «nada tinham esquecido e nada tinham aprendido». Mas, perguntar-se há, essas conseqüências não poderão deixar de se produzir?

52 Essas conseqüências produzem-se fatalmente, porque são a resultante de duas condições da vida social que se não podem eliminar: uma, o sentimento de revolta, cada vez mais radicado, porque cada vez mais acompanhado da consciência da injustiça que a gere; a outra é a organização de defesa e de ataque das massas proletárias, apoiada no progresso geral da técnica industrial. Êste progresso é de tal ordem (e o que durante a guerra se fez veio provar-nos que era maior do que se julgava) que já não há dúvidas quanto aos recursos de que os homens dispõem para se organizar uma mais justa e mais útil distribuição da riqueza produzida.

53 *O mundo novo* que se prégava antes da guerra, e que não assustava ninguém porque ou a sua realização se julgava impossível ou tão longínqua que se considerava utópica, apareceu repentinamente, com a guerra e ainda mais com a paz, como uma realização ou tentativa séria de realização próxima.

54 Desta verificação resultaram duas correntes de opinião, duas orientações, entre os representantes da burguesia, da classe ameaçada pelo mundo novo. Uns, ou porque não crêem na possibilidade do perigo ou não compreendem a fatalidade da transformação, entendem que só uma resistência tenaz e enérgica a essas pretensões transformadoras pode manter a sociedade na ordem, perturbada por utópicos ou ambiciosos; outros, convencidos de que as agitações que se produzem são o reflexo duma necessidade que tem o organismo social de se renovar na sua estrutura económica e política,

sabem que, se não se der satisfação inteligente a essa necessidade ela impor-se há de forma tal, que a satisfação que mais tarde se quiser dar ficará sem efeito, produzindo-se a transformação com violências e conflitos, prejudiciais para todos. E, conforme a corrente que se impõe, assim, em cada país, a transformação se apresenta evolutiva, pacífica, organizadora, ou se produz catastrófica, tumultuária, destruidora. Para me servir duma expressão sintética de L. Vandervelde, quando afirma a fatalidade da transformação, «ou ela se faz à russa ou à inglesa». Está da parte da burguesia de cada país escolher o modelo e segui-lo, sujeitando-se às conseqüências.

* * *

Em Portugal, os governos da Monarquia tinham um sistema, muito cómodo, de resolver a questão social: negavam-na. Não se ocupavam portanto dela, considerando-a como planta exótica, que apenas servia para alguns inofensivos se entreterem a prégá-la, sem mais conseqüências, enquanto êles se ocupavam das cousas sérias:—política partidária, concessões de monopólios, lançamentos de impostos, pedir dinheiro emprestado, etc.—, tudo levado a cabo em termos tais, que Portugal chegou ao século xx, um dos mais analfabetos, mais incultos, mais pobres e mais individados países da Europa.

Quando a propaganda republicana se intensificou e os republicanos recolhiam adesões em massa, vindas principalmente da classe média, tinham as ideas socialistas — tomando êste termo no seu significado mais amplo — feito também o seu caminho, de modo a não poderem já passar despercebidas. Os republicanos, nos seus ataques à Monarquia, tinham uma dupla propaganda a fazer: por um lado, era preciso que as classes médias, constituindo a chamada burguesia liberal, vissem, no advento da República, a conquista do regime político que o seu papel económico debalde até então reclamara dos governos monárquicos; por outro, era preciso ganhar a adesão das classes proletárias mais organizadas e combativas, sem ferir as suas aspirações socialistas.

Esta propaganda era muito difícil de fazer, para ser bem feita, porque dava-se o caso de ser preciso, como dizem os franceses, *ménager la chèvre et le chou*. Seria preciso traçar planos de administração, donde resultasse o desenvolvimento económico que as classes médias necessitavam e reclamavam e, ao mesmo tempo, indicar o que se faria que satisfizesse as classes proletárias. Esta dificuldade,

fortemente reforçada com a falta de preparação dos propagandistas, quasi todos vindos das escolas onde nada se aprende e com a incultura dum país de analfabetos, deu o resultado que devia dar:—não ser resolvida e ser iludida com uma propaganda sentimentalista e eloquente, para a qual o público estava bem preparado e que era, portanto, admiravelmente recebida.

Alguns espíritos reflectidos bem viam que a nada de útil podia conduzir uma tão illusória agitação. Mas eram poucos, mal se ouviam; e a grande maioria, tanto duma classe como da outra, contava que a República viria servir as suas aspirações. E neste estado de espirito geral se implantou a República, à qual cada um começou a pedir aquilo que esperava que ela lhe desse, pois que para isso ela se fizera. Mas se já não se pudera resolver a dificuldade na propaganda, como se poderia resolver na sua applicação? A dificuldade não se resolveu e o resultado foi a vida de agitações estéreis em que a República tem andado durante os oito anos da sua existência.

Quando preguntamos porque se produziu tudo isto, pensamos se não haverá alguma verdade nas seguintes palavras de Labriola:

«Um estado moderno, instituído numa sociedade quasi exclusivamente agrícola, e num país onde a agricultura está, em grande parte, atrasada, eis o que dá origem a êsse sentimento geral de mal-estar universal. Daí vem a incoerência e a inconsistência dos partidos, as oscilações rápidas da demagogia à diadura, a multidão, o exército infinito de parasitas da política, dos fabricantes de projectos e dos fantasistas».

Pense-se no país que era Portugal a partir da segunda metade do século XIX, e ver-se há se tudo o que se tem passado não dá valor àquelas palavras.

* * *

Foi neste lamentável estado político e económico que a guerra europeia veio surpreender Portugal, e foi nesse estado que o país entrou na guerra e nele se encontra com a paz a assinar-se.

Que vamos fazer?

Por um lado, Portugal tem, a seu favor, o facto de ter, neste momento, muitos companheiros na desgraça, com mil problemas e agitações tais, que se pode afoitamente dizer que nos atire a primeira pedra o que se julgar sem pecado. Quere dizer que a nossa situação moral, como nação, melhorou, porque muitas outras pioraram, é certo, mas melhorou. Somos todos iguais, ninguém se entende.

Mas, por outro lado, temos de resolver, com os nossos fraquíssimos recursos, o problema que a guerra trouxe para todos:—o problema da transformação social, inevitável.

As duas classes que andaram à espera da República para satisfação das suas aspirações e para as quais, nesse ponto, a República foi a desilusão, estão agora frente a frente, não à espera que alguém lhes dê o que desejam, mas cada um a pensar na maneira de o obter por suas próprias mãos, à custa do outro.

Como em toda a parte, está-se elaborando em Portugal o *mundo novo*; e, como em toda a parte, êle há-de assentar na solução dada ou iniciada da questão magna, indicada no começo dêste artigo:—a do direito de propriedade.

Que pensa a burguesia, em Portugal, desta questão? Não se sabe, porque ainda se não estabeleceu, entre os seus membros, nenhuma corrente de opinião que nos indicasse o que há a esperar da sua parte. Dominará a idea do direito de propriedade íntegro, inviolável, e procederá de modo a defender essa idea, a todo o custo? Teremos então a transformação à russa. Pelo contrário, reconhecendo a fatalidade da transformação, vai ao encontro do problema e, inteligentemente, abandona, dos seus direitos, privilégios e regalias, o que o estado social do país permite para benefício geral?

Teremos então a transformação à inglesa.

É à burguesia que compete decidir-se por uma das maneiras, porque é quem tem mais a perder. Por muito que o proletariado perca, e êle sabe que muito perde e quere, por isso, evitar a perda, mais perde a burguesia com a transformação feita à russa. É porque o proletariado sabe o que perderia com uma revolução destruidora, caótica, que procura, por todas as formas, levar a burguesia a encarar inteligente e corajosamente o problema.

E o que a burguesia tem de fazer é mais benigno e menos difícil do que geralmente se julga, desde que proceda com lialdade, a lialdade que provêm da compreensão da situação — à inglesa — e não usando de paliativos com ares de reformas, no intuito, que tantos governantes tem perdido, de iludir a solução, entretendo a massa popular com derivados de política partidária e outros.

Não cabe num artigo de generalidades, como êste, onde apenas se põe a questão, detalhar o que à burguesia convêm fazer, para que a transformação se opere em Portugal, com a menor soma de abalos e prejuízos. Indicarei apenas onde deveriam incidir as refor-

mas inadiáveis a fazer. Foram elas objecto de alguns artigos no jornal *A Batalha*, onde ligeiramente se indicava a orientação que deveriam ter. A burguesia deveria reformar, o mais breve possível: o regime da propriedade, a vida política e administrativa (descentralização), o regime militar, a instrução primária, a assistência, o regime consular e o regime pautal. Mas *reformatar*, mudar a estrutura das cousas, com um objectivo determinado, e não mudar nomes a funcionários e a repartições, ficando tudo estruturalmente na mesma.

Se, em vez destas reformas, continuarem os governantes fascinados pela política partidária, para servir a qual se fazem discursos e mudanças a que se chamam reformas, o país irá para a revolução destruidora e para a perda total da autonomia entre as nações da Europa.

EMÍLIO COSTA.





Fim de Raça

*Num tombo d'armas velho, eu e uns amigos mais
Vimos hoje o brasão de Sua Senhoria :
Goles, sinoble, blau, toda a côr da armaria
Sob a fulguração brunida dos metais.*

*Uma faixa veirada onde a prata irradia ;
Os cotos dos Abreus, as cabras dos Cabrais :
Fidalgo ! Pena é que, com tão nobres pais,
Tenha sangue mulato a sua fidalguia.*

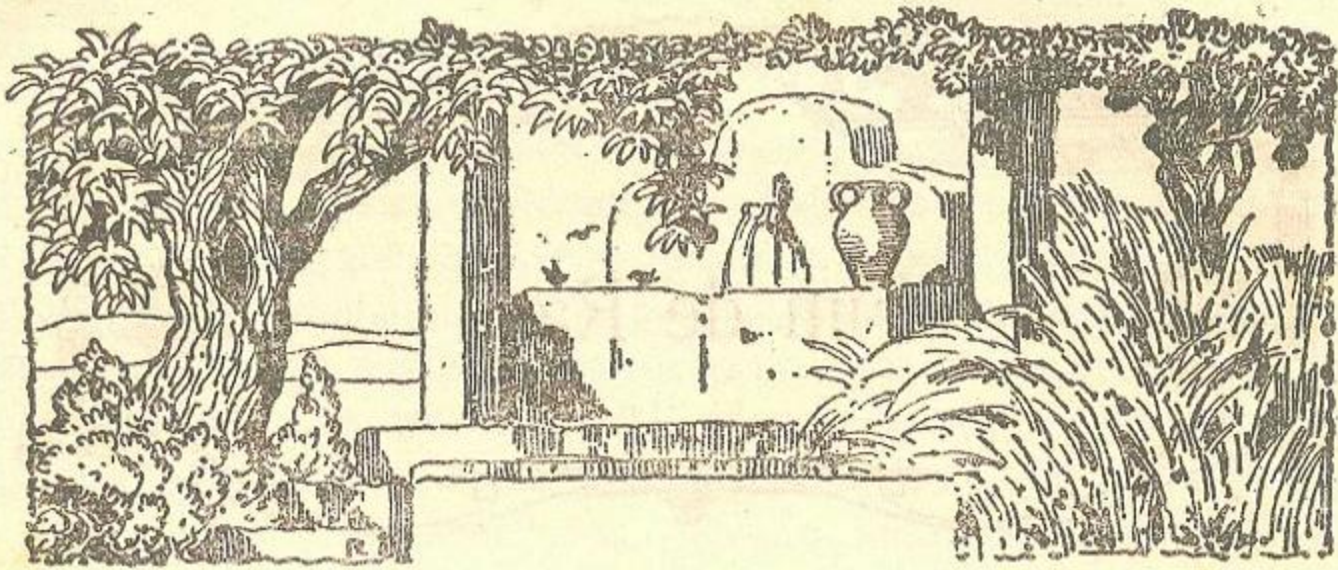
*Sôbre goles, a cruz florida dos Pereiras ;
Timbre—um adejo d'ouro; e avós—algumas freiras,
Quatro Bispos, um Duque e um Senhor Cardeal.*

*Hohenstauffen, Bourbon, Montmorency, Bragança !
Usa as flores-de-lis dos próprios reis de França, —
E foi ontem morrer a um leito de hospital.*

Maio, 1919.

(Inédito)

JÚLIO DANTAS.



O Banho Santo

VÉSPERA DE S. JOÃO NA BARRA DE AVEIRO

(EXCERTO)

No ardor excitante do sol de junho, incessantemente chegam novos bandos, saídos de madrugada, em *mercantéis*, de Ovar e da Murtoza, e pela estrada que de Aveiro avança pela ria em direcção ao farol.

A maré enche. Altas vagas franjadas de espumas, que se irisam à luz solar com todas as côres do prisma, precipitam-se e rolam com estrondo no areal. Até ao longinquo horizonte, o imenso tumulto de águas, a perpétua actividade marinha scintila com tonalidades de sulfato de cobre, que o sol meridiano polvilha de lampejos e reflexos.

Cada bando polícromo de romeiras que surge, acudindo ao banho sagrado — saias de chita clara ou de baeta preta ensacadas na cinta, os chapéus redondos sôbre o lenço amarelo atado na cabeça, os pés descalços, bamboleando em ritmo, como baiadeiras rústicas, os quadris rijos de gimnastas — estaca por um momento nas areias de ouro, contemplando o inquieto oceano azul e verde, toucado de espumas, que atira e retira em cadência, na praia declivosa, as suas ondas ressoantes.

Na rutilação aérea da soalheira, rêsvés da paisagem da ria, toda espelhante de salineiras e águas, riscada pelas listas verdes dos *balachões*, Aveiro é quási indistinta, como envôlta numa rósea neblina



de aurora. Em mais próximos planos, as caliças brancas da Costa Nova, para o sul, refulgem como espelhos, e os pinhais da Gafanha, de hastes frágeis e unidas, parecem linhas simétricas de postes coroados de ramagens geométricas, aparadas em elipses e esferas. Na enseada da barra, junto aos muros caídos da fortaleza, palhabotes balouçam à maré como grandes berços agitados por mãos maternais, e no sereno gôlfo profundo onde desagua a ria os brigues quietos elevam para o límpido céu de cobalto, como num cromo, as mastreações esbeltas. Até à longínqua e ennevoada parede de montanhas que veda o horizonte, estende-se uma prateada planície imensa, uma planície anfíbia, de terra e água, de canais e prados, por onde parecem voar, como enormes cegonhas de uma só asa, as velas fenícias das bateiras, dos moliceiros, dos *mercantéis*, e dos *apanha-ervas*.

De quando em quando, alguns eirados de salina scintilam, com pirâmides de sal alinhadas, em cujas superfícies polidas os raios solares se inflamam e acendem iluminações de diamante. Uma ou outra gaivota lenta circula com sua ondulação de valsa. Até ao longe, avançando pelos canais invisíveis, na vasta região lacustre, as embarcações singram com a recurva proa grega, decorada de signos multicores, apontada à barra, transportando as romeiras. A todo o momento se multiplica o número de velas, deslizando milagrosamente pela planície verde, tal uma migração fabulosa de aves. As ondas acústicas das aragens trazem vozes de coros nasalados, que ascendem de algum longínquo e invisível *mercantel*. Para os lados de Ílhavo — de que se avistam as duas tôrres da igreja — em frente aos pinheirais delicados da Gafanha, na direcção de Estarreja, da Murtoza, de Ovar, surgem as triangulares velas homéricas, cantadas nas trabalhosas viagens de Ulisses, desfraldadas ao vento brando, grávidas de viração, pairando sôbre as verduras dos caniços ainda tenros e da folhagem húmida dos amieiros. O Vouga é apenas uma fita de prata líquida e resplandecente, desaguando sem rumor no pântano de águas obscuras, que vão, gradualmente, clarificando-se. Arcos de aquedutos, pontes que à distância parecem tecidas de linhas, descortinam-se para as bandas de Aveiro, na pulverização azul e ouro da atmosfera, transpondo os lagos tranqüilos e opacos da ria fecunda.

As cabeças erguidas sob o dardejar oblíquo do sol, quietas por um momento, olhando familiarmente o mar tumultuoso que desgrenha na praia, como num travesseiro de leito orgíaco, as suas comas de espuma, os bandos de varinas desatam de novo a caminhar, enter-

rando nas areias quentes os pés ligeiros, a que o sol deu uma *patine* de cobre. As mais novas avançam no areal com a desenvoltura de ondinas, agitando os saíotes negros de baeta ao ritmo dos quadris e fazendo ondular nos chambres os peitos erécteis, duma firmeza guerreira, que o amor ainda não amaciou. Seguem as casadas e as mães, com meneios lúbricos de ancas, num andar felino, embrulhadas em chales pretos de franjas, cruces de ouro suspensas de cordões sôbre os seíbs erguidos pelo cingulo romano, os lenços atados em bioco sob o chapéu varino. Vêm atrás, numa lentidão adormecida e senil, as avós septuagenárias, com engelhadas faces de múmias, curtidadas pelo sol e a maresia, brincos enormes de ouro esmaltado pendentes da cartilagem das orelhas, os chales negros apertados com as mãos sôbre o umbigo, os dedos escuros enfeitados de anéis de ouro e prata, cada um comemorando quer um amor quer um parto.

A praia, entre o edifício amarelo do farol e a planície agitada e ressonante do mar, é talhada em hemiciclo, com sinuosidades de dunas que lampejam ao sol como mica pulverizada. Balouçando em compasso as saias negras e coloridas, outros ranchos de festeiras aco-dem, vindas da Costa Nova, pelo areal fulvo, ao encontro das procições que pela estrada de Aveiro descem, bailando e cantando, para o Oceano, ao som dos ais profundos dos harmónicos e dos trinados das violas.

O arenoso anfiteatro vai-se já povoando. Centenares de varinas, irrequietas e bulhentas, brincam na babugem espumante das ondas. Em sarabandas, às dez e às vinte, de mãos dadas, fugindo em corre-ria pela praia ao escachoar da vaga, avançando e recuando, com arremedos de pavor e escalas estrídulas de riso, preludiam o espectáculo pagão do banho santo.

Toda a superfície do mar se enruga, encrespa, arfa, levanta, balouça por um instante, adquire um movimento de marcha, cresce, dobra-se na crista, rola em cilindro e desfaz-se em espuma, como na descida dum açude. Continuadamente, pela extensa costa, o tumulto espumante das águas inunda a praia de lençóis brancos que rebrilham ao sol, se estendem e recolhem, com fervuras de espuma que as areias ardentes e sequiosas absorvem. Desde o extremo horizonte caminha o frémito da onda, a princípio serena sôbre a densidade dos abismos, depois mais inquieto e violento, como contracções musculares, até erguer rumorosos dorsos de água com alvas clinas que brandamente, molemente, se curvam e se dobram, inundando os areais.

Fugindo ao enlace cúbido da onda turbulenta, as mulheres continuam brincando em correrias infantis. Uma, emfim, mais animosa, destaca-se das companheiras excitadas, caminha para o mar, ao encontro das vagas, desafiando as águas tumultuosas, chamando e incitando as outras ondinas que vacilam.

Uma onda mais veloz alcança a imprudente. As mãos, no gesto instintivo, suspendem o saiote, e duas pernas brancas aparecem envoltas em turbilhões de espuma, como hastes gêmeas de enormes e fragílimas flores alvinitentes que se desfolhassem a um sôpro da ventania. Animadas, as companheiras correm. A aragem iodada embriaga-as como um alcool. Colunadas de pernas, brancas e morenas, carnudas ou musculosas, alinham-se à beira-mar, lambidas pelas vagas. Os saiotes encharcados são embrulhados nas cintas, entalados nas virilhas. Perante a ameaça da onda que rola, entre gritos e risos, as mulheres expõem à contemplação de todos os olhares a nudez de meio corpo. O impudor dissemina-se das mais resolutas às mais tímidas, dando uma alma amoral de sereia a cada rustica varina. As saias ensopadas são erguidas em gestos bruscos de temor para cima dos joelhos. As próprias virgens, de cabelos ao vento, desvendam as suas belezas mais secretas, entram no delírio unânime.

Já pela vasta praia, nos socalcos de areia, como nas arquibancadas dum circo romano, acomodam-se freguesias inteiras em redor duma avó embiocada no chale negro, sombria como um ídolo, ou de alguma varina loquaz, de lenço amarelo amarrado na nuca, erecta e ágil como uma lutadora, que conduz a tribo com o seu prestígio de musa de romarias. Scintila ao sol toda a ourivesaria dos cordões e das argolas de ouro. Entre a quási uniformidade das saias negras mesclam-se alguns saiotes vermelhos, velando dos rins às pernas estátuas morenas de mulher.

Uma impaciência, que é também excitação, propaga-se ante as fascinações e os atractivos do sol e do mar, do calor e da água. Armam-se na praia tendas de chales, em que as ondinas impacientes se despem, acoradas na areia como num tapete de harêm, e aonde já outras, regressando do banho sagrado, se recolhem, seminuas, com os cabelos pela cara, a enxugar os torsos alagados. Grupos encadeiam-se, de mãos entrelaçadas, penetram pelo mar cantando trovas ao Precursor. Desde longe, atravessando milenários, o génio pagão volta, desfigurando a cerimónia cristã, convertendo-a numa festa pantefsta. Os próprios Cristos de ouro e as imagens da Virgem, que pendem sôbre o calor lascivo dos peitos em riste, per-

dem o prestígio divino. Vozes enrouquecidas na convivência salgada do mar entoam hinos. Em bandos, dançando no areal com as pernas nuas, são outras tantas Salomé's a peneirar os quadris para um invisível Herodes, prontas a estender nos braços rijos a bacia de ouro e exigir a cabeça do Baptista. O vento que sopra agita os panos coloridos das saias das varinas, que curvam o dorso em flecha, os cabelos desfrisados nas fontes sob o pequenino chapéu de feltro negro. Sob as tendas improvisadas, que as ventanias sacodem, entrevêm-se instantaneamente corpos escorrendo água, seios húmidos que pendem no acurvamento do tronco, penugens negras nas conchas dos braços erguidos; e os homens atiram mãos cheias de areia para os flutuantes toldos negros, para as saliências redondas de cabeças e dorsos, modelados sob os chales enfunados de vento...

Um hálito erótico parece ascender do mar vivificador, e os velhos, que têm a indulgência da sabedoria, contemplam, sorrindo, sem re-
criminação, aquele brinquedo da mulher e do mar...

CARLOS MALHEIRO DIAS.



TEATRO PORTUGUÊS MODERNO

I

O Passado

Bento Mantua é um dos nossos mais brilhantes dramaturgos. Novo ainda, a sua obra é vasta. Tem publicado três volumes: 1.º *Má Sina*; e *Novo Altar*; 2.º *Alcool*; e *Gente Moça*; 3.º *A Morte, Ordinário... Marche*, além de duas peças num acto *Freira e O Fado*. Em todas elas, uma forte originalidade de pensamento se abre a um grande poder de técnica. Bento Mantua é uma das mais características personalidades da nossa literatura teatral.

AÇTO ÚNICO

A scena representa uma cela dum Presídio. As três paredes são altas, brancas, nuas. No alto da parede, junto ao teto, abre-se uma fresta gradeada, na do fundo uma porta, chapeada, com uma vigia de grades. À direita, junto à parede, uma mesa e um banco. À esquerda o catre. De pano descido um terceto, composto por um violino, violoncelo e piano, executa a «Elegia» de Massenet. A meio do trecho, o pano sobe e vê-se um Presidiário (1013) sentado no banco. Influenciado pela música, o seu rosto dá-nos, pela variedade das expressões fisionómicas, as múltiplas emoções que experimenta, os sucessivos estados por que a sua alma vai passando. O estado dominante é o de comovente melancolia; mas, mal a música termina, o Presidiário, como que despertado brusca e violentamente, ergue-se dum ímpeto, cerra os punhos com revolta e, voltando-se para a porta, grita a plenos pulmões, numa grande excitação de nervos.

1013

Com que direito?... com que direito?... Homens malditos!... Maldito seja o vosso officio!... Maldito quem vos mandou aqui!...

(A porta da cela abre-se rápidamentee, um Guarda avança seguido do Director, do Médico, dos Músicos, vendo-se detrás outros guardas impedindo a entrada).

O GUARDA

(Avançando para o Presidiário e segurando-o por um dos braços) Ó 1013... 1013...

1013

(Sem atender, continuando com revolta) Com que direito?... com que direito?...

O MÉDICO

(Ao Guarda) Larga-o. (O Guarda solta-lhe o braço. O Médico aproximando-se e batendo-lhe amigavelmente no ombro) Vamos... Acalme-se... Que succedeu?...

O DIRECTOR

(Acercando-se também do Presidiário, pelo lado oposto ao Médico) Que motivou essa exaltação?...

1013

Que mal lhes fiz? Que mal lhes fiz?...

O MÉDICO

Mas explique-se, vá... Tenha sossêgo... Procure acalmar-se...

O DIRECTOR

O 1013, tão disciplinado sempre, dum tão exemplar comportamento, tornar-se assim violento por essa forma!

1013

Foram os Senhores, com a sua música, que me transformaram. Foram os Senhores, com a sua aparente caridade, que vieram torturar-me, ferir-me em pleno coração.

TODOS

Nós?!... Nós?!...

1013

Os Senhores, sim. (Depois de pausa) Há três anos que vivo aqui, neste isolamento, condenado — e bem — pela Justiça dos Homens. Há três anos, contados dia a dia, que passo a fugir de mim próprio com repulsão, com horror! Há três anos que procuro esquecer que há Sol, Alegria, Amor, Vida! Ha três anos que o Outro — aquele que eu fui, aquele que me perdeu, — jaz sepultado no meu peito com a fria laje dos mortos sôbre si. E quando eu começava a sofrer menos, quando a saúde — talvez o remorso! — entrava de alargar um pouco a sua garra afiada e me deixava respirar melhor, vêm os Senhores, com a sua música perturbadora, acordar quem dorme, revolver com mãos ferinas, numa piedade cínica, o pântano da minha alma. Imprecações, angústias, torturas, ódios, tudo voltou de novo a atormentar-me, a rugir em mim como oceano convulso, revôlto. E logo o Outro resuscitou para me olhar, para me lembrar, para me perseguir.

UM MÚSICO

Se viemos trazer a si, e aos seus desventurados companheiros, um pouco de música, foi na suposição de que ela lhes minorava o infortúnio, na esperança de lhes produzir alegria.

O DIRECTOR

E, a par disso, como a música é um suave correctivo...

1013

(Com ironia) Alegria... Correctivo... Engano, puro engano.

O DIRECTOR

Essa agora!... Como pode o preso, embora inteligente e instruído, vir contestar factos estudados? O que o leva a falar assim?

1013

O que sinto neste momento. O que tenho lido. O que tenho visto. (Outro tom) Quem não sabe compreender a grande música, a que os Senhores fizeram ouvir, fica indiferente e acaba por se aborrecer. (Com angústia) Quem a sente?... Oh! quem a sente e se vê a dentro das paredes nuas, tumulares, duma prisão, chora, padece, revolta-se, amaldiçoa.

O MÉDICO

Mas pelo contrário, deve-se abençoar essa música que nos faz chorar lágrimas de alívio, de comoção.

1013

Ou de raiva.

TODOS

(Com espanto) De raiva?!...

1013

(Com convicção) De raiva, sim. De raiva aos homens de hoje, à sua civilização. Antigamente, os Homens da Cruz punham os corpos em tortura com polés, pela água, pelo fogo, mas não lhes atormentavam as almas; os de hoje, atingiram a perversidade diabólica de descer ao íntimo das criaturas com tenazes de som, a carbonizar-lhes lentamente, ao fogo do passado, as almas e os corações.

O MÉDICO

Não, não pode ser assim. A música, essa divina Arte que nos arrebatava e encanta, que promove curas, que apazigua revoltas, aquietava doidos furiosos, desperta sentimentos bons, não pode ser, não é um instrumento de dor.

1013

O Senhor não está em situação, não vive a nossa vida, nada lhe pesa no passado, por isso não admite, nem compreende, as aflições que a música desperta. Se quiere uma prova, se quiere ouvir um côro sem fim de maldições, toquem aos meus boçais companheiros de prisão as modas ingênuas das suas terras simples, despertem-lhes recordações da infância, avivem-lhes saúdaes, transportem-nos illusóriamente à liberdade, e vê-los hão sentir, chorar, padecer, amaldiçoar. (Outro tom, suplicante) Mas não o façam, não lhes tirem a paz que a inconsciência lhes criou. Olhem para mim, tomem-me como exemplo, baste-lhes o saberem que o vosso gesto, talvez de altruísmo, talvez de pensado reclamo, reacendeu, num minuto de ritmo e de melodia, uma eternidade de dor...

O MÉDICO

De dor...

1013

(Sem ouvir) Uma tempestade de ódio...

DIRECTOR

Ódio!

1013

De ódio, sim, porque o ódio é a resposta, o movimento reflexo da dor. (Num crescente delírio) E eu sinto ódio. Um ódio igual ao que me levou a matar. Porque saibam que eu estou aqui porque matei. Sim, matei uma Mulher que era minha, que muito amei, que era a carne da minha carne, a alma da minha alma; porque um dia, o ciúme, ciúme negro, maldito, veio, tal qual a vossa música, tornar-me sombrio, roer-me de dor, roubar-me a tranqüilidade, transformar-me a vida num inferno. Louco, apaixonado, com a ânsia enorme duma posse exclusiva de que a razão toldada não me deixava aperceber, num delírio imenso, ávido de vingança, insensível ao escândalo e à condenação, matei-a... matei-a (Com desespero) E essa ferocidade de então, sinto-a agora renascida em mim, a mesma onda de sangue me turva a vista...

O DIRECTOR

(Num grito para intimidá-lo) Preso...

1013

(Em crescente exaltação) O mesmo ódio...

MÉDICO

(Tentando em vão acalmá-lo) Que é isso... que sente... (Baixo aos músicos)
Vão e toquem. (Os músicos a meio da fala seguinte saem sub-repticiamente).

1013

(Como acima) ...porque sois piores que os inquisidores, mais perversos que a Perversidade!... Sabeis que uma criatura está enjaulada a sós com os seus pensamentos, que foge de se encontrar, que se atormenta com a lembrança da vida, e vindes com a vossa música, a sangue frio, conscientemente, numa piedade revoltante, evocar, arrancar, perseguir-lhe a alma, encher-lhe o ar de saúdaes, de lembranças, de lamentos, de tristezas. (Numa mudança brusca, indo a êles)
Odeio-vos... Sois mais fera que as próprias feras... Odeio-vos... odeio-vos...

O DIRECTOR

(Imperioso) Guardas, levem-no para o segrêdo.

Os guardas avançam para 1013, porém suspendem a ordem a um sinal do Médico. Os músicos executam a «Elegia»).

1013

(Pára, sob a acção da música e após um pequeno silêncio e num choro alucinado e convulso) Todo o Passado que renasce!... Todo o Passado que volta!
(Sôbre o catre e enquanto o pano desce lentamente) Homens malditos!... Maldito seja o vosso officio!... Maldito quem vos mandou aqui!

BENTO MANTUA.

II

Cavalgada nas nuvens

É de CARLOS SELVAGEM, cuja peça *Entre Giestas* a plateia do S. Luís tão justamente consagrou, o trecho do episódio histórico que hoje, graças à sua penhorante gentileza, publicamos. Não o encarecemos; mas, os mais exigentes, encontrarão nele muita emoção, um cuidadoso estudo da época, um diálogo nobremente traçado, dentro duma técnica segura. Temos a certeza de que o seu drama *Ninho de Aguias* e a sua comédia *Auspicioso Enlace* que breve sobem à scena, serão outros tantos e merecidos triunfos.

PERSONAGENS

GONÇALO VAZ, 80 anos.

RUI VAZ, seu filho, 33 anos.

MESTRE GARCIA FALCO, físico, 64 anos.

FREI DOMINGOS, frade duma ordem mendicante.

D. VIOLANTE DE SÁ, mulher de Gonçalo.

BRANCA DE SÁ, 28 anos.

Em Lisboa — Século XVI — Ano da Graça de 1578

ACTO ÚNICO

Um interior modesto, em Alcântara, pelos fins do século XVI. À E. pequeno oratório de pau santo, aonde ardem velas de cera, a uma imagem tósca da virgem. Ao centro, velho «bufete» de madeira do Brasil. A um canto, ao F., arcaz de fecharias de ferro forjado. Armário holandês, guardando louças, à D. Dois mochos baixos e uma dobadoura. Sobre o «bufete» candeeiro de três bicos, tinteiro de latão, dois ou três livros e um crucifixo. Na brancura da parede, ao F., panóplia de velhas armas toledanas. À D. duas portas baixas, à E. outra porta. Ao F., por uma estreita gelosia, com sua verde adufa mourisca erguida, enxerga-se uma nesga de paisagem de rio e monte, cheia de luz e esplendor, na calma da tarde que cai. São seis horas e meia. Em agosto.

SCENA I

GONÇALO E BRANCA

(Numa cadeira, de largo espaldar de coiro, diante da gelosia aberta, Gonçalo perdera-se a scismar, envólto em sua velha samarra negra, olhando vagamente o poente que cai sobre o rio. Alguns instantes se passam sobre este silêncio).

BRANCA

(Entrando com uma salva de estanho coberta duma toalha de linho) A vossa merenda, senhor!

GONÇALO

(Num sobressalto, voltando-se) A merenda já, filha?!

BRANCA

(Depondo a salva) Olhai que já se despede o sol!... Não tarda que tanjam Trindades!

GONÇALO

(Depois de olhar o céu) Tão tarde, pois!... Tão tarde!... (Numa vaga tristeza) Não quiere Deus que eu veja com olhos meus...

BRANCA

(Dispondo a merenda, de pão, queijo e uvas, sôbre um escabelo) Mas porque vos heis de consumir vós em tão aceso cuidado?! (Abeira a salva da cadeira de Gonçalo) Ide, pois, comendo a vossa merenda, senhor pai! Grande míngua já vos fará... Olhai! Estas uvas dos hortos de Valverde!... As primeiras...

GONÇALO

(Breve silêncio. Por fim, depois que começou a merendar) Pois cuidas, filha, que os calafates inventavam, de seu alvedrio, novas de El-rei?

BRANCA

Cuido que os calafates arrazoavam sôbre cousa de tão grande monta, como quem não dá grande pêso às palavras!... E V. mercê, nessa grande cegueira em que vive, logo lhes deu crédito e fé. (Pausa)

GONÇALO

Mas não permitirá Deus Nosso Senhor que minha fé seja lograda, Branca! E sete vidas que me desse não bastariam para pagar-lhe tamanha mercê!... (Divagando, numa saúdade) Nas Armadas da Índia, de tamanino, me rompeu a barba!... Nas Armadas da Índia, enfêrmo e pobre, encaneci. E ao cabo de tanta lida e tanto pelejar, em prêmio, só a vós encontrei, mãe e filha, para encostar a minha cabeça branca de tantos pesares, trabalhos e cuidados!... Porque não há-de conceder-me o Céu esta mercê derradeira?!

BRANCA

(Carinhosa, uma tristeza velada) Mas sossegai, senhor pai!... Vós careceis de repouso... Careceis de afugentar êsses cuidados que vos quitam sono e sossêgo de alma... E o sossêgo nos quitam também!...

GONÇALO

(No mesmo devaneio) Repousar o ânimo!... Como haver sossêgo, para mim... enquanto não apagar no peito esta febre, filha? Esta febre de saber ao cabo tão alta empresa!...

BRANCA

(Tentando calmá-lo) Mas é mester que V. mercê agora...

GONÇALO

(Sem a ouvir, deslumbrado) Emprêsa de tamanho vulto!... De tamanha glória!...

BRANCA

(Contrafeita) Emprêsa que me amedronta!... Sabei-lo, senhor?! Eu sei que me chamam tonta e medrosa... Mas diz-me o coração que tal emprêsa não será tão fácil e segura como a tantos parece!... Até os sinais de mau agouro...

GONÇALO

Ou bom agouro... Sabe-o Deus!... Essa cavalgada nas nuvens, que foi vista ao pôr do sol...

BRANCA

Ainda que o sejam! Em cousas que só a Deus pertencem, não é acertado pôr tanta fé!...

GONÇALO

(Trémulo, excitado) Julgais que é fiando o vosso linho que se aprende a sciência dos príncipes?!... El-Rei D. Filipe de Castela, todos os príncipes da Cristandade... e até o Santíssimo Padre, louvaram a El-Rei seus intentos e zêlo cristão!... D. João da Silva, Cristóvão de Távora, Pedro de Alcáçova e... e tantos outros, quantos fazem as leis, ou manejam as armas, e respiraram a fumarada dos assaltos, e dobraram o Cabo, e conhecem aqueles cães da Mourisma, foram, como eu, por esta expedição de El-Rei a Marrocos!... Até nesse livro de tão raro engenho que o poeta Luís Vaz deu à estampa!... Até nesse livro parece que é o Reino a pedir a El-Rei que passe à África!... E heis de ser vós, mulheres, quem ponha estôrvo a tantas vozes de acêrto?... (Num esforço de memória) Não n'os sei de cor!... É logo ao comêço!... (Estendendo as mãos para o «bufete») Deixa-me lê-lo, Branca!...

BRANCA

(Dando-lhe um dos livros do «bufete») O livro de Luís Vaz?...

GONÇALO

(Tomando-o e folheando-o ansioso lê, num entusiasmo).

«E vós, ó bem nascida segurança
Da Lusitana antiga liberdade
E não menos certíssima esperança
De aumento da pequena Cristandade!
Vós, ó novo temor da maura lança,
Maravilha fatal da nossa idade
Dada ao mundo por Deus. . .»

(Noutra estrofe, mais entusiasmado).

Vós que esperamos jugo e vitupério
Do torpe Ismaelita cavaleiro. . .»

(E na última estrofe, vibrando todo)

Começam a sentir o pêso grosso
(Que pelo mundo todo faça espanto)
De exércitos e feitos singulares
De Africa as terras e de Oriente os mares! . . .»

(Entregá-lhe o livro, trémulo de emoção) Estas palavras consolam, filha, em meio de tanta covardice! São mais que um conselho. São profecias! . . . E Luís Vaz conhece bem as cousas do Reino e do Ultramar! . . . Com êle dobrei o Cabo e privei nas Índias, por bastos anos! . . . Com êle me arrolei, mais tarde, nas guarnições de África, para não morrermos de fome! . . . A quando já de ambos, cansados e velhos, os físicos disseram de não tornarmos à Índia! . . . Grandes vagares, grande experiência, havemos para discorrer em tais assuntos! . . .»

BRANCA

E cuidais, senhor, que todos assim pensam? . . .»

GONÇALO

(Excitando-se) Só não louvam tal emprêsa os enfermiços donzéis que andam pelo Paço, encostados a pagens, como atreitos a vágados e desmaios! . . . Ou êsses capitães e governadores, da laia de Martim Afonso, que o ouro da Índia perdeu, e de soldados se fizeram mercadores e chatins! . . . Mas El-Rei é moço e esperto. Conhece os negocios do Reino. Já viu África. E com tanto luxo desenfreado, tanto relaxamento nas cousas de Deus, tanta covardice e baixeza. . . sabe-o bem! . . . Só uma grande emprêsa de armas, e uma grande

conquista, farão volver o Reino ao seu antigo esplendor!... (Noutro deslumbramento maior) De novo um Império Português estabelecido no mundo, aos olhos da Europa!... De novo as armadas, começando suas rotas, sem dobrar o Cabo nem mester de aguadas!... Novos Albuquerque!... Novos Duartes Pachecos!... Um novo Império para a Cristandade!... E só assim o Reino alevantado... dessa apagada e vil tristeza de que fala Luís Vaz!...

BRANCA

(Cismando) E Deus sabe, senhor, se não foram as conquistas de Ultramar que assim levaram o Reino a tal apêrto!...

GONÇALO

(Excitado pela controvérsia) Sandices!... El-Rei cumprirá o seu signo... Salvará o Reino!... E olhai!... Houve quem chamasse louco a El-Rei, e clamasse porque o atassem como aos varridos de juízo!... Não são de espantar tais agouros, com tais sandices!... Ah!... O meu tempo de moço!...

BRANCA

(Com infinita paciência) Mas não vos deis agora a lembrar cousas... que vos turvam a paz!...

GONÇALO

(Sem ouvi-la) Todo o Reino, então, filha, ardia na febre das Descobertas e das Conquistas!... E quando eu embarquei a vez primeira, tinha quinze anos!... Foi com Lopo Soares!... Ainda vi morto, em seu palaquim, o Grande, o enorme Afonso de Albuquerque!... E acompanhei todos os grandes capitães — D. João de Castro, D. Nuno da Cunha, Heitor da Silveira, o velho Mascarenhas!... Como vai longe!... O meu baptismo das Índias!... Diu!... Toda a costa de Malabar... As batalhas dos rumes!... A minha mocidade perdida!... A minha vida distante!...

BRANCA

(Ainda tentando desviá-lo) Cumpre agora êsse destino, Senhor, a outros mais moços!...

GONÇALO

Ah! Branca, Branca!... Ver novos mares, novos mundos!... Encher de riquezas o Reino, de espanto a Europa!... Era o

grande fumo... Só na praia ficavam os que não podiam ir... Mulheres, velhos e meninos!... Os velhos com olhos arrasados de saúdades, os meninos com os olhos arrasados de esperanças!... E quando tornávamos, filha, nunca batíamos moeda com nossas feridas e serviços!... Tão sómente a El-Rei trazíamos a vassalagem dum novo Rei!... (um desalento) E afinal... Todos morreram e se perderam no pó dos carneiros, nas areias de África ou nos mares da Índia!... Sem outros prémios que miséria e esquecimento!... De tantos que acompanhei fiquei eu sómente... Tão pobre e esquecido como êles!... (Perde-se a scismar).

BRANCA

(Numa tristeza grave) El-Rei nos deu a tença... que já se não morre à míngua!... E com a vossa moléstia não deveis, senhor, assomavos, nem turvar a paz do sangue...

GONÇALO

(Num novo arranque) O que mais amargura, Branca, é a dura sina de me enferrujar aqui de velho e de podre, como nau já varada na areia!... Não poder valer a El-Rei, que tanto carece de avisado conselho!... Sem poder mostrar a Sua Alteza como fôra ingrato e avaro — Deus me perdõe! — em regatear mercês a quem tão lialmente servira a Deus e ao Reino!...

BRANCA

(Insistindo) Mas, senhor!... El-Rei foi mal aconselhado! Não n'os culpeis!... Se não fôra tão perto de embarque, decerto haveria emendado o seu desacêrto, antes de partir!... Foram intrigas!... Foram invejas!...

GONÇALO

(Iluminado) Sim, Branca!... É a minha derradeira esperança!... Que El-Rei assaz os distinguira já, teus irmãos, quando os viu tão airosos e experientes nos terços de Cristóvão de Távora!... É que êsses tinham a escola da Índia, filha!... Tinham a escola da Índia!...

BRANCA

(Uma grande saúde na voz) Nem entre tão gentis e esforçados mancebos, de tantas partes do Reino, de tantas casas illustres, os havia lá com tal garbo e tal donaire! . Lembrais-vos, senhor?! O último dia de exercícios gerais, no Rossio?! E aquel'outro, antes de embarque,

em que El-Rei levou a benzer, à Sé, sua bandeira rial de damasco?! Nunca eu esperei de ver, em minha vida, tão luzido cortejo...

GONÇALO

(Trémulo) Na Índia, aos assaltos, nunca nós éramos mais do que um trôço cerrado...

BRANCA

(Entretanto, como num aparte) Deus sabe quantos voltarão!...

GONÇALO

(Lançando-se no seu entusiasmo) ... E agora leva El-Rei uma Armada de oitocentas naus e um Exército de trinta mil soldados, de pé e de cavalo!... Tão formosa Armada!... Só de vê-la sair o Tejo, o peito ardia de fé...

BRANCA

(Levada também na recordação) Vós choráveis, senhor!. . Que vos caíam as lágrimas, no rosto, a quatro e quatro!...

GONÇALO

(Mais agitado, mais trémulo) Chorava, Branca!... Mas as minhas lágrimas não eram quais as de vós outras, donzelas e donas!... Eram de não deixar-me Deus, com êste caruncho de velhice, ir também com El-Rei... (Tentando erguer-se, a descarnada mão aberta para a velha panóplia) Tornaram-me as saúdades da minha velha espada, além, àquele canto, tão enferrujada como eu próprio...

BRANCA

(Assustada já, e tentando acalmá-lo) Mas tende-vos!... Por Deus! Que tornais a assomar-vos!...

GONÇALO

(Sem ouvi-la, erguendo-se a custo, um clarão no olhar) ... E depois, lá nos areais de África, mal topássemos pela frente essa raça maldita de mouros, alevantá-la ao alto e bradar a El-Rei: «Vêde, Senhor!... Como sabe arrancar e pelejar quem tão ingratamente V. Alteza e vossos conselheiros trataram!... E, como um leão, apertar, apertar sôbre os mouros, até... até arrebatá-las das mãos do seu alferes-mor... o próprio estandarte do Imperador Muley-Moluco... (Neste delírio, já quási de pé, a voz transtornada, tal grita faz, que D. Violante surge à porta, enfiada).

SCENA II

GONÇALO, BRANCA e D. VIOLANTE

VIOLANTE

(Da porta, assustada) Então!... Que desatino foi?!

BRANCA

(Enquanto Gonçalo recai na cadeira, pálido do esforço e da comoção) Senhora, não pude eu...

GONÇALO

(Um grande cansaço) Não vos assusteis... Violante!... Foram saúda-des... Saúdades dum tempo de moço...

VIOLANTE

(Numa infinita mortificação) Mas, senhor!... Que quereis acabar o que vos resta de saúde!... E tu, filha?! Que fazias, entretanto?! Ou sois vós, ambos, apostados em me encher de cuidados e máguas?...

GONÇALO

(Voz trémula, cansada) As culpas, lançai-as a mim sómente!... Meu espírito cansado da atalaia divagou à rédea solta pelo Passado... E que mal vai a um velho...?

VIOLANTE

Em desprezardes, Gonçalo, as ordenações do físico?... (Uma aldrabada forte bate lá fora) Alguém bate fora, Branca! Vai abrir!... (Branca sai pela direita. Pausa.)

GONÇALO

E como hei-de eu sossegar, Violante?!... O meu zêlo e cuidados, olhai, mais são por vós que por mim! Esta carcaça pouco já deve durar...

VIOLANTE

É tal scismar, Gonçalo, que vos mata...

GONÇALO

(Num gesto, a detê-la) Por Deus, minha boa dona!... Só tanto que El-Rei torne ao Reino... e, com êle, os nossos filhos cobertos de mercês e comendas, validos de Sua Alteza e de sua côrte... Só tanto que assim êles possam ser-vos o esteio duma velhice trançuilta e farta... eu poderei sossegar!... Mas, então... (Abre-se a porta da D. e Mestre Garcia aparece, seguido por Branca).

SCENA III

GONÇALO, VIOLANTE, BRANCA e MESTRE GARCIA

MESTRE

(Do limiar) Com vossa licença, Senhor Gonçalo Vaz!...

VIOLANTE

(Logo numa ansiedade) Mercê de Deus que chegais, Mestre!

GONÇALO

(Sem voltar-se) Ah! sois vós!... Entrai!... Entrai!...

MESTRE

(Num vago sobressalto entrando) Pois quê, senhora minha?! Que novas há?!

VIOLANTE

Há... que fartas censuras heis de fazer hoje a meu senhor marido!....

GONÇALO

(Num sorriso triste) Já tardava!...

MESTRE

Então, senhor?! O vosso estado, desde ontem?

GONÇALO

Como Deus é servido, amigo!...

VIOLANTE

(Intervindo) Pois sabeí que toda a manhã, mal que se ergueu, vosso enfêrmo nada mais há feito que consumir-se em cuidados a essa gelosia!... À hora de sesta passou aí na rua um rancho de calafates folgando e discorrendo, em grande arruído, como é do seu vezo!... Diziam que uma caravela, da Armada de D. Diogo, entrara a barra, ao alvorecer, já com novas de El-Rei e duma grande batalha. Êles a tinham visto, ancorada em Belêm, à praia do Rastelo... E desde então, Mestre, o meu senhor marido não mais repousou um momento, em tal agitação e alvorôço...

GONÇALO

(Atalhando) Não lhe deis crédito, Mestre!... Vos sabeis...

VIOLANTE

Pois crede! Não mais sossegou... E tanto que vós éreis chegado, depois da merenda, era ainda, em grande exaltação, falando das Índias e de El-Rei!...

MESTRE

(Num ligeiro agastamento) Mas, por Deus... Gonçalo Vaz!... Que vos matais!... Pois não vos tenho eu assaz ordenado que vos guardeis de tão extremado zêlo e tão vários sobressaltos?! Não me obedecéis!...

GONÇALO

O mor cuidado, Mestre, era apenas de ver entrar a caravela, toda empavesada, com seus galhardetes e flâmulas no tope rial. Depois me encostaria a dormir...

MESTRE

Ainda que certo fôsse terem chegado já novas de El-Rei... vós deveríeis poupar-vos, quanto em vós coubesse, a tais agitações!... Mas crede-me! A caravela chegada de Ceuta é uma fábula!... Em verdade, ancorou em Belém, esta manhã, um navio de alto bordo... Mas era um correio das Índias...

VIOLANTE

(Ajudando) Pois!... Pois!...

MESTRE

E demais, Senhor Gonçalo Vaz!... Eu venho da Casa da Índia, no Terreiro do Paço!... Estive na Rua Nova, com dois mercadores! Na Rua dos Escudeiros falei com... com um criado do governador Francisco de Sá!... E entre tantas gentes que todo-lo sabem, ninguém me falou de novas de El-Rei ou caravela chegada!... E julgais, porventura, que se tal certo fôsse haveria hoje, em Lisboa, beco ou betesga onde ela não fôsse conhecida já?!

GONÇALO

Teimoso ainda) Mas os calafates?!... Os calafates?! Vinham de Belém, deviam sabê-lo!...

MESTRE

E não sabeis vós o que são calafates e pescadores e toda essa arraia-miúda embusteira e sandia da Ribeira e de Alcântara?!... Dum argueiro fazem um cavaleiro... Dum cavaleiro um exército!... E vós que sempre heis sido atilado e discreto, ides agora pôr fé nessas vozes do povo?...

GONÇALO

(Um ar de mistério) Vozes do povo, Mestre!... Vozes do céu!... Mas, embora! Não vos tenho por mentidor se não por mui lial amigo..

MESTRE

(Comovido agradecendo) Há vinte e cinco anos, senhor! Fazeis-me essa honra!... Eu sei... (Breve silêncio de embaraço).

GONÇALO

(Olhando a paisagem, num êxtase) E vai a tarde tão linda, tão branda!... Nem se dirá de agosto, Mestre! Vêde!... As gaiotas...

MESTRE

(Contrariado) Mas é-vos decerto malina esta calma... Olhai! Já demais vos haveis demorado a essa gelosia!... E recolhei agora! Ide repousar!... Na vossa idade, senhor...

GONÇALO

(Erguendo-se a custo, num sorriso triste) O repouso final... O repouso de Deus!... (D. Violante e Branca apressam-se a ajudá-lo).

VIOLANTE

Sempre essas loucuras, Gonçalo!...

MESTRE

Vivereis ainda fartos anos, por mercê de Deus!... Crede!... Mas doutra guisa, deveis poupar-vos...

GONÇALO

A mercê derradeira que de Deus espero em vida, mestre... (Tem um gesto grave e vago).

MESTRE

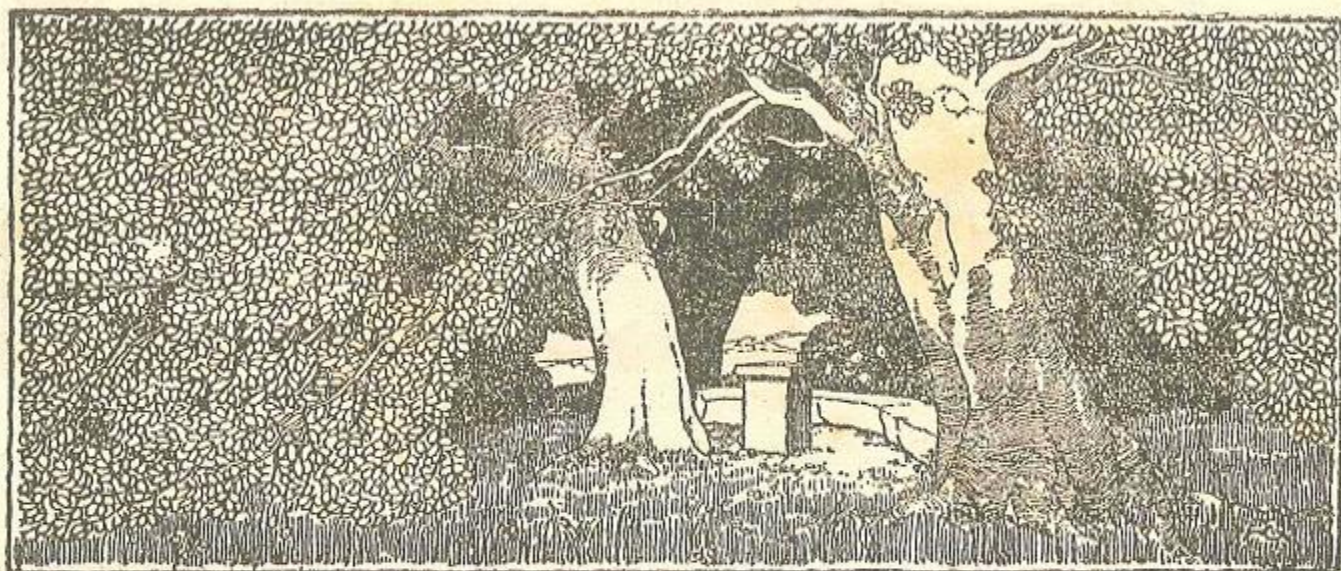
(Concluindo logo, solícito) Uma velhice tranqüila!... E não vos canseis mais!... Adormecei agora em sossêgo!...

GONÇALO

(Antes de dirigir-se, com Violante, para a sua alcova) Boas tardes, Mestre!... Até amanhã!...

MESTRE

(Numa vênia respeitosa) Que Deus vos guarde, senhor! Até amanhã. E se novas houver... eu vo-las trarei!... (Gonçalo, amparado por D. Violante, sai pela E. Há um grande silêncio de expectativa. E Mestre Garcia faz a Branca um gesto a suspender-lhe a ansiedade).



Quem não busca a fortuna?

*Por muitas condições que em si reúna
Para no mundo ser feliz alguém,
Quem não busca a fortuna?
Quem?*

*Mas d'entre os homens, d'entre tantos — loucos! —
Que ao bafejo da sorte se acalentam
Quantos são os felizes? São bem poucos,
Porque raros com pouco se contentam! . . .*

JOÃO DE DEUS RAMOS.



A dor em cirurgia

Excerpto de apontamentos para uma monografia em preparação — *A dor em cirurgia.*

A dor . . .

Ninguém ainda a definiu com acêrto apesar de nela se reflectir, a cada instante, a miséria humana. As dores sentem-se, não se definem e tão pouco se descrevem; assim pensa Gerdy quando, renunciando a tal tentativa, explica, justificando a renuncia: «*parce qu'il n'est personne qui ne connaisse la douleur par expérience*». Talvez por essa razão, pela própria vagueza do assunto, na dor se têm gerado, para poetas e pensadores, motivos da mais bela inspiração, da mais bela e da mais comovedora, não se conseguindo, porém, dar-lhe uma síntese perfeita.

Múltiplos são os aspectos por que as sensações dolorosas têm sido encaradas no domínio da arte, e tal facto é tão sómente função de grandeza, aliás ainda mais evidente, em nosso conceito, dada a ignorância de quanto, na dor, constitui sua essência.

A preocupação do artista, ao prestar culto à dor, não é bem a de penetrar na intimidade do fenómeno, mas antes apreciar as suas modalidades e conseqüências em tudo quanto os possa inspirar e comover. Sob êsse aspecto muito de interessante se tem dito e quasi nada é para considerar, scientificamente, fértil.

No dizer de Goethe, *é a dor que faz a consciência do homem*, e, para Balzac: «*la douleur ennoblit les personnes les plus vulgaires*». J. J. Rousseau dizia: «*ce sentiment de douleur est nécessaire pour nous avertir et nous consoler*», julgando-a, assim, imprescindível ao homem, quando d'Alembert a considerava como humilhante: «*tel est le malheur de la condition humaine que la douleur en est le sentiment le plus vif*». Não há nestes pensamentos, como em outros, traço ou impressão duma boa síntese para explicar, positivamente, os fenómenos dolorosos.

*

Os que num campo mais real trabalham, analisando, escalpelizando, nada avançam, também, ao pretender definir a dor, seja ela moral, seja física, seja, como sempre se verifica, presente sob uma modalidade em que há interdependência desses dois aspectos. Em fisiologia, a dor, dizem os especialistas, é sempre tida, vagamente, como *sensação desagradável* que desperta, talvez por uma mudança de sensibilidade, avança Mantegazza, os centros nervosos, determinando, reflexamente, com ou sem especificidade, efeitos mutáveis com a natureza das causas excitadoras. A vagueza que há neste modo de definir é manifesta.

Nada há, portanto, ainda sob este aspecto, de positivo; nem mesmo do conjunto de muitas das várias definições até agora apresentadas se engendra uma, eclética, que satisfaça. Muitas definições dum dado fenómeno têm significado idêntico ao das teorias múltiplas que tentam explicá-lo: são, em geral, reflexo de ignorância.

Assim sucede com os fenómenos biológicos, cuja amanhã sintético é impossível fazer por escassez de conhecimento de alguns, quando não de todos, os elementos componentes.

Considere-se, embora, a sensação de dor como uma das resultantes, para o homem, da própria vida, resultante derivada de desmandos que é de uso considerar anormais, apesar de quasi constantes, individualmente; diga-se que a dor é uma síntese violenta de todos os nossos sofrimentos; que ela vence acabrunhando, abalando a estrutura frágil que nos compõe; que nos expõe à comiserção de outrem; que nos ateia, ferozmente, o egoísmo quando a sofremos, e nada disso serve de pálido esboço para delinear sensação tão estranha.

Positivamente é, afinal, este um fenómeno cuja intimidade todos desconhecem e cuja realidade de todos é conhecida. É tão vulgar na vida do homem — *la vie est un cercle de douleurs* (Voltaire) — e o homem, ao *senti-la, ignora-a!*

*

O aspecto físico, que não o moral, das sensações dolorosas é o de maior interesse e, portanto, o mais para ponderar, ao pretender estudar a dor em cirurgia. Para alcançar, porém, esse fito, necessário se torna, num espírito de metodização indispensável, escolher

de entre as classificações até agora propostas, uma mais conveniente. Nesse campo — como ao tentar uma definição — a complexidade, longe de se aligeirar, mantêm-se; e tem de se dar ao estudo laivos de generalidade, pois seria difícil fazer, em tal matéria, classificação perfeita, se só a minudências nos tivéssemos de cingir. O facto, de resto, é compreensível. Se é impossível penetrar na essência das sensações dolorosas, difícil será que sejam seguras quantas classificações se têm feito, no intuito de tornar mais racional este estudo. Quer elas se cinjam, com predomínio, às causas, quer à sede ou aos caracteres das dores, a sua nitidez nunca será bem marcada, pois nenhuma das modalidades que podem induzir a um ou outro critério de distinção é, de per si, suficiente para a caracterização fundamentada dum tipo. Acontece, nestes casos, o que em todos os fenómenos biológicos se verifica quando se tentam estabelecer, englobando em determinado grupo, caracteres absolutamente diferenciáveis dos grupos que lhe ficam próximos. Há sempre que contar com os elementos de transição, nunca nitidamente destacados.

Se nos quiséssemos embrenhar no campo difícil de estudar a dor sob o seu duplo aspecto, moral e físico, encontraríamos aí elementos para provar a confusão que podem lançar os elementos de transição, mal definidos. É que esses são aspectos de dor, talvez diferentes, mas sem delimitação precisa, pois, se se não confundem, pelo menos se sobrepõem; são dois ramos dum mesmo tronco, duas *espécies* dum mesmo género, diz Bennis.

A dor física, seja ela inesperada e intensa, seja lenta e impertinente, é vulgarmente causa de excitação geral forte. Incomoda pela sua acção local, mas incomoda também, secundariamente, pela reacção geral que desperta. Embora mínima, motiva um abalo, quasi sempre transitório, que moralmente se faz sentir; se é, pelo contrário, violenta, violenta é também a comoção geral despertada, e de tal maneira que até a acção motivadora local às vezes desaparece. É o caso dos grandes esmagamentos.

A inversa é também verdadeira e os grandes abalos morais são causadores de perturbações de ordem física, por assim dizer. Nessa orientação referem I. e Stefanowska: «*la contrariété morale que nous éprouvons s'accompagne toujours d'un peu de malaise physique; il y a un peu de serrement épigastre, de la perte d'appétit, du mal de tête, de l'insomnie*». Estas e outras alterações exageram-se, proporcionalmente à intensidade das causas excitadoras.

Esta simples enunciação de factos significa como são possíveis

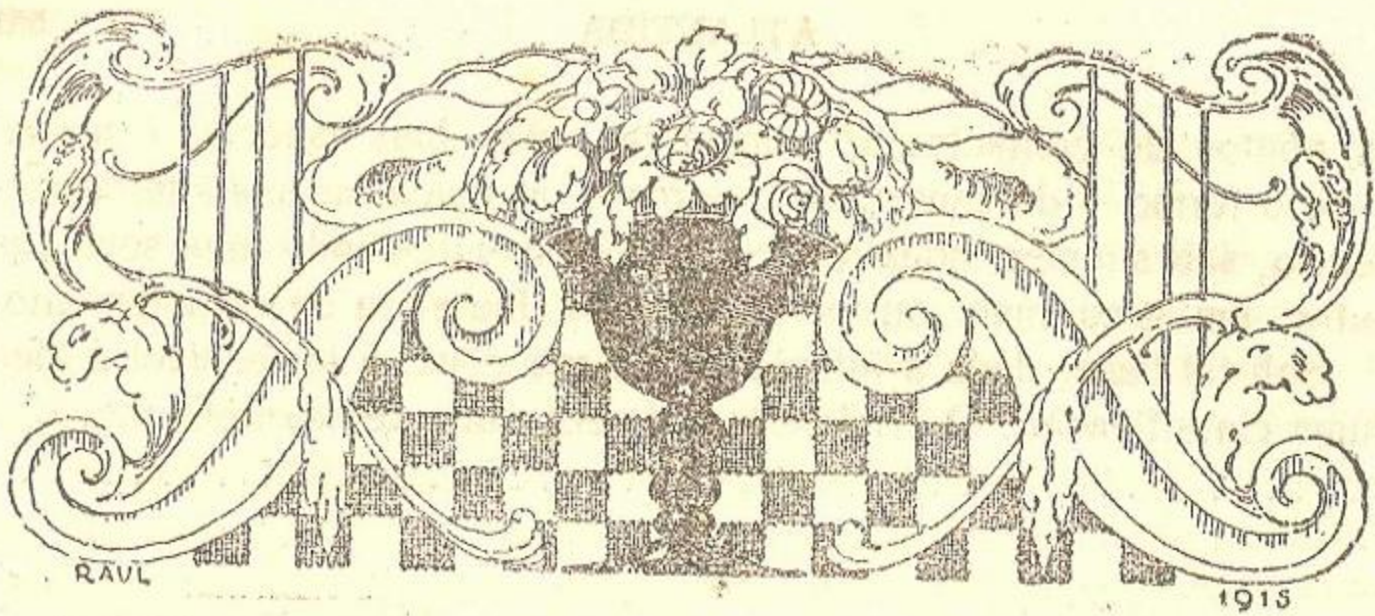
os pontos de contacto, ao considerar estas duas espécies — permita-se o termo — de sensações dolorosas, as quais, na sua interdependência, são simples modalidades, não se manifestando uma sem que outra, em grau mais ou menos elevado, lhe sirva de complemento.

Sob tal base, dada a intimidade de reacções, é impossível a ideia duma classificação. O critério tem de ser outro, evidentemente.

.....

JORGE MONJARDINO.





Une nation méconnue

Dans un des récits d'un de nos meilleurs narrateurs, un Serbe, qui veut porter une plainte dit: «Si le ciel se changeait en une feuille de papier et la mer en encre, ils ne suffiraient pas pour écrire toutes mes peines. . . .» Plus hardi que mon compatriote, je veux tenter l'impossible: je veux ici, pour le public portugais, retracer, dans ces quelques pages, l'histoire de mon pays et de ma Nation, leur gloire et leur souffrances, leur éclat et leur martyr.

La Serbie, isolée du reste de l'Europe, ne fut connue en Occident que par les informations tendancieuses de son ennemie, l'Autriche-Hongrie; les autres États ou provinces habités par les Serbes, les Croates et les Slovènes, faisaient partie de cette même Autriche-Hongrie et étaient toujours confondus dans l'idée de la Monarchie de Habsbourg. Les dernières guerres de la Serbie, son désastre et sa victoire dans la guerre mondiale, ses luttes désespérées pour son affranchissement et la rédemption de ses congénères ont attiré l'attention du monde sur elle et sur son héroïsme. Ceci a fait que l'on nous a connus tels que nous dépeignait la presse autrichienne ou bien on croyait généralement, ce temps dernier, que le peuple serbe, est un peuple de pâtres, chez qui le défaut de culture est compensé par la bravoure et l'esprit guerrier; on admirait son héroïsme et on avait d'indulgence pour son état arriéré. Nous nous proposons de rectifier les erreurs, autant que cela est possible, sans abuser trop de l'aimable hospitalité toute portugaise de cette Revue; de compléter les faits et donner une idée un peu plus juste de la nation serbe, croate et slovène.

*
* *

Déjà depuis le v^{ème} siècle, des peuplades de la grande famille slave descendirent de Carpathes dans la plaine de Panonie (la Hongrie actuelle), suivirent le Danube en amont, la Save et la Drave, s'éparpillèrent jusque dans la plaine de Vénétie et dans les Alpes, tandis que les autres traversèrent le Danube et s'établirent le long du Timok, de la Morava et du Vardar, inondèrent toute la partie occidentale de la Péninsule Balkanique jusqu'au littoral adriatique, assimilant ou repoussant dans les montagnes les Illyriens latinisés. C'étaient des peuplades paisibles, des agriculteurs aux mœurs patriarcales et avec la religion payenne. Au vii^{ème} siècle elles s'établirent définitivement et se cristallisèrent peu à peu en trois branches issues d'une même souche : les Slovènes tout à fait à l'Occident, à côté d'eux, à l'est et au sud-est les Croates et à l'est de ceux-ci, les Serbes. Ils formèrent plusieurs États qui eurent leur glorieuse histoire au cours du ix^{ème} au xv^{ème} siècle, mais conservant toujours leur grande affinité de race qui en faisait presque une seule nation.

Si les Slovènes furent les premiers à former leur État au vii^{ème} siècle, ils furent également les premiers à perdre leur indépendance et entrèrent dans le royaume de Charlemagne.

Les Croates formèrent leur État au ix^{ème} siècle sur le littoral Adriatique d'abord et élargirent ses frontières plus tard au sud et au nord. La dynastie nationale s'étant éteinte en 1102, ils élirent le roi de Hongrie, Koloman, comme nouveau Roi de Croatie, réalisant ainsi l'union personnelle entre les deux États.

Les Serbes formèrent également plusieurs États au ix^{ème} siècle : la Zeta (Montenegro actuel), la Rascie (ou Serbie proprement dite) la Bosnie et l'Herzégovine. La Rascie devint un puissant État sous la dynastie de Nemagnitch du xii^{ème} au xiv^{ème} siècle. Elle arriva à son apogée sous le règne de l'empereur Douchan Nemagnitch. Mais, sous son fils, le débile Ouroch, les tendances décentralisatrices de la noblesse serbe désagrégèrent presque le grand empire serbe, de sorte que le prince Lazare recueillit de Ouroch un État fort réduit.

Depuis leur installation dans les pays encore actuellement occupés par eux, les Serbes, les Croates et les Slovènes, appelés du nom générique : *les Slaves du sud* ou *Yougo-slaves*, avaient à les défendre contre les incursions tant des peuplades barbares venant d'Asie que des peu-

ples occidentaux, attirés par la richesse des pays. Depuis le VII^{ème} siècle les Bulgares, d'origine touranienne, vinrent s'établir entre le Danube et les Balkans, adoptèrent la langue slave et fondèrent leur État. Depuis ils ne cessaient d'attaquer leurs voisins : Bizance et la Serbie. Au IX^{ème} siècle c'était le tour des Hongrois, également touraniens, à s'établir dans la Hongrie actuelle.

Malgré ces luttes presque permanentes, les États serbes et croate purent non seulement maintenir leur puissance mais ils suivirent le progrès des autres États avancés dans la civilisation. Placés entre deux civilisations distinctes, ils en subirent l'influence : celle de Byzance se faisait sentir plus en Serbie, tandis que celle de l'Occident avait plus de prise parmi les Slovènes et les Croates. C'est ainsi que les Serbes devinrent chrétiens orthodoxes, et les Slovènes et les Croates catholiques. Les voyageurs et les émissaires des autres États qui visitèrent ces pays constataient qu'ils étaient aussi avancés que les pays de l'Occident. Les sciences, la littérature, les arts florissaient dans les États yougo-slaves. Les œuvres monumentaux dont tous les pays furent parsemés, de véritables bijoux de sculpture, architecture et peinture de cette époque, sont les témoins incontestables de la culture de nos États au moyen âge. Le code de l'Empereur Douchan est un recueil des lois et coutumes, qui montre le haut degré de l'organisation de l'État serbe au XIV^{ème} siècle. Certaines de ses lois (telles : l'indépendance des juges, la juridiction commune pour les nobles et les roturiers, jury mixte pour les procès avec les étrangers, arbitrage, etc.) prouvent que la Serbie de l'empereur Douchan était même plus avancée à cet égard que les États de l'Europe occidentale. Il en est de même de la Croatie et de la Dalmatie qui subissaient l'influence de la culture occidentale. Nous ne pouvons pas omettre de citer la littérature de la République de Raguse, ville libre, riche en relations commerciales avec l'Italie et l'Occident et qui fut le centre de la civilisation. Cette littérature en langue serbo-croate s'y développe du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle sur le modèle de la littérature italienne mais portant le caractère national slave. Toute une pléiade des poètes, écrivains et savants donna des chefs-d'œuvres connues même en dehors de nos frontières.

Cependant au début du XIV^{ème} siècle apparurent, dans la Péninsule des Balkans, les Turcs, peuple guerrier qui menaça de son invasion toute l'Europe. Les Bulgares succombèrent facilement en peu de temps, mais les États serbes soutinrent une longue lutte sanglante. Il a fallu aux Turcs plus d'un siècle pour se rendre maîtres de tous les

États serbes. La défaite fatale dans la bataille de Kossovo (juin 1389) dans laquelle périrent le Prince Lazare et presque toute la noblesse serbe, ainsi que le Sultan Murad et son fils Yakub, fut le commencement de la déchéance de la Serbie. Les Croates et les Slovènes connurent également le fléau turc et avaient à soutenir des luttes sanglantes.

Pendant plus de quatre siècles les États serbes furent plongés dans un esclavage horrible. Le peuple émigrant en Autriche-Hongrie; se réfugiait en Dalmatie, où Venise avait établi ses défenses stratégiques; de là ils attaquaient les Turcs. D'autres cherchaient abri dans les montagnes, d'où ils fonçaient sur l'opresseur comme des aigles. Que ce fut l'Autriche ou la Russie qui combattait les Turcs, on trouvait toujours les Serbes contre l'opresseur asiatique.

* * *

Mais, si les notables et les chefs avaient péri, les traditions serbes, transmises de pères aux fils par les chansons populaires (tant admirées par abbé Fortis, Tommaseo, Grimm, Goethe, Humboldt, Nodier, Prosper Mérimé, Lamartine, Mickiewiez, John Bowring, Walter Scott et d'autres), la poésie populaire maintenait dans le peuple un souvenir vivace de l'ancienne gloire et l'encourageait à lutter pour sa liberté. En 1804, un simple paysan, Georges Petrovitch, surnommé des Turcs Kara-Georges (c'est-à-dire, Georges le Noir), le grand père du Roi Pierre de Serbie, se mit à la tête des paysans de Choumadia (partie septentrionale de la Serbie) et la grande insurrection serbe commença. De 1804 à 1813, pendant que Napoléon occupait l'Europe de ses guerres, une poignée de paysans serbes, mal armés, avec des canons en bois, combattait la puissante armée turque. Débordée encore une fois et replongée dans les massacres et le martyr en 1813, la Serbie se souleva encore en 1815 sous un autre paysan, Miloch Obrénovitch qui eut la chance de former un petit noyau de l'État serbe vassal de la Turquie. Le Prince Miloch, son fils Michel, le fils de Kara-Georges Alexandre qui se succédèrent sur le trône de Serbie avaient pour tâche ardue et compliquée de relever le pays, le fortifier et l'organiser et, en même temps, à délivrer tous les autres Serbes, Croates et Slovènes tant des Turcs que de l'Autriche-Hongrie. Ce fut déjà le plan de Kara-Georges, du Prince Michel et du Prince Alexandre. Le Prince Milan, futur roi de Serbie, après les guerres de 1876 et 1878, délivra encore quatre départements, et le Congrès de

Berlin (1878) reconnut l'indépendance de la Serbie qui devint royaume en 1882.

*

Ainsi au début du XIX^{ème} siècle, nous trouvons la Slovénie soumise à l'Autriche, enclavée entre les Germains qui cherchent à reprimer chaque tentative d'émancipation nationale de la part des Slovènes.

La Croatie, unie par des liens personnels à la maison de Habsbourg, devait avoir son autonomie mais, en réalité, elle avait à lutter contre la tendance de la Hongrie, à la réduire en état d'une simple province de la couronne de St.-Étienne.

La Dalmatie, peuplée des Serbes et des Croates, passa des mains de Napoléon à l'Autriche, qui la maintenait dans un état précaire.

La Bosnie et l'Herzégovine, provinces également serbo-croates, furent confiées par le Congrès de Berlin à l'administration de l'Autriche-Hongrie, qui les traitait en véritables colonies, en les exploitant à outrance.

Les autres pays habités des Serbes et des Croates étaient livrés à la Hongrie, qui cherchait par tous les moyens à les dénationaliser.

La Vieille Serbie, berceau de la Serbie du moyen-âge, et la Macédoine restaient toujours sous la domination turque.

Il n'y eut que la Serbie et le Montenegro, seuls États serbes indépendants.

Le relèvement de la Serbie était un véritable tour de force. Cette simple province turque jusqu'en 1804 devint, en quelques dizaines d'années, un État moderne, bien organisé, doté d'une constitution de plus libérale, une législation complète moderne, ayant une Académie des Sciences, une Université, un grand nombre d'écoles; la littérature, les arts, les sciences se développèrent rapidement; les richesses du pays furent mises à profit. La Serbie franchit, en bonds prodigieux, et en moins d'un siècle, la route de la civilisation que les autres nations, plus favorisées, avaient parcourue au cours de plusieurs siècles.

Presque parallèlement il eut un fort mouvement de rapprochement entre les Serbes, les Croates et les Slovènes. Quoique les Yougo-slaves de l'Autriche-Hongrie fussent divisées en 11 administrations différentes, et malgré les frontières politiques qui les séparaient, ils avaient conservé leur communauté ethnographique, possédaient presque la même langue et le même fond psychique. Les intellectuels dès le début du XIX^{ème} siècle, propageaient et fortifiaient

les idées de l'union nationale. En 1848, l'assemblée croate et l'assemblée serbe en Autriche-Hongrie proclamèrent l'union serbo-croate dans la lutte contre la Hongrie dans laquelle ils furent secondés par les volontaires de la Principauté Serbe. Malgré tous les efforts de l'Autriche-Hongrie à les séparer suivant la méthode de Habsbourg *divide et impera*, les idées de l'union de toute la race prenaient racine dans les masses de toute la nation yougo-slave.

L'Autriche-Hongrie voyait, donc, en la Serbie ressuscitée un danger et un obstacle : le danger d'unir les 12 à 15 millions des Serbes, Croates et Slovènes, et l'obstacle de son avance vers Salonique où l'avait poussée l'Allemagne après Sadowa. Ainsi la Serbie renaissante voyait se dresser devant elle une ennemie nouvelle, l'Autriche-Hongrie. Les Serbes, les Croates et les Slovènes furent persécutés et la Serbie opprimée économiquement et politiquement. La guerre heureuse contre la Turquie permit à la Serbie de délivrer ses fils du joug ottoman, la rehaussa aux yeux de toute la nation non-rédimée, mais par contre accéléra la décision de l'Autriche-Hongrie de briser le danger yougo-slave qui la menaçait. Les persécutions, les incarcérations et une véritable inquisition commença en Autriche-Hongrie contre tous ceux qui portaient le nom Serbe, Croate et Slovène. (Notons en passant qu'an debut de la guerre un seul régiment hongrois a apporté avec lui 800 mètres de corde qui fut entièrement employée à des pendaisons des Serbes et des Croates en Bosnie. 80.000 familles serbo-croates furent transportées de Bosnie dans les camps de concentration en Hongrie, en deux mois de temps).

Puis, il fut décidé d'attaquer la Serbie. Ce dernier fait fut bien prouvé par la lettre de l'empereur François-Joseph à l'empereur d'Allemagne publiée dernièrement. La Serbie, qui sortait épuisée de deux guerres, fut attaquée par une grande puissance qui depuis 1866 n'avait pas eu de guerre et entraît en bataille avec une armée bien équipée et avec une abondance de munitions. Dans cette lutte inégale, 200.000 hommes, mal équipés, avec très peu de munition, devaient résister à l'attaque d'une forte armée de 400.000 hommes et une puissante artillerie. Et par deux fois les Autrichiens eurent leur Torres Vedras ! Par deux fois ils furent battus et rejetés au dehors des frontières de la Serbie. Cependant ce ne fut que le commencement du Calvaire de la nation. Partout où l'ennemi passait, il portait la destruction, la dévastation et le meurtre. Les prisonniers de guerre autrichiens communiquèrent aux soldats et par eux à la population civile serbe la terrible contagion du typhus exanthématique. On man-

quait de tout moyen médical pour combattre ce nouveau fléau. On évalue à 250.000 morts de cette horrible maladie. Grâce au secours de la France et de la Grande Bretagne l'épidémie fut vaincu. Mais l'ennemi réunit une nouvelle armée d'attaque et cette fois-ci ce furent les Austro-Hongrois, les Allemands et les Bulgares qui foncèrent sur les frontières serbes et débordèrent l'armée qui dut se replier vers le littoral adriatique à travers les montagnes albanaises. La population civile, désemparée, connaissant bien la cruauté et la férocité des Huns modernes, quitta ses foyers et chercha son salut dans une exode lamentable, semant le long de son chemin d'exil des cadavres sans nombre¹. Ceux qui restèrent dans le pays ou qui ne purent gagner l'Albanie furent pris par l'ennemi et conduits dans les camps de concentration pour y subir les vexations et les tortures de toutes espèces. Par un raffinement spécial on disperçait les familles : le père dans un camp, la mère dans l'autre et les enfants (même de 3 et 4 ans !) dans le troisième. Les Bulgares dépassèrent leurs maîtres allemands. On dirait que leur ancien sang tartare se réveillait. Ils devastèrent des campagnes, amenèrent le bétail, égorgèrent des gens par centaines comme des moutons, brûlaient les bibliothèques et les livres des particuliers, emportaient même les pierres tombales pour refaire les routes en Bulgarie ! En un mot, la férocité était poussé au paroxysme d'un sadisme criminel.

Pourtant le peuple ne fléchit pas. L'armée fut reconstituée, les soldats, comme revenant de l'autre monde, reprirent les armes. Les Serbes, les Croates et les Slovènes qui réussirent à s'échapper de l'Autriche-Hongrie formèrent des divisions yougo-slaves dans l'armée serbe, et ceux qui étaient resté en Autriche sapèrent la monarchie par des révoltes et des mutineries. Enfin, l'offensive de Salonique entreprise en 1918 ne fut qu'une poussée tellement fougueuse qu'en une quinzaine de jours l'armée serbe arriva au Danube. Après la prompte délivrance du pays martyr, elle se porta en Autriche-Hongrie et délivra tous les pays serbes, croates et slovènes. Les assemblées nationales de tous les États et provinces yougo-slaves saluèrent la délivrance et la nation entière proclama son union en un Royaume des Serbes, Croates et Slovènes sous le règne du Roi Pierre et son fils, le Prince Régent Alexandre, qui partagèrent le sort de leur peu-

¹ 30.000 jeunes gens de 15 à 17 ans, que l'on voulu sauver de l'ennemi, moururent en Albanie de fatigue et d'inanition !

ple et de leur armée jusqu'au dernier moment. Les pays yougo-slaves sont saccagés, la population de plus 12 millions d'âmes a été décimée, mais le rêve national est réalisé : la liberté et l'union sont établies et la nation trouvera encore la force et l'énergie d'ériger, sur les ruines du passé, le temple de la Patrie délivrée.

Lisbonne, juin 1919.

D. L. STÉFANOVITCH.

Ministre du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes



LISBOA DOS AZULEJOS

Lisboa à beira-mar, cheia de vistas

.....
Ó Lisboa de mármore, Lisboa

.....
(ANTÓNIO NOBRE — Lisboa)

Se Portugal é o país dos revestimentos cerâmicos policrómicos, dos faustos alizares e altos rodapés de faianças variegadas, a terra das igrejas maravilhosas que um fôrro de barros esmaltados enche de reflexos macios e enriquece com uma arte decorativa sem rival, a sua capital é bem digna de ocupar, nesse mesmo campo, o lugar de maior proeminência.

À velha designação de «cidade do mármore» deve, com justiça, acrescentar-se a denominação, tão verdadeira e evocadora, de «cidade dos azulejos», pois que em Lisboa se conserva e concentra e ex-
plende toda a parte melhor da azulejaria portuguesa, desde o ladrilho-majólica de Matos aos «registos» berrantes das Olarias e da Bica do Sapato. Na cidade do lioz e do azulejo se criaram, viveram e produziram, milhares e milhares de oleiros, de azulejadores e de pintores de azulejos, que obscuramente foram engrandecendo o património artístico da sua terra, e cujos nomes plebeus raro conseguem romper a teia de esquecimento que o tempo armou a sua volta.

Cidade alguma do mundo, exceptuando as misteriosas e longínquas metrópoles da Pérsia e do Turkestan, poderá orgulhar-se de possuir tal quantidade de barros decorativos. Sevilha, Granada, Talavera, Amsterdam e Delft guardam também riquíssimas obras de faiança de revestimento, painéis de larga composição ou quadrinhos debuxados por miniaturistas, restos brilhantes dos períodos de hegemonia industrial cerâmica que cada uma dessas cidades conheceu. Nenhuma delas poderá, porém, apresentar, como Lisboa, uma continuidade de fabrico tão perfeitamente documentada, e um tal tesouro de tipos, infinitamente variado durante quatro séculos.



Na escada de um palácio lisbonense às Portas do Sol

Para Sevilha e Granada os séculos xv e xvi, e ainda parte do xvii, foram aqueles em que a expansão industrial atingiu o apogeu.

Talavera deveu muito ao século xvii, durante o qual alcançou uma notoriedade de que fomos fortemente influenciados. Na Holanda o fim desse mesmo século marca a grande época das decorações de delicadeza oriental. Só Lisboa conseguiu manter, desde o século xvi ao xx, a mesma actividade e afan de produzir.

Exceptuados uns, poucos, grupos de azulejos hispano-mouriscos que sobreviveram aos terremotos e aos incêndios em templos de fundação gótica e manuelina, nenhuns documentos cerâmicos anteriores ao século xvi possui Lisboa. Faianças de revestimento e louças, tudo os homens e os elementos, inconscientemente, pulverizaram.

Aqui perto, porém, em Sintra, no velho paço rial, na Bacalhoa, celebrada quinta dos Albuquerque, em Setúbal, na cripta da igreja do Convento de Jesus, e em Alcochete, na matriz gótica, existem abundantes exemplares de azulejos sevilhanos. Palácios, convento e igreja foram erguidos ou remozados nos fins do século xv e começos do xvi, época em que a importação do azulejo audaluz foi maior entre nós.

Mas eis que, vinda de Itália e de França, uma nova arte, imitadora da antiguidade, começa a vestir de cordas de folhagem, de troféus militares, de dragões e de quimeras, as ombreiras das portas, os panos das pilastras, os cadeirais de côro e as guarnições do mobiliário. O grosso azulejo de «cuerda seca» tem os seus anos contados. Rápido os relevos se aplanam, e transplantadas as decorações da pedra e os estuques das galerias para fundo liso surgem os azulejos-majólicas, de gosto e influência italiana.

Pela dificuldade de execução e seu alto preço este azulejo não consegue vulgarizar-se, sendo raros os exemplares que chegam até nós, encrustados nas paredes dos palácios de Vila Viçosa e Bacalhoa, e das igrejas da Graça e S. Roque, de Lisboa. À capital couberam, como de justiça, os melhores azulejos desse género, autenticados por uma data e uma assinatura: *Francisco de Matos 1584*. São os que forram a capela de S. Roque, na igreja da mesma denominação, e que merecem uma visita respeitosa de todos os portugueses porque nada se fez melhor, posteriormente.

Some-se quasi de repente esta estupenda arte decorativa do renascimento para dar lugar ao azulejo tapete, singelo, grosseiro, menos dispendioso. Francisco de Matos, artista educado na Itália ou na

Andaluzia, porventura na escola de Cristobal de Augusta, não deixa discípulos em Lisboa.

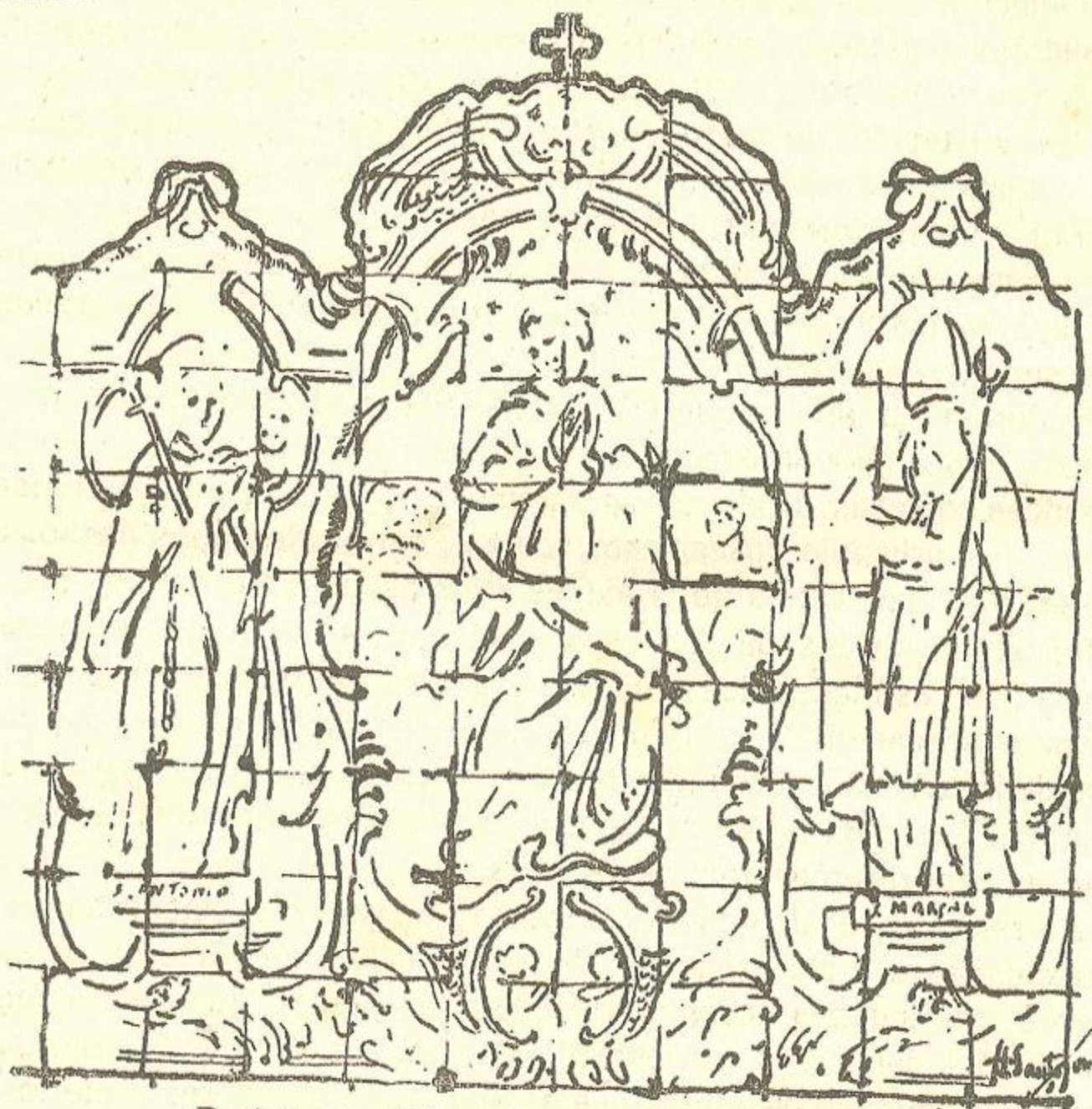
O século xvii vê acender numerosos fornos de cozedura e desenvolver-se o gosto pelos azulejos. A dominação espanhola, porém, restabelece a moda dos tipos de ladrilho sevilhano ou talaverense, e os padrões imitando tapeçarias persas e o próprio azulejo oriental, mas agora copiado em fundo liso, invadem tudo, datando dessa época os enormes tapetes de barro, recamados de fitas e flores estilizadas, que colgam os templos construídos ou reformados alguns decênios anterior e posteriormente à Restauração. À moda talaverense, também, começam a encastoar-se, nos revestimentos de padrões vegetais, painéis de pequenas dimensões e fraca execução, comemorando passagens do agiológio.

É durante o último quartel deste século de seiscentos que desponta a nossa grande escola de pintura em azulejos. Por influência holandesa começam a adoptar-se as composições a azul sobre fundo lácteo. Ao princípio tôscamente, com o correr dos anos melhor e melhor, vão aparecendo nos rodapés altos os quadrinhos religiosos e profanos, envolvidos de folhagens exuberantes, tal como os encontramos nas ilustrações dos in-fólios. E ao lado desse azulejo de paisagem e scenas de género, a que na época denominaram, por um resto de influência italiana, de «brutesco», surge um outro tipo de ladrilho em que cada figura se isola no seu espaço quadrangular, sem ligações nem relações com as vizinhas.

Ao raiar do século de setecentos dois artistas disputam primazias na execução dos revestimentos de azulejo, que, ao gosto do século anterior, continuam a forrar por completo as paredes, do lajedo à sanca. Gabriel del Barco, um espanhol, e António de Oliveira Bernardes, um português de sangue alentejano, são os pintores preferidos para a execução das grandes composições repartidas por andares, em que se celebram os milagres dos santos e as maravilhas dos luminares das Ordens.

António de Oliveira Bernardes, embora não possa considerar-se um pintor de primeira ordem, é um decorador de excepcionais qualidades que conseguiu formar escola, e cujos trabalhos demonstram uma clara superioridade sobre Gabriel del Barco, o seu competidor de alguns anos. Ambos, porém, não descansam um momento. Bernardes decora a igreja de S. Domingos de Bemfica, os Lóios, de Évora, a Senhora da Piedade, de Peniche, e várias capelas de Lisboa e arredores. Barco, por sua vez, pinta os azulejos de S. Tiago de

Evora, os Lóios de Arraiolos, e em Lisboa a capela-mor da igreja da Charneca, o palácio do Conde da Ponte, ao Calvário, talvez o corpo da igreja da Madre Deus, etc. E quanto outros revestimentos não haveriam ilustrado, que a fúria do megassismo de 1755 totalmente ar-ruinou



«Registo» em Alfama. (2.ª metade do século XVIII).

A primeira metade do século XVIII marca para a arte portuguesa um segundo renascimento, cuja importância só a proximidade a que ainda estamos dêsse tempo tem conseguido obscurecer. A megalomania furiosa de João V isso produziu de bom: animou as artes, fez desenvolver os trabalhos de entalhadores, azulejadores, escultores e canteiros, que durante três ou quatro decénios conheceram a sua nova idade do ouro.

Lisboa transformara-se numa imensa oficina; os «róis de confesados» da época claramente o revelam. À compita, o rei, as corporações civis e religiosas, os particulares, quiseram erguer, remoçar,

embeleazar as suas fundações, as sedes sociais, as residências particulares.

Infelizmente o terremoto veio destruir em poucos dias os trabalhos antigos e os dos anos recentes, provocando, realmente, uma nova época de actividade artistica com uma produção abundantíssima, mas infelizmente já sem os caracteres de solidez e perfeição dos séculos anteriores. A grandeza das edificações, e a quantidade de obras a executar exigiram uma simplificação no trabalho, logo revelada na talha, na escultura e no azulejo. Não mais os revestimentos cerâmicos cobrem os muros das igrejas por completo, e até as abóbadas, como nos tempos de Barco e Oliveira. Os rodapés diminuem de altura e até o próprio ladrilho adelgaça. Somem-se as grandes composições monocromicas e surge uma nova maneira, mais leve e elegante, toda de paisagens e scenas de género, envolvidas por molduras «rocaille» ao gosto da Regência, azuis ou policrómicas.

Igrejas, conventos, palácios, simples casas de habitação, pavilhões de recreio, jardins, fontes, monumentos comemorativos vêem as suas paredes ennobrecidas de ricas decorações de faiança, ainda hoje apreciáveis em toda a sua beleza, porque podem dizer-se de ontem, e nenhum cataclismo veio diminuí-las ou empanar-lhes o brilho.

A Lisboa da reconstrução pombalina sentiu também, como a joanina, a loucura do azulejo, tornado elemento indispensável nas edificações. Nem se torna necessário apontar exemplos. A cidade de «depois do terremoto» conserva toda a azulejaria que as fábricas velhas das olarias dos Anjos e de Santos, e as novas da Bica do Sapato e do Rato enfornaram. Castigados dos incêndios que fizeram maiores estragos que o próprio megassismo, os moradores acolhem-se à protecção de S. Marçal, advogado contra os fogos, e na frontaria dos prédios da cidade, de companhia com Santo António, querido das moças, ou com as Senhoras, de variadas invocações, o venerável bispo faz a sua aparição apasiguadora em «registos» por vezes duma grande beleza de composição.

A findar do século de setecentos manifesta-se uma transformação importante na técnica pictural do azulejo, voltando-se à policromia variada usada no tempo de Matos. Alzares, painéis, registos, são agora compostos a azul, amarelo, verde e côr de vinho, as côres de grande fogo.

Por outro lado começa a dar-se maior importância aos elementos decorativos do que às figuras. Grinaldas, festões, vasos, paisagens

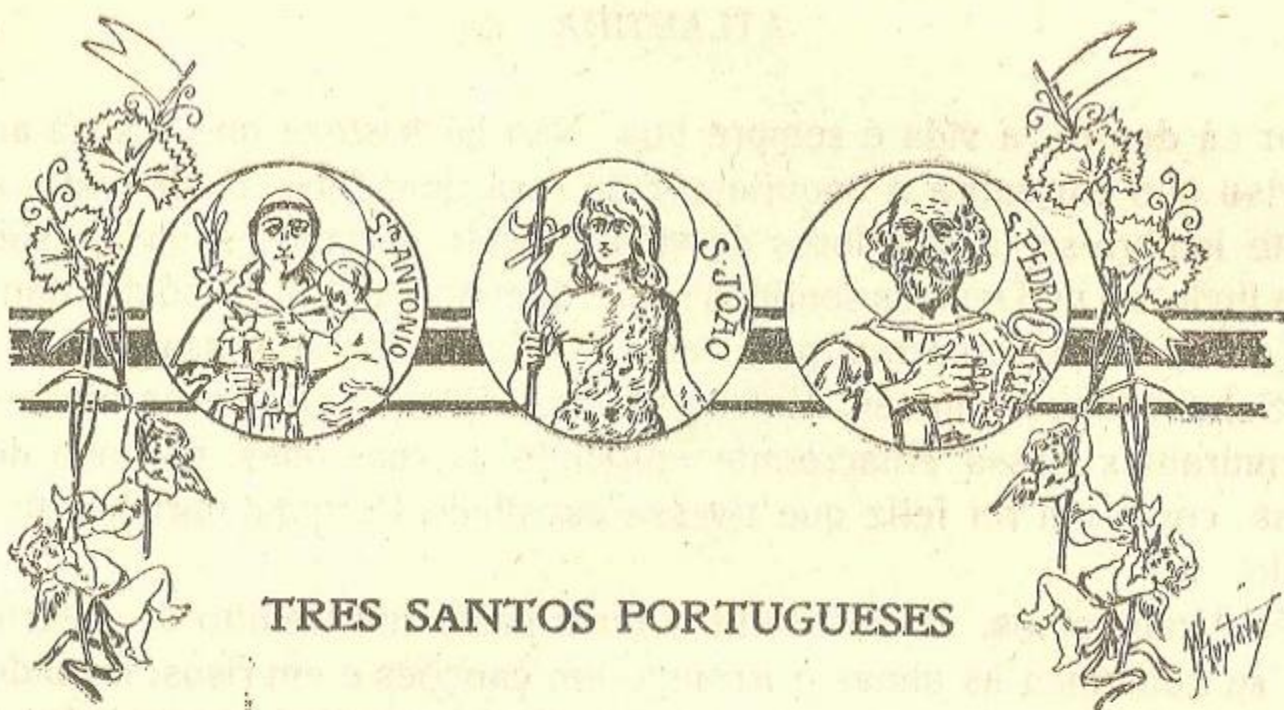
minúsculas, ocupam todo o espaço dos «lambris» deixando aos quadros de costumes um espaço limitadíssimo, onde os personagens se refugiam, pouco à vontade. Sôbre o ladrilho de faiança campeia o mesmo gôsto ornamental das louças de entre 1770 a 1810.

Começa depois a decadência, mais apressada nos segundo e terceiro decênios do século XIX pela introdução dos processos de estampilhagem, absolutamente anti-artísticos. Como uma das últimas produções no gênero antigo ficou a frontaria pitoresca e berrante da Fábrica Lamego, ao Intendente, datada de 1849.

De ha 10 anos a esta parte o fabrico do azulejo pintado à maneira antiga toma um incremento enorme, devido especialmente à multidão de casas de tipo português que em Lisboa e arredores se têm erguido no desejo saúdável de nacionalização que uma bem conduzida campanha provocou. Especialistas como o velho Pereira Cão, Vitória Pereira, Quaresma, Franco, Reis e tantos outros, procuram com afan os segredos do velho azulejo e conseguem resuscitar os tipos do passado.

Reatou-se a tradição secular. Como no passado Lisboa continua a ser a cidade do mármore e dos azulejos.

VERGÍLIO CORREIA.



Santo António, S. João e S. Pedro

Mês de Junho, mês de cantigas. A terra criadora desentranha-se em frutos; é mais alegre e mais ruídooso o gorgolejar das fontes; o céu é mais azul e mais alto.

Começam as romarias. E quanto mais o sol aquece, mais as almas vibram e mais palpita nos corações ansiosos a asa de um grande amor.

De norte a sul, vai por toda a terra portuguesa o murmúrio duma cantiga. Sobe, alastra, perde-se no espaço infinito, para em seguida descer como uma benção sôbre as searas e os lares e ir, de quebrada em quebrada, morrer ao longe, na meia sombra doce e lírica dos poentes.

Nos adros das romarias e ao longo dos caminhos pares enlaçados beijam-se. E em cada beijo vibra uma canção, fulge uma estrêla, desabrocha uma aurora. Quem faz o milagre desta fecunda e gloriosa comunhão de almas? Quem torna mais apertado aquele abraço e prende a uns olhos, perdidamente, a luz de outros olhos?

* * *

Mês de Junho, mês de cantigas. Santo António, S. João e S. Pedro lá andam ao desafio, a ver quem casará mais raparigas. Usam de todas as artimanhas, aproveitam todos os encontros, despertam todos os entusiasmos, incendiam corpos e almas de desejos. E as raparigas deixam-se levar por êles, na ânsia dum beijo que as faça mães, presas dum sonho que em breve se realizará.

A vida é triste? A vida é má? Que importa? Com um grande

amor cá dentro, a vida é sempre boa. Não há tristeza que resista ao sorriso que entreabre a boquita côm de rosa dum filho. E, de resto, a gente lembra-se lá das dores da vida, quando o vinho espuma e sob êste lindo sol de Deus os sentidos se perdem no rodopio louco das danças ou os olhos se cerram para verem melhor o que se passa em nós!

Schopenhauer morreu. Entre as madre-silvas em flor e os pinhais murmurantes passa Anacreonte entoando as suas odes, coroado de rosas, como um rei feliz que tivesse escolhido Portugal para seu domínio.

Repicam sinos. E por toda a terra passa um frémito de alegria que se comunica às almas e irrompe em canções e em risos, levando até aos lares mais pobres e às criaturinhas mais desamparadas a graça alada duma esperança.

* * *

Ranchos passam na noite linda, tangendo guitarras e entoando coros. Os três santos, enlevados, sorriem, esquecidos do céu, abençoando todas as loucuras, perdoando todos os pecados, seguros da magnanimidade de Deus e da fraqueza dos homens.

E uma voz mais clara sobe, num desafio:

Ó meu rico Santo António,
Ó meu santinho de altar,
dai-me um noivo quanto antes,
porque me quero casar.

E logo outra voz responde:

A vida assim não é vida,
vale mais ser desgraçada.
Ter amores e ser solteira
é o mesmo que não ter nada.

E a série continua:

Maria, minha Maria,
salsa verde na varanda
minha caixinha de prata
onde o meu coração anda.

O S. Pedro e S. João
nenhum será má pessoa;
mas António — o folgazão
é português de Lisboa.

Bem quero baixar os olhos
quando te vejo passar ;
mas morreria de pena,
se deixasse de te olhar.

Ó cravos do mês de junho
com bandeiras a acenar,
infeliz do coração
que no vosso se fiar !

O meu amor ao meu bem
sete cravos lhe mandou ;
deu-lhe em troca sete espadas
que no peito me cravou.



Ao luar de prata, na hora indecisa e branda da ante-manhã, quando as gargantas começam de enrouquecer e as alcachofras não tardam em reflorir, os ranchos desfazem-se e os pares somem-se, entre sussurros de beijos, no mais doce e místico de todos os noivados.

Entre os sebes dos caminhos faunos espreitam. Ainda assobiam melros. E apenas as primeiras claridades se mostram, as cotovias batem as asas, espanejando-se na luz dourada, e sobem, sobem no céu tranqüilo, rindo muito, cada vez mais alto, das promessas e das juras que momentos antes se fizeram. Se elas falassem de modo que as entendessemos, que de segredos se divulgariam!...

Mas, emfim! a noite é de amores e de cantigas, e cantando e amando é que a vida tem de se levar, pondo de lado tristezas e pesares, para que no coração apenas se abriguem esperanças e desejos — esperanças de uma hora, desejos de toda a vida, cada vez mais fortes e cada vez mais fundos.

Entrem na roda os que se lamuriam, os que não crêem e os que não sonham. Cansem-se toda uma noite, sintam bater junto dos seus o coração lial das raparigas e digam-me depois se valem a pena dúvidas e receios e se há ou não no mundo a consoladora beleza e a fecunda e límpida alegria que fazem da vida um paraíso.

* * *

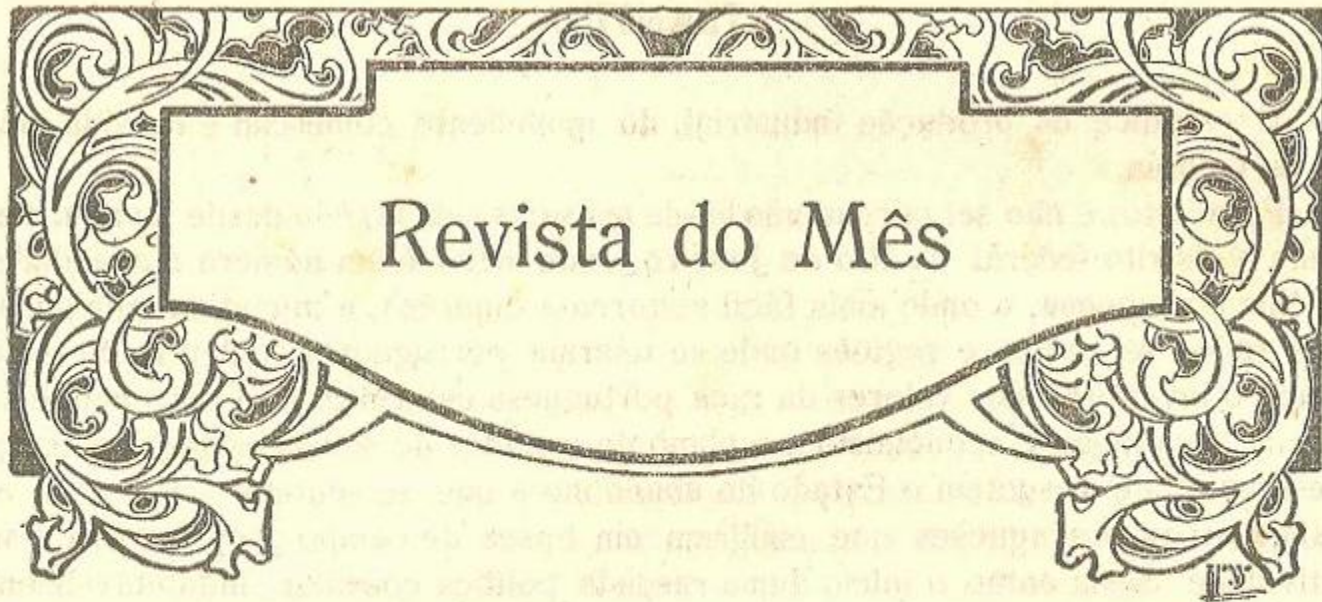
É ver como o próprio Santo António se diverte, estremecendo de júbilo ao contacto das carnes rijas, doidinho de todo por aqueles olhos negros que maliciosamente o espreitam.

Ou não tivesse êle nascido em Terras de Portugal, onde as rosas e os cravos noivam ao luar e os rouxinóis desfiam, do Algarve ao Minho, os seus intermináveis rosários de cantigas!

Debaixo daquele hábito é moço e ardente como um campónio e a sede que o mata não é de água, mas de beijos.

É vê-lo, é ouvi-lo. Pois se a noite é dêle, que tem que deixe ao menos hoje de ser frade, para ser homem?... Amanhã iremos encontrá-lo de novo no altar, arrependido do que fez, mas pensando já — pudera não! — na noite que há-de vir.

É que não é fácil resistir, mesmo que se seja santo, à tentação duma mulher...



COMENTÁRIOS

POLÍTICA CONSULAR

No meu artigo anterior—*Portugal-Brasil*—mostrei a necessidade de se proceder quanto antes à estatística dos nossos valores emigratórios. Se é longa e complicada a tarefa, ninguém poderá deixar de aperceber-se das vantagens dela para a vida da Nação, como órgão da consciência da raça. E por isso me sinto na obrigação de insistir no assunto.

Temos, é certo, a estatística dos emigrantes—de há três ou quatro anos para cá, organizada com certo método e devoção. Mas isso pouco é, nada vale. O emigrante português, que continua a lutar, numa situação de afrontosa desvantagem com o emigrante dos outros países, muito mais escrupulosos na orientação e preparação técnica das suas correntes de emigração, declara ao partir de Portugal que se destina a determinada cidade ou local de determinado país e que se propõe empregar-se em certo trabalho, e quinze dias depois da sua chegada à terra estranha transfere-se de local e muda de emprêgo, sem que o Estado português lhe conheça o rumo e lhe dê a protecção de que carece um valor que se dispersa, transvia e vai perder-se. De modo que o que é necessário é à simples estatística dos que saem de Portugal fazer seguir a estatística metódica, e organizada pelos nossos representantes consulares, dos que chegam, se fixam, trabalham e realizam valores económicos com que o Estado português não tem o direito de deixar de contar, desde que não falte a quem os realiza com a solidariedade de que o emigrante português carece.

O inquérito aos valores da emigração portuguesa e a consequente estatística dêles, fixei-os eu nestes números essenciais :

1.º— A procedência, profissão, estado e idade dos emigrantes e o destino da sua actividade.

2.º— As riquezas materiais e espirituais das colónias portuguesas *sem bandeira*, valores em propriedade mobiliária e imobiliária, obras de assistência e previdência, organismos de ensino e de cultura, somas de heranças e ordens de pagamentos transferências de fundos para Portugal, etc.

3.º— As figuras mais representativas da colónia em todos os ramos de actividade.

4.º — Índice da produção industrial, do movimento comercial e da vida mental da colónia.

Feito isto, e não sei porque não há-de pensar se em fazê-lo desde já, num meio como o distrito federal do Rio de Janeiro, onde maior é em número e qualidade a colónia portuguesa, e onde mais fácil se torna a emprêsa, a iniciativa ampliar-se-ia a todos os países e regiões onde se fixaram portugueses, e dentro de pouco tempo o inventário dos valores da raça portuguesa estaria pronto para nele estudarem, sociólogos e economistas, o plano de medidas de solidariedade, protecção e estímulo que resgatem o Estado do abandono a que se sentem votados no estrangeiro os portugueses que emigram em busca de campo próprio para a sua actividade. Seria então o início duma rasgada política consular, indubitavelmente mais útil e profícua para a Nação do que a vaga e inconsistente política diplomática de secretários e adidos, em mira de viagens baratas pelo mundo.

Essa política consular devesse ter sido iniciada em 1910, se as preocupações internacionais não tivessem afastado do verdadeiro rumo as atenções dos ministros dos estrangeiros dum estado que, regendo-se pelos princípios republicanos, devia às classes populares — donde saem quasi exclusivamente as correntes de emigração — uma obra de atenção que fôsse uma obra de reparadora justiça.

No momento que passa — desencadeada pela guerra política a verdadeira luta económica — cabem como em nenhum outro os gestos de arrependimento pelo passado que morreu inteiramente, tanto para os povos como para os homens públicos que os guiam. E, tanto como os gestos de arrependimento, as resoluções de emenda e os propósitos de séria e profunda vida nova.

E em Portugal — arremêdo de nação enquanto fôr verdadeira a fórmula: «o país é Lisboa» — a penitência toca a todos porque, como em nenhum outro país, há que realizar uma séria e profunda revolução económica que vá até destruir a política como «luta de poderes» ou «abstracção de habildosos» e criar a «política nacional» de regresso às fontes económicas, por um consciente movimento de largo regionalismo renovador na província, por uma obra de honrada e competente administração e de completa renovação económica nas nossas áreas coloniais e por uma acção decidida de valorização das nossas colónias *sem bandeira*.

Realizado êste programa, que só de nós depende e só a nós diz respeito, teríamos então direito a armar a nossa tradição em timbre e, actualizados e a par das nações modernas, estabelecer com elas o intercâmbio seguro e certo duma vitalidade que seria útil a todos.

Mas o último ponto do programa, a acção decidida que eu reclamo, como necessária e imprescindível, resultará inútil se não tratar o Estado de armar os seus representantes consulares, mais do que com os valores dos diplomas ou as classificações dos concursos, com a soma de provado patriotismo, de conhecimentos políticos e económicos (já se não admite senão política em função de economia pública), de faculdades mentais e de capacidade de trabalho que nos outros países para tal fim se exigem. A deslocação dos cônsules de carreira não pode deixar de demandar depois um melindroso cuidado que vise, não a satisfazer burocratas assíduos ou correligionários dedicados, mas a estimular trabalhadores metódicos. É bom será que duma vez se dê à função consular a importância que ela merece e lhe é devida. Não se compreende que para governador duma colónia na Africa ou na

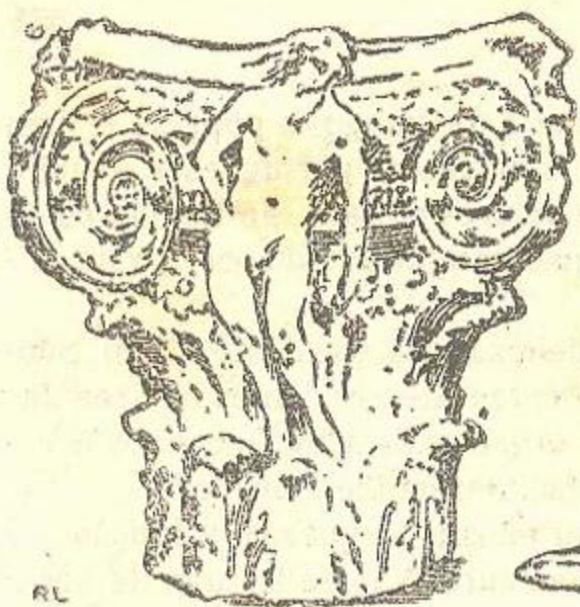
Asia haja exigências de faculdades, de serviços e de categoria política, e para cônsul de Portugal em algumas cidades, onde o núcleo de portugueses é muito mais importante como criador de riqueza e de valores morais, ao Estado baste um funcionário qualquer, só porque tem tal ou qual antiguidade de serviço no Ministério dos Estrangeiros.

E indubitavelmente muito mais complexa e delicada a acção dêste último. São-lhe inteiramente confiados os interesses dos portugueses residentes na área das atribuições, às vezes vastíssima, e faltam-lhe os organismos administrativos e burocráticos, que tem o governador da colónia, a facilitarem-lhe a acção.

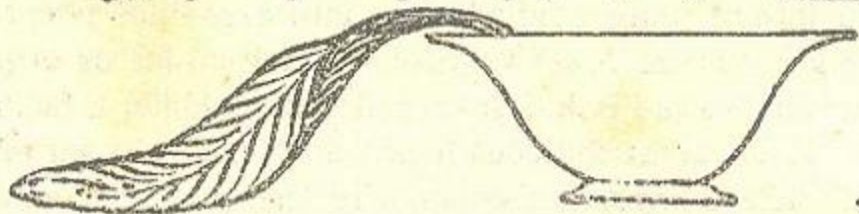
E se as atribuições legais do cônsul são variadas e complexas, a função social dêle é importantíssima, direi mesmo transcendente. Não se trata já de ser o alto coordenador dos interesses do núcleo de portugueses, representando junto dêles a solidariedade étnica e o liame político, a assistência e o estímulo, a orientação superior e o conselho de que a Nação cuja soberania de longe reivindicam, lhes é devedora. Trata-se de procurar integrar êsses interesses na vida local a que estão adstritos, não deixando nunca que se desliguem da vida económica da Pátria distante, para cujo engrandecimento há que incessantemente trabalhar.

E é essa obra de continuidade nacionalizadora que, dando reélvo e delicadeza à política consular, lhe outorga foros de função transcendente na obra de renovação nacional que se impõe como imprescindível e inadiável.

NUNO SIMÕES.



CRÓNICA DA ARTE



AS EXPOSIÇÕES:

16.ª EXPOSIÇÃO DE PINTURA, ESCULTURA E ARQUITECTURA
DA SOCIEDADE NACIONAL DE BELAS ARTES

I

Começarei pela escultura, muito bem representada, e visto ser um escultor quem, com um mármore encantador, e, sobretudo, com a sua estreia de pintor, fornece a nota sensacional da exposição grande dêste ano.

Na exuberância da plenitude, guindado aos cimos da beleza, Francisco dos Santos realizou, na *Bacante*, uma dessas obras que, desde a primeira hora, zombam do tempo, da malevolência, da incompreensão.

Estamos, gloriosamente, diante dum criador!

Só a um artista da rara envergadura dêste, se torna possível remodelar, sem a menor aparência de rebusca ou preconceito, temas em que a tradição e o lugar-comum pesam violentamente. A *Salomé*, borcada sôbre a bôca do Baptista como uma ondina luxuriosa, nada respeita dos cânones consagrados para a dançarina fatídica. Na *Bacante*, assunto freqüentíssimo em escultura, também não aflora a mínima reminiscência das suas mil e uma predecessoras.

Sem reverso, tratada como um capitel maravilhoso, num cubo de mármore lindíssimo, cujos veios escuros já deram a alguém a impressão de ter sido mordida com deleite, une o vigor à finura, a delicadeza à fôrça, interessando os olhos, função do plástico; seduzindo o espírito, missão de toda a arte.

Encurvilhada, de pernas cruzas, numa postura que a encurtia, mas não a diminui, imprimindo-lhe curvas arrojadas e pequenas inflexões graciosas, como os refegos do ventre sob o cotovêlo, embalando um molho de cachos, único símbolo dionisíaco que conserva, no seu tão atraente jôgo da carne e da pele bolem músculos — observem a acariciada palpitação da coxa! — corre o sangue — enfirmem-se nas carótidas! — vibram nervos — olhem-lhe para as mãos frementes! — e a pedra, a bela pedra jovial, onde num joelho o ressumo das uvas dá a impressão duma negra florida nos delírios da orgia, e o seio, amoroso, equivale a uma uva maior, banha-se duma tal volúpia luminosa, desprende um tão quente enlêvo

sensual, que, como irmãos dêsse escopro jocundo, se lembram os pincéis do Rubens mais alacre, e «a poesia do animal humano», a que Louis Hourticq o resumiu felizmente.

É bem um Rubens, um moderno Rubens de mármore alagado de sol, essa *Bacante*: planturosa Leda, cujo cisne trocasse em rácimos ebriantes as penas mitológicas, e que, reclinada entre a vindima, não permite que o cansaço vença o riso do seu gôzo sadio.

As outras esculturas de Francisco dos Santos — e faltam duas das mencionadas no catálogo — são *A Lusitânia nos campos da Flandres* e *Saúde*.

Saúde é um relêvo de bronze sôbre um fundo de mármore: uma cabeça feminina, de olhos baixos para uma campá, na atitude suave duma Anunciação, halada pelo recorte da pedra, talhada em nimbo.

Com o sóbrio projecto dum monumento aos legionários de Portugal na grande guerra, quis o escultor lembrar o dever de comemorar, na terra invadida, o esforço dos que lá estiveram ou ficaram. As nações victoriosas hão-de, de futuro, levar aos campos das batalhas as obras perpetuadoras dos seus artistas. Conviaria, portanto, que todas pensassem cedo na obrigação sagrada.

Austera, vigilante, a *Lusitânia nos campos da Flandres*, cuja nudez um surto viril retempera, coberta pelo casco marcial, empunhando o gládio curto, fazendo escudo da bandeira armilada, tem uma nobre rudeza e o ar de seguro desafio dos que sabem ousar para vencer. Toda a figura é bem lançada, agarra-se ao terreno com denôdo, arvorando, do flanco ao pé direito, uma linha original, que não escorre, mas, sim, ascende com firmeza.

Outro escultor que triunfa é Anjos Teixeira, um observador talentosíssimo. São todas três muito interessantes as suas varinas, bem diversas aliás.

Na que intitulou *Esperando os barcos*, há uma sólida elegância. Firmada na canastra vazia, a mão esquerda na cinta, o lenço, sob o chapéu, a escorrer pelas costas, o pé direito no rebôrdo dum degrau, esta Juno da Ribeira, sobremodo decorativa, ficaria muito bem em pleno Atêrro.

Outra, que o Museu adquiriu, *Depois da venda*, constitui um bom exemplo de escultura moderna. Na atrevida combinação de movimentos a que dá lugar o seu gesto plebeu de esfregar, de pé, o calcanhar encardido com uma escôva da casa, é inteiramente nova de atitudes, abrindo franco contraste com a compostura semi-clássica da primeira. O gêsso está bem tratado nas roupagens, e indica, quanto o vestuário o permite, o X curiosíssimo da base. Se fôsse possível ao artista despir a figura, estou certo que teríamos uma obra do mais extraordinário interêsse.

De mãos nos sovacos, seios airosos, máscara petulante, de chapéu e sogra, medalha ao peito, faixa nos quadris, a saia colhida da direita pelo vento, a terceira varina, *Maria Rosa*, tem a frescura madrugadora duma Dianazita da Esperança. É, contudo, a mais fraca, e vista de dorso, afugenta.

No *Projecto para uma fonte*, apenas esboçado, há lirismo e inventiva. Aquele beijo de namorados, sôbre a carranca que enche a cantarinha, só tem o defeito de não poder agradar aos edis.

Quando uma obra marca com o destaque da *Salomé*, de Francisco dos Santos — e à *Bacante* sucederá o mesmo — é inevitável que venha a exercer uma espécie de sugestão inconsciente. Nesta exposição, isso se comprova, não só para a primeira das obras apontadas, mas até, ainda que mais vagamente, quanto à *Nina* do mesmo autor.

Arredada toda a idea dum plágio, é manifesta a recordação da *Salomé* na *Mocidade que passou*, de Maximiano Alves. Como o Museu ficará possuindo ambas, o confronto tornar-se-há fácil.

A semelhança é, principalmente, de conjunto, pois diferem nos particulares. A figura de Maximiano Alves, subordinada ao dístico camoniano :

*Passaram horas, tempos e momentos
Em que pudera do tempo aproveitar-me,*

é mais franzina, e nela não avulta tanto a garupa, que na *Salomé* é um achado de lascívia. O dorso cuidadosamente trabalhado, com a nuca a descoberto, a perna esquerda calcando o seio direito, muito esmerada na ilíaca região, culmina numa engenhosa combinação dos braços, mergulhados no jôrro da cabeleira. Dum, só se goza a parte superior, de modo que o antebraço esquerdo, que irrompe ao centro como um rostro amolgado, faz a mão crispada parecer uma flor de duas raízes.

O autor da *Calúnia* expõe ainda um *Nadador* elegante, destinado a um campeonato de natação, um busto frio, a que chamou *Bondosa*, e três «retratos», segundo a classificação do catálogo.

O Tio Costa Motta apresenta um *Chiado*, que a Câmara adquiriu, ouvi dizer que para a «Ilha dos Galegos», ao dito. Visto que a incarácterística figura, que tanto pode ser o ex-frade do *Auto das Regateiras*, como Colombo explicando o caso do ovo, ou outra qualquer personagem falando de banco, se não deve cansar, porque está sentada, vão ter com quem conversar, do lado oposto, os frequentadores da que Eça denominou «esquina sagrada da Casa Havanesa». E largo campo se abre assim à estatuária, que passando a monumentalizar os nomes das ruas de Lisboa, nunca mais acabará. Lembarei, como tentadores, o Fala-Só, o André Valente, o Camões do Rocio, a Madalena, a Triste Feia, a Anunciada, o Evaristo. O pior vai ser arranjar lugar para Garrett. Se os pusessem no mesmo banco ?

De Costa Motta Sobrinho há o *Alvorecer*, de que me ocupo algures, e a *Santa Família*, que, por iniciativa camarária, choutará, nas magras pernas do burrinho, até ao Campo Grande.

Júlio Vaz Júnior fraqueja na *Piedade* e no busto anódino de *D. Oliva Guerra*. A «*Ignota Dea*», porém, mantêm-lhe os créditos.

A *Aspiração*, de João da Silva, é bonita, aproveitando a tentação de Eva pela serpente, que, enroscada, entre maçãs, no pedestal de mármore, leva à nua gracilidade da curiosa, que lhe estende a mão com dissimulo, o pomo do mal e do bem. Picante de enigma, *A Última Rosa* claudica nos toscos pés. *Saúde* é uma tanagrazinha esguíssima.

Na esteira de Meunier, quanto aos assuntos, o portuense Henrique Moreira mandou um *Operário*, um *Rachador* e um *Pedreiro* desvaliosos. Nos grupos das *Vindimas* e das *Lavadeiras*, há um ou outro pormenor acertado, mas são obra de barrista e não de escultor.

Teratológicas as quatro cabeças falantes que a Sr.^a D. Alice de Azevedo Ribeiro plantou numa poliédrica caixa de madeira.

Faltam, a pesar de catalogadas, as remessas da Sr.^a D. Maria da Glória Ribeiro da Cruz, José de Oliveira Ferreira e Severo Portela, filho.

Os restantes expositores são Leopoldo Neves de Almeida, cuja *Gigi* destaquei no número passado, António da Costa, com um medalhão do anterior, e Raúl Xavier, de quem também falei na última crónica.

II

Na pintura, levantou celeuma o facto de Francisco dos Santos expor quadros. Não é êle o primeiro escultor que os faz, os mostra e os vende. Lembram-me, dos modernos, Falguière, Carpeaux, Paul Dubois, e o próprio Rodin, que, a propósito do fresco a executar como fundo da *Porta do Inferno*, exclamava: — «Será a minha Sixtina!»

À arte repugnam as barreiras, e a todo o artista assiste o direito de alargar a sua esfera sempre que lhe aprouver. O perigo está em um consagrado de qualquer arte se mostrar noutra um simples amador. Dá-se, então, o caso clássico do violino de Ingres.

Ora Francisco dos Santos revela-se, de entrada, um pintor de talento, sentindo a côr com supreendente instinto. Se, em vez de as assinar com o seu nome, se tem servido dum pseudónimo, andaria muita gente, a estas horas, badalando a novidade das suas telas.

Desiguais, é certo, em merecimento, não podem restar dúvidas de que, nas suas pinturas, há uma nota inédita para o meio e pessoalíssima. A' primeira vista, sobretudo por um certo chaile alaranjado, pensei em Paul Gervais, no Gervais de *Le Bain de Marbre*. Logo reconheci divergirem na técnica e no espírito; sendo, no entanto, na série dos pintores decorativos de hoje em dia que êle tem de enfileirar.

Para quem sabe um pouco o que é pintar, a circunstância dum principiante começar por um quadro de nu em tamanho natural, e, para mais, com as dificuldades de colorido que o autor acumulou nas *Rosas de todo o ano*, constitui uma prova temerosa. Direi já que, reconhecendo a maneira admirável por que está dado o corpo do modelo, em especial na face interna da coxa, é, com o seu título romântico, as suas rendas, as suas flores, o quadro que me agrada menos. A cabeça, repisada, compromete o todo.

Flanqueando-o, estão um retrato ingénuo, *No meu atelier*, que é banal, e duas saborosas notas de côr, *Camareira* e *Meditando*. Vêem-se depois, uma de cada lado, as melhores obras: *Depois do banho*, comprado para o Museu, muito realçante no busto, e, ainda mais interessante em meu sentir, o *Descanso do modelo*, dum arranjo feliz, com largueza, com ar e uma linda cabeça. Noutra sala, há *O Pintor*, um tanto fraco.

Santos emprega umas tintas suaves, e adopta tons definidos e vivos: o amarelo, o azul, o encarnado. Aloirando as atmosferas, retratando esculturas suas, prescindindo de pirotecnias vistosas, inexperiente ainda aqui ou alê, não é favor publicar que os seus quadros, com o *Descanso do modelo* à frente, são dos que mais prendem a vista nesta exposição, bastante falha de cousas que a demorem.

Convalescente do desgosto da morte da espôsa, Malhoa, em cuja vida de magnífico trabalho cruzou uma rajada de dor tão intensa, que até lhe levou o lar e a oficina das Picoas, e o impõe mais do que nunca ao respeito de nós todos, expõe oito pequenos quadros, colhidos quasi todos na Praia das Maças, e, já agora, dos pincéis.

Dada a predilecção do artista pelo campo, revestem maior curiosidade os seus aspectos do mar, como a vigorosa *Maré-baixa*, onde se aponta ao céu a ballista duma rocha, e a *Rebentação*, flagrante de côr e movimento. Duas lindas manchas parecem obra doutro artista mais sonhador e emotivo. Há melancolia, vagueza, doloroso mistério, no *Crepúsculo*: sôbre o fundo marinho, entalada na dureza torrada dum cabeça, uma casa lívida, inquietante; uma casa-fantasma, hospedando medos ou lágrimas. Fantástico também de colorido, de impreciso, o crepuscular lugarejo, rodeado de ardida vegetação, que se intitula *Ultimos raios do sol*, e é bem digno dum grande pintor moderno.

Os outros trabalhos do autor da *Ultima Fogaça* são: *Encostas do Madrão*, *Arribas*, *Na praia* e *Entre Gerânios*, uma cabeça de garoto, esplêndida de luminosidade.

Entre os quadros de Malhoa, pendura-se a *Lisboa*, de João Vaz. O mestre marinista, que há cinco anos expusera o *Cais do Terreiro do Paço*, transferiu-se agora ao pontal de Cacilhas, para pintar numa larga tela, onde o Tejo bole e há velas alaranjadas e a laranja duma boia, o panorama, tão gabado da cidade ribeirinha. Duma grande placidez e claridade, o meticoloso trabalho atesta uma rara honestidade de processo. É pena, na verdade, que a Câmara o não recolhesse.

Veloso Salgado decai de ano para ano. É um pintor em regresso, que tem de se apreciar pelo passado. Dos seus oito trabalhos, nenhum corresponde às suas responsabilidades. Inferiores o *Efeito de sol*, *Um... Adão* e *A Várzea de Colares no mês de julho*. Na *Leitura interessante*, com as suas duas mesmas crónicas personagens, no *Para a fonte* e na *Serra de Sintra*, certas sombras são de quem sabe; mas dói ter de destacar, para um elogio menos condicional, *O Carteiro*, que, bom para acreditar um desconhecido, é muito pouco para um afamado.

Outro pintor que, a pesar de mais novo, não só estacionou, como parece andar para trás, é Alves Cardoso. Tirando o retrato azul de Melle S., apenas bem pintado, os outros seus retratos são tudo quanto há de menos artistico, a começar pelo do banqueiro Sotto Mayor, onde só vale a parecença, e cujos banalíssimos móveis estão tratados com a mesma afflictiva insensibilidade da figura do milionário. O n.º 22 é um perfeito retrato de irmandade, que, como tal, dispensaria o ser exposto. Banais também, até ao aborrecimento, *Os Pobrezinhos* e *Scena de aldeia*. Seria de aconselhar ao artista, ausente desta vez, uma volta pela *Cozinha do senhor abade*.

Armando de Lucena progrediu. A sua côr não é ainda inteiramente segura, e alguns dos seus quadros resvalam na scenografia, como *A Gruta* e, muito especialmente, *O Lago*, que puxa para pano de bôca. Nos aspectos da montanha, porém, denota certa largueza e comoção. A prová-lo o *Caminho da Serra*, *Uma encosta*, e, ainda melhor, *Tarde nublada* e *Serra da Lapa*.

De José Campas, salva-se pelo assunto, que não pela técnica, a *Procissão da Boa Viagem*. O resto é do pior que tem feito. As mãos do n.º 68 não se perdoam a um principiante. Simples cromos a *Flor do campo* e *A família do pintor Huguenin*. Sem desenho e sem côr, a pieguice da *Pastorinha fiando*, nem em papel de forrar casas ou tapete de beira de cama hoje se admite. Falho de qualquer requisito o *Retrato do engenheiro Ressano Garcia*.

Martinho da Fonseca, um pouco ingénuo nos *Irmãos*, tem dois quadros de flores agradáveis.

Carlos Bonvalot, que vai agora pensionado para França, não brilha no único retrato que expõe. Os miniaturantes quadrinhos de Cascais e Sintra, em que se esforçou, suponho eu, por imitar a aguarela, são frescos e decorativos.

Entre a falange portuense, está D. Aurélia de Sousa, a cujo delicado temperamento devemos umas *Flores ao sol* e a doce penumbra de *A Filha do Casseiro*. Sua irmã, D. Sofia de Sousa, menos dotada, assina um *Modelo em descanso*. João Augusto Ribeiro pintou com segurança a *Velha poveira*, mas descuidou-se na *Cabeça de rapaz*. Júlio Ramos, pouco brilhante. Enfastiantes, José de Brito e Júlio Pina.

De Viseu, o pintor das luminárias, Almeida e Silva, continua a exportar quadros *a giorno*. Lá estão, para pasmeira dos bemaventurados, um balãozinho veneziano aceso, *O velho artista incandescente*, e o archote da *Hora crepuscular*.

Falcão Trigoso persiste na devoção ao seu Algarve. São alegres as duas manchas de Lagos. *Baluarte florido* e *Noivar de velha* aumentam a série das suas amendoeiras e das suas epígrafes literárias.

Em três trabalhos azulados, António Saúde equipara a Bretanha à Beira Baixa, indo-lhe na peugada, a côr de rosa, José Serra da Mota, abrantino.

O serrano Abel Manta, enviou um *Ao sol*, engraçado, e dois apontamentos de Manteigas.

Outro Abel, de Portalegre, Abel dos Santos, marca o seu lugar com uns *Castanheiros* e *Santana*.

Simão da Veiga, correctíssimo, como quasi sempre, aparece com um único trabalho, *Na gradagem*.

Frederico Aires não desagrada no *A' tarde*, bem como Gabriel Constante e Portocarrero de Almeida em algumas notazinhas de paisagem.

Filho de peixe, Rui Vaz difere sensivelmente do paterno temperamento. Na sua pintura, em tons compactos e graves, predomina uma lírica tendência para a estilização. Nos seus cinco trabalhos, há talvez o germe dum pintor muito interessante.

Dos frequentadores habituais, não quiseram faltar David de Melo, com uma velhinha, nem a Sr.^a D. Fanny Munró, com o seu marzinho. Ribeiro Cristino esmerou-se, quanto pode, no *Sol e Aguaceiro na Serra de Montejunto*.

A nota modernista é dada pelo belga Albert Jourdain. *As Duas Flores* são uma caricatura sentimental, conseguida com a mesma nota de vermelho nos lábios da petiza e nas pétalas da flor. Há perspectiva em *Uma rua da Ericeira*. Também da Ericeira provêm o comprido painel *Uma manhã entre as peixeiras*, onde, na multidão buliçosa, algumas figuras são sumariamente apontadas com elegância. *Depois das primeiras chuvas* tem côr. É este um pintor que, se se demorar por cá, para acabar de perder as névoas flamengas com que ainda falseia a luz portuguesa, poderá vir a impor-se.

Outro moderno, francês de todo no inexplicável quadro *Le Dessert*, e até na língua que prefere, é Manuel Jardim, de Coimbra. Dada só à superfície, com a sua rósea figura de cera, achatada contra o fundo, e com um dedo a pingar, a *Sobremesa — pardon, Le Dessert* — são três espectros de mal uns com os outros. Amassada em cimento e teijolo, *A Dama do leque — c'est-à-dire, La Femme à l'éventail* — é pretensiosamente má.

Abundam os retratos, de todos os tamanhos, feitos, sexos, profissões e ida-

des, desde a enorme oleografia do n.º 95, de Félix da Costa, e do não menos imenso doutorado do n.º 145, de Lacerda, ao postal do n.º 112, da Sr.ª D. Berta Néri Durão, ou ao *Ex.º Sr. da Academia das Ciências* do n.º 91, devido a João Cory. Ortigão Burnay e Dordio Gomes, infelicíssimos desta vez, dão-nos: o primeiro, um espanholado guardador de cisnes pretos e um luminiscente cavalleiro género Almeida e Silva; o segundo, duas banalidades. Lacerda tem ainda uma portadora de guarda-chuva. Outros não passam de ternuras familiares, como o n.º 38. *Retrato de minha irmã*, de D. Maria Elena Caldeira de Abreu Barbosa Bacellar, ou o n.º 194, de D. Maria José Rosa Rodrigues, *Retrato de minha cunhada*.

Felizmente, para atenuar êsse irrespeito da figura humana, o tema máximo, alguns outros retratos, muito poucos, a não comprometem tanto. Primaciarei o n.º 40, de Ricardo Bensaúde, talvez fatigado e um pouco falto de modelação, mas decorativo nos seus tons acastanhados, que a moldura prolonga sinfonicamente. Um tuda-nada fotográficas, não são de rejeitar as duas cabeças femininas de Francisco Camacho, sobretudo o oval do n.º 59. Manifesta-se um certo sentido do ar livre no retrato n.º 75, de Raúl Carapinha, cujas frutas merecem também menção, como não deve passar-se em completo silêncio *O Escultor Leopoldo*, de Varela Aldemira.

Quando êste espanhol conseguir libertar-se da fascinação absorvente que o Professor Columbano sôbre êle exerce, parece-me que teremos homem. Por enquanto, compreendem-se, mas não se desculpam, certos seus autênticos decalques do mestre.

O Zé da Arruela e *As ivas* já figuraram na exposição da Escola, e succede o mesmo a alguns trabalhos de outros principiantes, o que é, pelo menos, contrário aos estatutos da Sociedade Nacional.

Expõem mais Joaquim Costa, Adriano Costa, Fernando dos Santos, Santos Júnior e Silva Júnior, de quem em números recentes já tratei. O último tem um rutilante estudo, *Festim de Nero*, e destaco-o, porque os pintores portugueses andam, não sei porquê, de mal com a imaginação. Os que se não contentam com a realidade, quási todos, vão até a anedota, e mais não dizem.

As senhoras, em quem não se bate nem com uma flor... de retórica, mostram-se agora inclinadas a cultivar interiores. Assim mandam os figurinos e os deveres da boa dona de casa. D. Berta Belmus Costa expõe dois *Interiores de arte*. Num dêles, principalmente, há pinceladas experientes. No *Estudo de Interior*, de D. Luísa Babo de Andrade, algumas notas estão certas. Em *No meu atelier*, de D. Berta Nery Durão, o primeiro plano é razoável. D. Mâmia Roque Gameiro estreia-se com outro *Interior*.

Como pastelista, figura pela primeira vez o escultor Júlio Vaz Junior. *Maria* é melhor do que *Aninhas*.

A Architectura inclui só dois nomes, Luís Cristino da Silva e Pardal Monteiro, com duas obras, *Edifício para comemorar grandes solenidades*, cujo destino confesso não perceber bem, e um *Palácio de comícios públicos*. É muito pouco.

EXPOSIÇÃO DE ESCULTURA DE COSTA MOTTA SOBRINHO

Delicado, se bem um pouco mole, o barro a que Costa Motta sobrinho chamou *Alvorecer*: gaiato pudor duma nudez de entre-mulher, que o baptismo dum olhar masculino alvoroça e alegre! A petulância receosa, a desingenuizante es-

pectativa, da desvendada tentando ainda vestir o busto com os braços — a última das roupagens feminis. Natural na postura, o bronze ou, melhor seria, o mármore de amanhã, tem linhas agradáveis, macias, e está tratado honestamente, com inteiro respeito pela forma, nem sempre perfeita, do risonho modelo.

A *Santa família*, agora passada ao bronze, não melhorou do gesso, e talvez a redução haja favorecido o rugoso *Tio Túlio* e a dourada *Rosita*.

Atraente o busto que, por equívoco, tinha no breve catálogo o nome de *Virgínia*, e, segundo o autor, se intitula *Sorriso*, o que nada faz ao caso, porque há Virgínias sorridentes.

Viam-se mais, no apertado gabinete da mótica oficina da Rua da Luta, o busto de António Pedro, que há-de ir para o Nacional, e, além de várias reproduções, o rotundo bronze do Alpoim, bem como dois mármores com as cabeças de Eça e Herculano, demasiadamente embonecados — meras tentativas semi-industriais, que pouco interessam à crítica de arte.

EXPOSIÇÃO DE AGUARELAS DE HENRIQUE VÉRON

Sessenta e seis aguarelas à moda antiga — *Monumentos nacionais, paisagens e fantasias* — mostradas, no Bobone, por um velho amator para quem o destino foi o mais avaro possível de faculdades pintureiras.

EXPOSIÇÃO DE QUADROS A ÓLEO E AGUARELAS DE THOMAZ DE MELLO E DISCÍPULA (EMÍLIA)

Continuando a lamentar, como no registo anterior, as nunca assaz bem verberadas inclemências do destino, registarei que o valor das marinhas expostas no salão de arte dos Armazéns Grandela pelo Sr. Thomaz de Mello e sua discípula D. Emília Silva Pereira não correspondia ao esforço gasto em as pintar.

O tema dum dos óleos excedia mesmo as possibilidades da pintura: o do n.º 37, *A Corveta D. João I*. E senão, vejam pela explicação constante do catálogozinho: «Em viagem de instrução livra-se de uma rascada, graças à perícia e sangue frio do seu imediato, tenente Cisneiros de Faria. — Historiado por Braz de Oliveira, no seu livro «Narrativas Navais».»

E a corverta lá está, mas faltam o imediato e a rascada . . .

EXPOSIÇÃO DE PAÍSAGENS A CARVÃO DE FRANCISCO CASANOVAS

«O machado do lenhador pediu um cabo à árvore. E a árvore concedeu-lho» — lembra a Indica profundeza de Rabindranath Tagore. É triste! A árvore cúmplice do carrasco da árvore.

Dos cem mil destinos vegetais, é mais comovente, sem dúvida, a caridade do pequeno arbusto que, carbonizado, se presta a copiar a humana fisionomia e a reproduzir a graça da planta ou a força dos grandes troncos.

Pertence aos meios primitivos do desenho, o carvão. Não há garôto que se não sinta arrastado a prová-lo, com ingenuidade ou com grosseria, diante duma parede branca.

Deve, por isso, ter sido uma das artes do troglodita: o que não quer di-

zer que não conte artistas dos maiores. Courbet, por exemplo, mascarrava toda uma fôlha de papel e desenhava depois a miolo de pão.

Processo rápido, expedito, mas limitado, com certa voga no século passado, e ainda hoje corrente na figura, o carvão não quadra inteiramente à nossa época pelo inevitável contra da sua falta de luminosidade.

Habituaos às acrobacias a que os força o colorismo insaciável de hoje em dia, os olhos modernos experimentam, ao relancear da negrejante poeira, a impressão cega de quem, transitando do sol para a escuridão, tem de ficar uns momentos às apalpadelas.

Creio que a paisagem a carvão, mais convencional que outra qualquer — a visão falsamente negra do campo ou do mar — não é género destinado a renascer no nosso tempo, caracterizado, na pintura, como nas artes decorativas, por um verdadeiro frenesi de côr, da côr intensa, violenta, contrastada, que o negro também pode certamente oferecer, mas que se não coaduna com o estilo romântico, sereno e minucioso que a habilidosíssima virtuosidade do artista catalão Francisco Casanovas veio mostrar num dos salões da Liga Naval, cruamente iluminado a luz eléctrica.

Com a sua maneira, um pouco antiquada, Casanovas revelou-nos dotes invulgares de desenhista, sobretudo quando desenha árvores. O seu quadro *Carvalhos seculares* é dum vigor magnífico, duma impressionante elasticidade de traço.

Outros grandes desenhos há valiosos. Sempre que o seu apurado sentimento da árvore, e mais da árvore isolada do que do arvoredo em conjunto, intervêm, o que acontece amiúdo, os seus carvões interessam fortemente. São magnificamente dados os choupos do n.º 22, *Rio Tordera*, e os pinheiros mansos do n.º 14, *o Pinheiral (Malgrat)*, ou ainda a folhagem, mais arrendada, do n.º 17, *Arredores de Barcelona*.

Quando as árvores cedem, teatralmente, o lugar à penedia ou à água, como sucede no n.º 15, *A Pedreira (Malgrat)*, ou no espectacular n.º 16, *Costa brava catalã*, seduz menos, e menos ainda onde aparece a figura, que o carvoísta, cõscio dos seus dotes, me pareceu evitar o mais possível, e prejudica levemente uma das suas obras, o n.º 18, *Em pleno bosque*.

De Lisboa e arredores figuravam, nesta desenfasiante exposição a carvão e esfuminho, quatro caixilhos com «impressões rápidas», muito rápidas mesmo.

DESENHOS DO C. E. P., PELO CAPITÃO MENEZES FERREIRA

Notações dum militar, apontadas, *in loco*, entre as asperezas dum comando, a série de trabalhos que o Sr. Capitão Menezes Ferreira expõe no Bobone, sob o título geral de «Desenhos do C. E. P.», tem a recomendá-la o patriótico intuito de comemorar dum modo pitoresco alguns aspectos da vida dos «lanzudos» na guerra interminável.

Na França, em Inglaterra, na América, na Itália, mesmo em outros países, a iconografia guerresca é já abundantíssima. [Segundo me informava nesta exposição o seu ilustre delegado em Portugal, o catálogo da Biblioteca e Museu da Guerra, de Paris, agora postos à disposição da Sociedade da História da Guerra, recém-fundada, consta, até a data, de dez grossos volumes de quatrocentas páginas cada um.

Nesse *mare magnum*, a caricatura tem uma parte brilhante, desde os desenhos de Hansi, que tanto ajudaram a Alsácia a rir do alemão, aos do holandês Raemackers, que fôram uma das mais eficazes propagandas anti-teutónicas. Da tocante guerra dos petizes manobrada por Goulbot, ou da abracadábica guerra das cousas patuscamente engendrada por Heat Robinson, à guerra arrepiante de Steinlen, ou à retroguerra burguesa de vários outros, a caricatura desempenhou papel de relêvo na árdua caçada à águia prusiana.

Participam em grande parte da caricatura os trabalhos do Sr. Capitão Menezes Ferreira, antigo expositor do Salão dos Humoristas. Entre sentimental e factô, indo da caricatura pessoal à paisagem, procurando umas vezes satirizar, como nos *Palmípedes*, e outras comover, com menos resultado, o autor, pouco seguro no desenho, mostra-se também incerto no processo, tentando um pouco de tudo, em papéis de várias côres: aguarela, pastel — agradável a sua aldeia do n.º 48 — guache, e até, ousada e muito rudimentarmente, o óleo.

São decorativos alguns dos seus tipos de aliados, como o *Marinheiro americano*, e revestem interêsse documental certas suas páginas das trincheiras, *O Sniper*, *O da Luísa*, *Nos arames*, etc.

Para síntese do «serrano», o luso soldadinho do sol, propõe o Sr. Capitão Menezes Ferreira o seu *João Ninguém*, cujo nome foi buscar à modesta expressão popular, que assim o tornaria, por curiosa coincidência inexacta, uma espécie de dono da *no-man's-land* inglesa.

As scenas em que no-lo apresenta, como *A Despedida da aldeia* e *Regresso ao lar*, e onde propositadamente a infantilidade do traço mais se acentua, seguindo um pouco a maneira ingénua de Alice Rey Colaço, a quem são dedicados *Os últimos very lights*, destinam-se a um álbum divulgador da sonogada história dos novos Magriços em terras de França.

Dadas as dificuldades da criação dum tipo, não admira que as realizações do desenhista fiquem aquêem das óptimas intenções do combatente.

OS MUSEUS:

MUSEU BORDALLO

Reabriu no domingo 18 de Maio, melhorado, alargado, enriquecido, o Museu Bordallo, o que, pondo de festa os admiradores do grande caricaturista, mais uma vez concitou a atenção sôbre o exemplar civismo de Cruz Magalhães, seu fundador, reorganizador e único desembolsante.

Eis aí um homem que, nestes tempos de irreverência, dentro duma cidade em que as raras boas tenções morrem aos quinze dias, vive há bastantes anos para uma idea desinteressada, pondo a sua actividade, o seu tempo, o seu dinheiro, ao serviço fiel da obra dum seu contemporâneo a quem nunca se encontrou com ânimo para, sequer, apertar a mão.

Já em vida de Raphael Bordallo, tão lhano, insinuante e modesto a seu modo, Cruz Magalhães lhe seguia e arquivava carinhosamente a obra. Não o conhecia, mas nada mais fácil, e as ocasiões não lhe faltaram, do que abordar a afabilidade do mestre. Como um namorado — são feitos de amor e timidez todos os cultos — adiou sempre a sua declaração de fé, envergonhando-se, su-

mindando-se, para se refugiar na contemplação lenta, íntima, das páginas do humorista.

Cruz Magalhães foi o primeiro coleccionador de Bordallo; mesmo cronologicamente, suponho eu, pois em constância e rebusca ninguém o excede.

Desaparecido Bordallo em 1905, a ternura do amator intensifica-se. As gavetas e os armários transbordam-lhe de documentos. Assim nasce no seu possuidor a idea de lhes destinar algumas salas na casa que manda edificar no Campo Grande. Em 1916, abre o Museu Bordallo, único no género em Portugal, que, desde então, devido aos insaciáveis esforços do seu proprietário e às ofertas que a generosa lição tem provocado, não deixou de se engrandecer incessantemente, a ponto de exorbitar da primitiva instalação.

O curiosíssimo museu cresceu, transformou-se, descongestionou-se, passando a ocupar todo o primeiro andar da residência do seu delineador.

Não vem para o caso referir ou apreciar a opulência da valiosa e paciente colecção, que o mesmo seria que percorrer a obra toda do desenhista.

Para quem deseje orientar-se nessa tentadora jornada, ficará sendo um indículo abundante o catálogo agora elaborado por Cruz Magalhães, a quem peço licença para ressaudar com o respeito devido aos beneméritos.

MANOEL DE SOUSA PINTO.





ALMA SEQUIOSA por MARIO ALVES PEREIRA, edição do autor.

Este poeta nostálgico, cujas emoções, suavemente, as suas rimas põem em murmúrio e canto, merece a nossa simpatia, porque, embora nem sempre o consiga, procura comunicar-nos o que sente e visiona com uma sinceridade de quem reconhece a importância do pequeno drama do seu coração. São muitas as notas que a sua musa, ansiosa de defrontar-se com o mistério da vida, fere, ora num quasi religioso tom de rebeldia, ora num brusco movimento de pessimismo que não chega a terminar-se em desespero.

A mulher prende-o, com a tentação gracil do seu corpo em que a alma veladamente vive o seu sonho ou perecível ou eterno. O culto que lhe vota, porém, não é sem desconfiança, talvez porque o poeta não crê na constância efemera das tentações.

TREVAS LUMINOSAS por CANDIDA AIRES DE MAGALHÃES, edição da Portugalia—Lisboa.

A autora deste poema imaginou uma anedota arripiante e tratou-a com a maior ternura de sentimento. Nota-se, porém, a horrível contradição entre o caso de Pedro, a quem um especialista arrancou um olho por engano, e a pureza matinal, angelica quasi, das rimas que vão derivando, num bater de plumas quasi impercetível.

Candida Aires de Magalhães que sabe interpretar as paisagens rústicas e os gestos cheios de graça da gente simples, com as *Trevas Luminosas* deu ao seu nome o prestígio que advem à mulher, quando ela se mostra na verdade da sua alma cheia de harmonia. O seu triunfo seria completo, se o elemento narrativo se conjugasse perfeitamente com o elemento emocional do poema.

Maria Amalia Vaz de Carvalho acompanha as *Trevas Luminosas* duma carta, tão nobremente sentida, que nós, os leitores, que muito e muito a admiramos, vendo-a entregue a uma dôr tão profunda, alargamos o nosso respeito até á plena compreensão das suas lágrimas tão humanas e tão divinas.

A VERDADE NUA por CARLOS MALHEIROS DIAS,
edição da Sociedade editora Portugal-Brazil Limitada—Lisboa.

Dizem os admiradores de Malheiro Dias que êle tem um desprezo absoluto pela crítica, pouco se lhe dando dos juízos favoráveis ou desfavoráveis que a seu respeito ela emita.

É uma bela atitude para fazer muitos livros e mesmo bons livros como esta *Verdade Nua* que o seu autor formou com crónicas publicadas aqui e ali, em jornais e revistas.

Malheiro Dias a quem falta a ironia, para ser um artista dos que trabalham a vagabunda alma moderna, imprimindo-lhe fórma, sêr e fisionomia, quando os assuntos lhe caem bem dentro da sua maneira de conceber e metaforizar, extrae dêles verdadeiras aguas-fortes, dignas do seu nome e das academias de que é sócio muito illustre.

NA GRANDE GUERRA por AMERICO OLAVO, edição de Guimarães & C.^a—Lisboa.

Ao lermos êste livro de impressões, pensámos que a sensibilidade do seu autor não se manteria intacta, em todo êle, tantas e tais são as sensações a que a guerra o submeteu.

Americo Olavo que sabe ser forte sem arrebatos, consegue tambem ser calmo, sem decaír na sonolência. Detesta exagêros e por isso todas as páginas do seu livro sendo interessantes como anotações e comentarios, resaltam vivas como imagens que brotaram de duros contactos com uma realidade bem aspera.

A guerra já nos deu alguns livros inuteis, por não trazerem nas suas páginas mais que uma vaga derivação de sombras em charnecas malditas. Êste de que estamos falando fica como qualquer coisa de sério, sentido e pensado, a respeito da enorme tragedia em que as raças terrestres se aniquilaram, para chegarem a compreender que a história, posto que vasta como a terra, é ainda assim menor que a morte e o seu cortejo de desolações.

KERMESSE por JOSÉ OSORIO DE OLIVEIRA, edição da Livraria Brasileira—Lisboa

Quem escreveu êste livrinho, tem a louca ambição de tatuar a sua sensibilidade, com desenhos de rara fantasia.

É uma tentativa como qualquer outra — esta da juventude se entreter com as tintas de pintar, como os petizes com os brinquedos. Crêmos que Osorio de Oliveira derivará para uma literatura mais compativel com os seus vint'anos, dando-nos em linguagem de paisagista os deslumbramentos dos seus sonhos altos insofridos.

Recomendamos-lhe, porém, que não faça grande consumo de periodos como êste :

— «Passa gente que trabalha e que não tem de comer, e eu que odeio a vida como é, a vida de toda a gente, choro tambem por ela, pelo que é comum, banal e feio.» —

A DANÇA por MARTINS FONTES, edição do autor. — Santos Brasil

Trata-se duma conferência dita perante um público seletto, no Coliseu Santista, Brasil. O seu autor é poeta, enamorado da belena e dos seus movimentos cadenciados e graciosos.

Os ritmos do corpo humano, traduzindo em compassos que afeiçôam e sublimam a avaliação religiosa ou profana dos sentidos, canta-os Martins Fortes numa linguagem que, se uma vez ou outra não se reduzisse a nma série de efeitos sonoros, seria quási lapidar.

Confessemos que quem tão perfeitamente adivinha a magia evocativa da palavra está destinado a ser um mestre da béla lingua que, no Brazil se enriquece de estranhas maravilhas.

JORNAL DUM PRISIONEIRO NA ALEMANHA por CARLOS OLAVO,
edição de Guimarães & C.^a — Lisboa

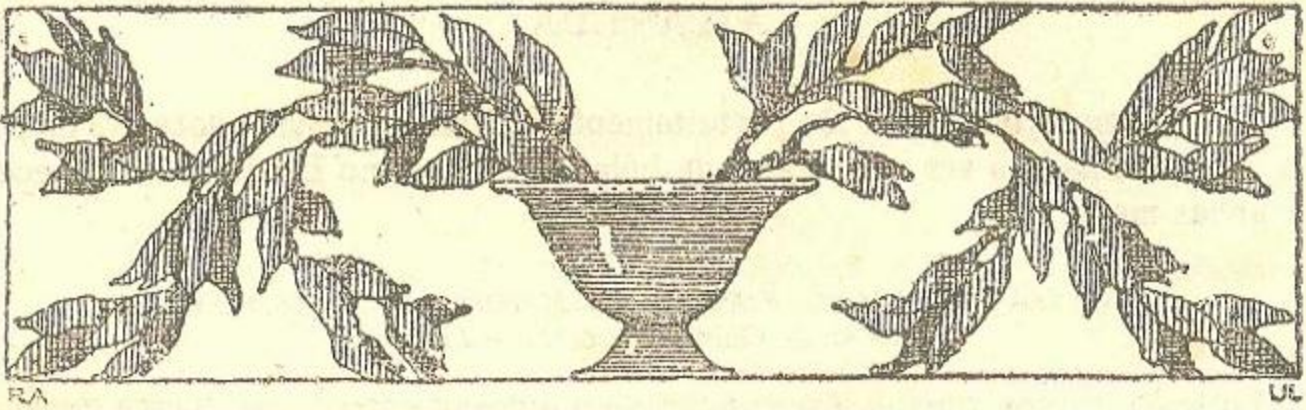
Quando muitos portugêses encaravam a nossa entrada na guerra como um problema a discutir entre pessoas de muita gota e prudencia, Carlos Olavo declarou-se logo partidário decidido da nossa intervenção efectiva. E não se limitou ao exercício simpatico de afervorar os tibios, partiu para o *front*, sem uma hesitação. Bateu-se como os mais bravos e sofreu como os mais estoicos. No nove de abril, caiu prisioneiro, tendo de estagiar no desespero agudo dos acampamentos de Breesen e Kastatt. O seu bom humor, porém, venceu as agruras da áspera situação. Para tragar as horas interminaveis, escreveu o seu *Diario dum prisioneiro de guerra na Alemanha*, que se lê gostosamente, porque nele palpita toda a alma heróica dum homem que, sem exagêros nem gestos teatraes, refere as notas vivas e simpaticas da sua sensibilidade, entregue a uma tortura abominavel. Carlos Olavo, prisioneiro de guerra, permanece fiel ao seu temperamento, pois que até, entre as agruras e os espinhos, entremóstra o seu riso portugêes. A alegria que foi sempre uma das suas fôrças não o desamparou nas provações. Por isso, o seu livro de notas vale mais alguma coisa que os vulgares depoimentos de certos guerreiros que a guerra amachucou e entristeceu, em vez de lhes aquecer as pá-lidas energias.

FAUSTO E ASVERUS por OCTAVIO AUGUSTO, edição da livraria
Leite Ribeiro, — Rio de Janeiro

Este poema parece obedecer á preocupação filosófica de mostrar dois aspétos eternos da humana natureza. Juntando, nas mesmas gestas, os dois tipos lendarios, Fausto e Asverus, a ver se era possivel ligá-los num passo ou deslumbramento comum, Octavio Augusto cometeu uma grande empresa que infelizmente o sucesso não coroou. Os seus alexandrinos teem uma grande tendencia para se fazerem mais compridos, sabendo a prosa e não da melhor. A sua fantasia tambem se nos não afigura portadora dum raro poder de crear, visto que não percorre senão trajectos conhecidos.

Livros recebidos:

Carta para o outro mundo por Cruz Magalhães; *Portugal e o Tratado de Paz* por Carneiro de Moura; *Arlequins e Polichinelos* por Brito Rato; *Durante o chá* por Ruy Cordovil; *Sol Poente* por João Boto de Carvalho; *Educar* por Agostinho de Campos; *Intimos*, versos de Tomaz d'Eça Leal; *A escola de Coimbra* por Fran Pacheco; *Verbo Antigo* por Angelo Ribeiro; *Iantha* por Schmidt Rau; *Rosas de Alnaluar*, por Schmidt Rau; *O Encantado*, versos de Antonio de Portucale; *Os Açores de Portugal* por Luiz da Silva Ribeiro; *As Origens Humanas* por Mendes Correia; *Notas Craniograficas* por Mendes Correia; *Scenas d'Alma* por Alfredo Ramos; *Le Page de Madame de Foncine* por Maurice Duplay; *Eça de Queiroz* por Alberto d'Oliveira; *Ao Parapeito*, de Pina de Morais.



LA VIE À PARIS

Une rose et M. de Brockdorff. — D'une tentative pour fonder l'internationale morale. — Plaisirs du printemps à Paris. — Landru est-il un romancier. — *Le Vol de la Marseillaise*. L'ombre de Pasteur à l'Académie Française. — M. Epitacio Pessoa à Paris.

Peut-être, en ce mois de Mai 1919, conviendrait-il mieux d'écrire la vie à Versailles, puisque c'est sur cette ancienne ville de plaisance des rois français qu'est concentrée l'attention vigilante du monde entier. Les délégués allemands venus pour y recevoir les conditions de Paix, s'y promènent, en effet, et méditant les contre-propositions qu'ils offriront aux gouvernements alliés, contemplent les incomparables perspectives du parc et du château.

Mais, cela ne leur suffit point. Cependant que les secrétaires et les dactylographes de leur suite vont et viennent dans les rues, entre les petites barrières qui les séparent de la population, les délégués excursionnent parmi les paysages d'Ile de France. Des collines boisés de Saint-Cloud, toutes parfumées de la jeune odeur des verdure, ils se plaisent à contempler les méandres bleutés de la Seine ; de la terrasse de Saint-Germain, ils peuvent apercevoir la silhouette innombrable de Paris, couronnée de brumes légères. Et, l'autre jour, le comte de Brockdorff-Rantzau ayant dit qu'il n'aimait que deux choses au monde, les roses et les bronzes, on lui fit respirer le parfum de la roseraie de Bagatelle.

Il fut si charmé, qu'il revint une seconde fois tourner autour du petit palais bâti jadis pour le comte d'Artois. S'attardant aux plus belles fleurs, il se fit dire leurs noms, — qui sont souvent, par une délicate symbolique, des noms de batailles ou de grands capitaines ; ne quittant ce jardin qu'à regret, il demanda l'autorisation de cueillir une rose, et s'en fut en la respirant.

Quel que soit le mobile de ce geste, comédie ou sensiblerie germanique à seule fin d'émouvoir Gretchen, il n'en est pas moins réel que la rose fut respirée, et qu'inconsciemment M. de Brockdorff-Rantzau dût recevoir la leçon de ce parfum de France. On ne saura point ce que fut le colloque du diplomate grave et de la corolle fragile, mais il est agréable d'imaginer que ce fut celle-ci qui fut le professeur de grâce modérée et de délicate volupté. Pareil enseignement n'est inutile à personne.

Mais qu'est devenue la rose ?

Fut-elle malgracieusement jetée d'une main rageuse, après avoir livré toute la bonne odeur de son cœur, petite victime imprévue d'un dernier geste barbare? Ou bien, s'en ira-t-elle dormir entre les feuillets d'un in-folio lourd de bibliothèque allemande, dangereux souvenir dont le persistant parfum viendra, peut-être, aux soirs des futurs mois de Mai, s'échappant de la prison du livre, faire frissonner les narines du comte de Brockdorff-Rantzau?

*
* *

Sans doute, les impressions qu'il gardera de ce printemps seront mêlées de quelqu'amertume; et pourtant c'est une bien jolie saison que celle-ci pour bon nombre de Parisiens. La douce vie recommence, hésitante un peu, mais ornée de tant de plaisirs oubliés! Les amateurs de peinture se retrouvent au Salon, ou devant l'admirable rétrospective des Goya exposés au Petit Palais; beaucoup se réjouissent de voir que bientôt, peut-être, le Grand-Palais ouvrira ses portes aux Indépendants eux-mêmes, puisqu'une association d'artistes, et parmi les plus grands, vient de se former, qui revendiquera ce droit. Les amateurs de bonnes lettres ont entendu les fines louanges adressées à la mémoire de Paul Hervieu par M. François de Curel dans son discours de réception à l'Académie Française; ils se sont entretenus de sa barbe, de son rire aigu, de sa vie à la campagne, car c'est la rançon de la gloire que l'on aime mieux faire jaser votre valet de chambre que lire vos livres. Certains aussi ont été sollicités de donner leur adhésion à une association qui vient de se former, sous le nom de *Clarté*.

Clarté, c'est un beau titre, et un grand hommage envers le livre touffu et ennuyeux que M. Henri Barbusse a dernièrement fait paraître sous ce titre. Encore conviendrait-il que l'on justifiât cette appellation. Le Comité, que se compose d'écrivains notoires et même considérables «veut aider à la formation d'une véritable internationale morale». Qu'est-ce que cela peut vouloir dire au juste? J'entends bien que lorsque Mademoiselle Flora Tristan eut, en 1843, la pensée première d'une société universelle, et que Monsieur Karl Marx la développa plus tard pour son compte, ils n'avaient peut-être pas d'idée plus arrêtée que les membres de la jeune *Clarté*; mais ce qu'ils voulaient, précisément, dans leur appel au prolétariat, c'était fomentier une lutte de classes favorable au communisme, vieux comme le monde. Ce communisme ne peut être ce que réclame le nouveau groupement; il existe, en puissance, dans toute pensée qui s'exprime. Une pensée est internationale par ce fait même qu'elle est humaine, reflétant l'intuition, le jugement ou la volonté d'un individu. Que si c'est anti-national que l'on veut dire, et c'est probablement le sens convenable ici, ce serait pure réaction contre la littérature patriotique, voir chauvine. Mais ni les romans de M. René Bazin, ni les articles de M. Maurice Barrès n'ont fait mal à personne, quoi qu'on dise; et ce n'est point une réunion de littérateurs qui abolira l'amour si naturel et si noble du clocher. Alors?... On n'identifie pas aussi aisément la morale et la pensée des nations. Un slave et un latin, hommes tous deux, ont des sensibilités ethniques trop différentes pour se confondre jamais, malgré une sympathie active et une amitié fidèlement gardée. Et c'est tant mieux. On a la nausée de la fadeur d'un monde où toutes les idées seraient communes. Gardons cela pour le paradis.



Il faut de la variété. La preuve en est que si les uns se sont félicités du renouveau artistique, d'autres n'ont vu, ce mois-ci, que le poudroiment vert des hippodromes. Les casaques multicolores recommencent de tourner, disques au départ, confettis au lointain, à Auteuil et à Longchamp. Émotion du pari-mutuel, et des couturières aussi, cependant que galopent et s'épuisent les nobles bêtes aux formes finas ! Double spétacle : sur las piste, et de ceux qui viennent afin d'être vus en voyant.

Est-ce toujours la même chose ? Certes, il y a des places vides, et l'on s'inquiète de l'absence d'anciens habitués. Mais combien de solides au poste !... guêtres ventre-de-biche, monocles luisants qui dissimulent l'éclat atténué des prunelles ; plumes ondulées voletant à la brise au-dessus de visages griffés par les années de guerre ; et jeune grâce aussi des débutantes, qui, dans leurs beaux atours et jumelle en main, ne savent encore si c'est distraction citadine ou sport à lacampagne, puisque le Mont-Valérien, aperçu des Acacias, prend à l'horizon, dans la brume de ces journées, une apparence de petite Suisse minuscule.



Je revenais justement des courses, l'autre soir, lorsqu'un peu étourdi de poussière et de chaleur, je rencontraï mon ami N. . . Nous échangeâmes des cordialités que nous ne pensions ni l'un ni l'autre, et notre conversation glissa sur les onze femmes disparues de Landru, le Barbe-Bleue de Gambais. On ne parle que de cela à Paris.

— Il n'y a rien là dedans que de la littérature, s'écria aussitôt mon ami. Il n'y a point d'affaire Landru.

— Comment, fis-je ?

— Sans doute, sans doute, reprit-il. Nous assistons à une rénovation de l'art littéraire, pas autre chose. Écrire des romans, du temps de Gustave Flaubert, c'était bien ; on avait au moins l'espoir d'un bon petit procès pour vous lancer, mais maintenant, le cinéma a tout dévoré, il fallait trouver mieux. Comment mieux captiver son public qu'en lui construisant un beau drame, qu'il croit vécu ?

— Certes.

Eh bien ! Le principe une fois trouvé, l'application n'est plus rien. Vous bâtissez un bon scénario ; vous l'écrivez, et puis vous faites le tour des journaux quotidiens. Vos traités en poche, vous vous mettez à travailler. Oh ! ce ne sont plus les longues veilles dans l'auréole blonde de la lampe, poétisées par les romantiques. Non, c'est de la mise en scène à grand spectacle : location de villas en province, pas trop loin autant que possible, afin que les curieux puissent visiter, en auto dominicale, le lieu du crime ; promenades mystérieuses, étranges séjours à droite et à gauche ; compagnons — compagnes, plutôt — qui disparaissent sans laisser de traces, parce que vous leur faites prendre le train la veille au soir, et que vous, vous partez à votre tour, bien ostensiblement, tout seul, le lendemain matin. . . un petit arrangement avec les familles, et les jeunes personnes font les mortes, c'est plus lucratif et moins fatigant que de faire la fête. Ah ! le métier de romancier va devenir passionnant ; mais il faudra une bonne santé pour l'aborder.

Cela ne saurait manquer d'avoir une heureuse influence sur l'art, qui deviendra plus sain, lui aussi. Vous verrez, ce sera le triomphe du réalisme, sur le symbolisme et autres écoles décadentes. Le public ne lira plus les romans, il les vivra.

J'étais abasourdi ; je tentai de protester :

— Mais pourtant l'affaire Landru ? . . .

— Bah ! Je parie qu'il y aura une signature à la fin.

Un taxi passait. Je laissai mon ami à ses paradoxes.



Heureusement, pensai-je, il est encore un public pour lire les livres imprimés ! Et, afin de me rassurer, je songeai au succès de quelques œuvres belles ou curieuses, publiées récemment.

Ce n'est point sans émotion que l'on vit paraître aux devantures ce *Vol de la Marseillaise* dont Edmond Rostand avait composé les poèmes dans la fièvre et l'amour, et qui termine sa carrière de la manière, sans doute, qu'il souhaitait. On raconte que l'automne passé, une tireuse de cartes de Bayonne avait annoncé au poète qu'il ne survivrait pas à la victoire. Est-ce en sortant de chez elle qu'il écrivit ces vers d'une prescience mélancolique, trouvés dans un carnet, et pieusement inscrits à la dernière page de son dernier volume :

Je ne veux que voir la Victoire.
Ne me demandez pas : «Après ?»
Après, je veux bien la nuit noire
Et le sommeil sous les cyprès.

Je n'ai plus de joie à poursuivre
Et je n'ai plus rien à souffrir.
Vaincu, je ne pourrai pas vivre,
Et vainqueur, on pourra mourir . . .

Le destin a réalisé le poème.

Peut-être le *Vol de la Marseillaise* ne fut-il pas accueilli par la critique avec l'attention et le respect que méritait une grande mémoire ; mais, les disparus ne peuvent pas se défendre, et leurs voix ne comptent plus, à l'Académie . . . C'est un tort qu'on ne leur pardonne point, surtout depuis que les mœurs électorales ont fait leur entrée à l'Institut. Le mérite ne suffit plus, à présent, pour devenir immortel, il faut encore y joindre l'esprit de manœuvre. Ou cela réussit, ou cela vous retombe sur le nez. On le vit bien aux dernières élections où M. Abel Hermant se désistant pour M. Henry Bordeaux, et, de ce fait, assurant l'entrée de celui-ci parmi les Quarante, ne put obtenir la majorité nécessaire pour s'asseoir au fauteuil de M. de Ségur, que briguaient également M. Valléry-Radot, à l'ombre glorieuse de Pasteur, son beau-père . . .

M'éloignant des lauriers académiques, je songeai à ce *Cap de Bonne-Espérance* dont la décevante typographie ne parvient pas à dissimuler le rythme et la beauté. M. Jean Cocteau aurait pu ne donner qu'un frère charmant au *Prince Frivole* qui valut la célébrité à ses jeunes années ; il a voulu mieux, et se renou-

veler ; c'est un exemple devant lequel il convient de s'incliner. Je songeai encore à ce passionnant *Sous les Mers* où M. Gérard Bauër, au cours d'une intrigue qui ne laisse pas de répit, nous fait traverser toute l'angoisse et toute la poésie farouche de la vie sousmarine ; à beaucoup d'autres livres dont M. Francis de Miomandre vous parlera mieux que je ne saurais le faire.

*
* *

Et je me dis :

— Non, le cinéma tient une place importante, et qu'il mérite, dans la vie actuelle, mais il n'a tué ni la littérature, ni le théâtre. A côté des tentatives si nombreuses des sociétés d'avant-garde, qui témoignent toujours, malgré leurs outrances, d'un sonci ardent de progrès et d'ar — ainsi : le *Dit des Jeux du Monde*, de Paul Méral, ou l'*Enfantement du Mort*, de Marcel l'Herbier —, la Comédie-Française ne vient-elle pas de monter *les Perses*, la plus immobile des fresques tragiques peintes par Eschyle, la moins accessible peut-être à un public moderne, si les inconstances du siècle ne se prêtaient point à des analogies frappantes ? Et malgré la traduction anémique et affadie de M. Silvain, les lamentations des vaincus de Salamine chantées par le poète grec, émeuvent encore, aux jours de sa victoire, le peuple de Paris, après vingt-quatre siècles, passant par la voix de M. de Max, qui est, à chaque création nouvelle, un artiste plus prodigieux.

*
* *

C'est avec un singulier plaisir, gardé pour la fin, que je veux constater, en terminant cette première « Vie à Paris » pour les lecteurs d'*Atlantida*, que les relations qui unissent fraternellement la France au Brésil ont été ce mois-ci magnifiquement consacré par l'accueil réservé au Président de sa République, M. Epitacio Pessoa. Les réceptions données en son honneur furent si fréquentes que nous ne saurions le suivre au diner France-Amérique, qui lui fut offert au Pavillon d'Armenonville ; à la réception de la Sorbonne ; au déjeuner de la Banque de Paris et des Pays-Bas. Qu'il nous suffise de signaler le diner France-Bésil où MM. Deschanel, Viviani et Georges Leygues prirent place à ses côtés ; le diner de l'Elysée où l'invita M. Poincaré ; le diner des puissances de l'Amérique Latine auquel assista M. Wilson. Les chefs d'Etat, les grands hommes politiques ont tous tenu à saluer en lui le représentant d'une grande nation amie et alliée. Cela est bien ; mais ce qui est mieux c'est que chez tous on a pu remarquer le désir que le Brésil et la France se connaissent davantage, non seulement dans leurs aspirations, qui sont communes aux races latines, mais encore dans l'intimité de leurs mœurs et de leurs besoins mutuels. Voilà ce qu'il faut : se bien connaître. C'est la meilleure et la plus noble manière de s'aimer.

Tel est le sentiment qu'emportera de son séjour en France, nous l'espérons, M. Epitacio Pessoa, en s'embarquant à Lisbonne, sur notre cuirassé *Jeanne d'Arc*.



Notícias & Comentários

A EXPANSÃO DO BANCO NACIONAL ULTRAMARINO

O Banco Nacional Ultramarino tem ligado o seu nome a algumas das mais importantes e prosperas obras de fomento nacional. A sua acção patriótica, sobretudo em Africa, é clara e inilludível. Ninguem poderá deixar de a reconhecer e de a louvar. A nossa Africa deve-lhe absolutamente tudo o que n'ella se tem realisado de civilizador, de arrojo, de lisongeiro para o nome portugues. As mais illustres figuras que teem passado pelas nossas colonias, verificando os seus melhoramentos materiaes, a intensificação da sua vida, as relativas facilidades que já ali se proporcionam á industria e ao commercio que querem trabalhar e progredir, confirmam plenamente a nossa asserção, não occultando o grito de surpresa e de admiração, ante o potentado financeiro que tem impulsionado e feito trabalhar toda essa complexa machina.

*
* *

Mas o Banco Nacional Ultramarino está expandindo tambem a sua acção intelligente e laboriosa na Europa e dentro de poucos dias, expandil-a-ha ainda na America do Norte. Ha cerca de dois mezes inaugurou a sua succursal de Londres, Ha poucos dias inaugurou uma em Paris. Tanto a imprensa de Londres — tão parcimoniosa em economias — como a imprensa franceza — tão avára das suas columnas — se referem com unanime elogio a esta rasgada iniciativa do Banco Nacional Ultramarino aproveitando o ensejo para apreciar os numeros que documentam o seu valor financeiro e os seus serviços como instituição de credito.

Reproduzimos, a seguir, a acta da inauguração em Paris da Succursal do Banco Nacional Ultramarino :

Aos dois de Junho de 1919, em Paris, no edificio do Banco Nacional Ultramarino, oito, Rue du Helder, com a assistencia dos Ex.^{mos} Presidente e Vogaes da Delegação Portugueza á Conferencia da Paz, dos Ex.^{mos} Ministro de Portugal em França, Consul Geral de Portugal em Paris, dos Representantes da Camara Commercio Portugueza em Paris e mais pessoas que este auto vão assignar, achando-se presente o Governador do Banco João Henrique Ulrich, o vogal do Conselho Fiscal Bathazar Freire Cabral, o Director Geral dos Serviços do Banco no Estrangeiro Edward Futchet Davies, o Inspector das Agencias do Norte de Portugal, Alexandre Thieux, o Director da Filial de Paris Paul Alexandre Meidinger e o sub-Director da mesma Succursal Jayme Firme Rocha, procedeu-se á

inauguração da Filial do Banco Nacional Ultramarino em Paris que n'esta data iniciou as suas operações.

Affonso Costa, João Chagas, J. Norton de Mattos, Augusto Soares, Armando Navarro, Manuel Antonio Dias Ferreira, Arthur de Sousa Beça, Mario Carvalho, João Henrique Ulrich, Balthazar Cabral, E. F. Davies, Alexandre Thieu, P. A. Meidiuger, Jayme Firmo Rocha, S. Gaupin de Sousa, Antonio A. da Silva, Jayme de Padua Franco, A. Santos Fernandes, J. J. Paula Rosa, Gracio Mattos Silva, Augusto Teixeira, Wenceslau de Lima, Perestrello Fernaudou Ulrich, Carlos Gomes, Manuel Pinto da Fonseca, etc.

Somos informados de que tanto o Sr. Dr. Affonso Costa como o Sr. João Chagas se referiram nos termos mais lisonjeiros ao Banco Nacional Ultramarino, exalçando os seus servios e a sua expansão ; declarando o nosso Ministro em Paris que se poria ao lado do Banco sempre que a sua acção fôsse necessaria o que tudo foi agradecido pelo sr. dr. João Ulrich, Governador do Banco.



LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6. - PARIS

Dernières Nouveautés

AUCUSTE DORCHAIN : PIERRE CORNEILLE (Prix Lasserre)

M. C. POINSOT : AUPRÈS DE VICTOR HUGO

Chaque volume, in-16 double couronne, broché (*majoration comprise*).. .. 4.55

A. P. GARNIER

Le GESTE de JEANNE D'ARC
POÈME

Le MYSTÈRE de Ste GENEVIÈVE
POÈME

LES ANGOISSES
POÈME

LE DIT DE SAINT ODILE
POÈME

LA GLOIRE DE LA TERRE
POÈME

Chaque vol., in-16 colombier, sur papier de luxe (*majoration comprise*) 2 fr.

La Minerve Française

REVUE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Directeur : A. P. GARNIER

Secrétaire de la Rédaction : M. ALLEM

Chaque numéro de la *Minerve Française*, de format in-8, aura environ 130 pages, et publiera des œuvres de :

MM. MARIUS ANDRÉ, CHARLES APPUNH, JACQUES BAINVILLE, MAURICE BARRÈS, de l'Académie française, LOUIS BARTHOU, de l'Académie française, ANDRÉ BEAUNIER, ANDRÉ BELLES-SORT, PIERRE BENOIT, LOUIS BERTRAND, JULES BERTAUT, HENRI BIDOU, RANÉ BOYLESVE, de l'Académie française, AUGUSTE BRÉAL, HENRY BRÉMOND, EDOUARD CHAMPION, PIERRE CHAMPION, CHARLES CLERC, JEAN DES CONGNETS, CHARLES DERENNES, AUGUSTE DORCHAIN, AUGUSTE DUPOUY, GABRIEL FAURE, FERNAN FLEURET, GUSTAVE GEFFROY, de l'Académie Goncourt, PAUL GINISTY, EMILE GODEFROY, FERNAND GOHIN, FERNAND GREGH, ABEL HERMANT, EDMOND JALOUX, LÉO LARGUIER, PIERRE LASSERRE, LOUIS LE CARDONNEL, CHARLES LE COFFIC, GEORGES LECOMTE, RENÉ LOTE, MAURICE MAETERLINK, ANDRÉ MARY, CHARLES MAURRAS, LUCIEN MAURY, NOËL OUET, RENÉ DE PLANHOL, JEAN PSICHARI, HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française, SAMUEL ROCHEBLAVE, FIRMIN ROZ, baron ERNESTE SEILLIÈRE, FORTUNAT STROWSKY, JEAN-LOUIS VAUDOYER.

	Un an	Six mois
ABONNEMENTS {	Paris.....	48 fr. 25 fr.
	Départements....	54 fr. 28 fr.
	Etranger.....	60 fr. 32 fr.

PRIX DU NUMÉRO ; France 2 fr. 50 — Etranger 3 fr.

Envoyer bulletin d'abonnement et mandats au Directeur de la Revue, 1, Rue de Lille, PARIS (VII).

Companhia Geral de Credito Predial Português

Sociedade Anonima de Responsabilidade Limitada

Capital Esc. 4.950.000\$00

SÉDE SOCIAL:

Travessa de Santo Antonio da Sé, n.º 21—LISBOA

TELEFONES { Governo da Companhia—Central, 1756
Escritorios—Central, 478

Emprestimos a dinheiro até nove anos, sobre hipoteca de predios urbanos nas cidades de Lisboa e Porto, com amortisação facultativa e com o encargo anual de 5 1/2 %, compreendendo juro e comissão.

Emprestimos a dinheiro com ou sem amortisação, a 6 % compreendendo juro e comissão, sobre hipoteca de predios rusticos e urbanos situados em qualquer ponto do paiz.

**Contas correntes com caução de hipoteca
ou de papeis de credito**

Depositos a prazo e á ordem

A companhia aceita depositos de papeis de crédito encarregando-se da cobrança dos respectivos juros ou dividendos mediante uma pequena comissão.

Delegação no Porto:

Praça Almeida Garrett, 33 e 35

TELEFONE 1703

Correspondentes em todas as cidades e principaes vilas do Paiz

Dr. Epitacio Pessoa

PRESIDENTE DA REPÚBLICA BRASILEIRA

Quando da visita a Portugal do grande cidadão que é o Dr. Epitacio Pessoa, Presidente da República dos Estados Unidos do Brasil, teve a *Atlântida* a boa fortuna de obter, do eminente estadista, o autografo que publica hoje. Esse autografo constitue a mais alta

Merecem os meus mais
vivos applausos, os esforços des-
envolvidos pela "*Atlântida*",
no sentido de uma approxi-
mação cada vez mais inti-
ma entre Portugal e o Brasil.
Lisbõa, 10 de Junho de 918.

Epitacio Pessoa.

consagração a que poderia aspirar esta revista, que se fundou e se mantém e vive para defender a causa nobilíssima da aproximação luso-brasileira, entre todas útil à dignificação e à expansão da raça lusitana.

Agradecendo ao Dr. Epitacio Pessoa a honra que lhe deu, a *Atlântida* faz votos colorosos para que a visita do Presidente da República fraterna a Portugal seja o inicio duma politica de realizações práticas entre os dois países que tanto se querem e que só governantes mal orientados podem ter afastado um do outro. A aguda intelligencia, o raro talento, a notavel cultura do Dr. Epitacio Pessoa são, porém, a garantia absoluta de que easa politica vae efectivar-se em toda a sua amplitude, certos, como estamos, de que os estadistas portuguezes a saberão olhar com o maior carinho e o cuidado mais atento. Brasil e Portugal, vibrando no mesmo ideal latino, trabalhando pela grandeza comum — eis a aspiração a que todos que teem entre nós o sentido do Futuro, governantes e governados, e sobretudo, a mocidade, devem dar o melhor do seu esforço e da sua alma.

A Epitacio Pessoa, que no Brasil, encarna esse ideal supremo, as saudações entusiasticas da *Atlântida*, e a admiração comovida de todos os que nela trabalham.

No Parlamento

O DISCURSO DO DR. NUNO SIMÕES, DEPUTADO E DIRECTOR DA «ATLANTIDA»

Na sessão do Congresso em honra do Sr. Dr. Epitacio Pessoa o deputado dr. Nuno Simões, director da *Atlântida* disse o seguinte :

«Que usava da palavra não porque tivesse de acrescentar alguma coisa de novo depois do justo e caloroso elogio do Brasil e da affectuosa homenagem ao seu ilustre Presidente eleito, feitos pelos oradores que o precederam, mas porque, tendo o seu obscuro nome ligado à obra da aproximação, luso-brasileira, se sentia na obrigação de dirigir, em nome de quantos trabalham pelo ideal luso-brasileiro, as suas saudações ao Brasil — nação de riqueza e glória, nossa irmã

e nossa filha, fraternal e filialmente pressa aos nossos destinos, e ao seu presidente eleito, jurista e político eminente que veio até nós trazido entre carinhos da nossa aliada secular — a Inglaterra — e como um dos agentes — e dos mais ilustres — da grande aliança humana de que falou Junqueiro. Olavo Bilac que, como Paulo Barreto, veio a Portugal numa admiravel embaixada de pensamento e de affecto, num discurso formosissimo e memoravel, que fez no banquete que lhe foi oferecido pela *Atlântida*, disse entre outras maravilhosas frases de relêvo classico, este período profético e supremo: «Somos felizes, intensamente felizes, porque vivemos este ciclo heroico; e ainda mais felizes seremos os que não tivermos fechado os olhos sem ter assistido ao epilogo do drama, sem ter visto as revoluções politicas, sociais e artisticas que nascerão em florações sublimes d'esta trágica sementeira de sangue e de glória.» Não lhe foi dado a êle beijar essa fortuna. Bilac morreu sem ter a dita inegualavel de assistir à elaboração da nova vida. Mas eu quero sonhar, senhor presidente, a magnífica floração da alma do sumo poeta em face da última jornada triumphal da raça portuguesa enaltecida em dôr e glória pelo esforço de Portugal e pela solidariedade do Brasil, e agora, em plena paz victoriosa, sob o seu sagrado da Itália, na terra bemdita da França, e no solo das liberdades britânicas, consagrada na pessoa de um dos mais altos representantes da nação brasileira: o seu enviado ao Congresso da Paz e futuro dirigente dos seus destinos. Que extraordinário milagre de beleza se consumaria na arte immortal do poeta, em frente desta visão de extase para qualquer grande cultor da língua portuguesa: o mundo que se curvou ante a sinceridade do esforço dos descendentes dos Heroes que enchem os «Lusiadas» ergendo o seu louvôr ao representante do mais novo ramo do lusitanismo que não é mais de que uma pátria em duas nações!

Pois o que tem sido todo este acender de turibulos da latinidade e o apoteótico louvôr das grandes nações, em honra do Brasil e do seu presidente eleito, senão o agradecimento do mundo civilizado à raça que no passado descobriu mundos e fez civilisações e no presente se afirma digna pela sua grandeza e pela sua beleza moral de um grande, estupendo, explêndido futuro?! Eu penso, senhor presidente, que o senhor Epitacio Pessoa deve ter sentido ao surgir-lhe ante os olhos o litoral portugês, florido de rosas e de espumas, o enleio do heroe que regressa, beijado na fronte pelos ventos desgrenhantes da victoria, e surpreende mais bela e admiravel para o

seu orgulho engrandecido, a terra da Pátria que êle ampliou para a immortalidade. Em terra da Patria se deve sentir o Sr. Epitacio Pessoa recebendo as aclamações de seus irmãos portugueses.

E quando partir levando nos ouvidos o seu rithmo alvorotado e apoz desembarcar da outra banda do Atlântico, certo estou de que o rithmo, porventura, mais vivo e acelerado ainda das aclamações dos brasileiros lhe ha de parecer a prolongação das nossas, como se uma onda maior, rumorosa as levasse para guardar em si uma voz perpétua de aliança.

Senhor Presidente: o Congresso da República Portuguesa tem a honra de acolher o illustre Presidente da República Brasileira, numa hora excepcional de afirmação e defeza das raças que se estão preparando para a luta tremenda da concorrência económica. Feliz e gloriosa embaixada a que o trouxe a Lisboa nesta hora, porque ao meu obscuro esforço em prol do ideal luso-brasileiro se afigura que é chegado o momento de se dar forma ao maravilhoso sonho que criou o continente moral da *Atlântida* no mar que deve considerar-se a aliança perpétua entre Portugal e Brasil! Depois das embaixadas do pensamento, dos sentimentos e dos interesses, surge esta embaixada definitiva cujo chefe em si concentra os objectivos de todas, porque em Portugal se encontra em prol da comunidade de interesses sentimentaes, económicos e políticos das duas nações que. — não me cançarei de repeti-lo —, constituem uma Pátria única. E' em nome desses interesses que o Congresso da República saúda o Doutor Epitacio Pessoa e se prende ao compromisso de na sua vida parlamentar não esquecer um só momento que o futuro de Portugal e o futuro do Brasil dependem de uma seria aliança económica entre as duas nações, correspondendo com exactidão, na vida internacional, ás afinidades de ordem étnica e sentimental que as unem.

Para essa aliança contamos, desde esta hora, com a vontade de todos os portugueses afirmada sempre e ratificada, agora, pelo voto deste Congresso e com a vontade de todos os brasileiros, representados tão elevadamente pelo homem que para o Brasil acaba de conquistar a mais alta situação internacional.

Senhor Presidente:

Se da guerra tremenda da civilização contra o barbarismo germânico, outra vantagem não resultasse para Portugal, eu creio que bastaria a de uma séria e grande aliança económica e política entre Portugal e Brasil para nos julgarmos felizes por nela, ainda que com sacrificio, haveremos tomado parte. Diz o eminente Graça Aranha:

«a união política de Portugal e do Brasil, consequencia da unidade moral das duas nações, seria a grande expressão internacional da raça portuguesa.»

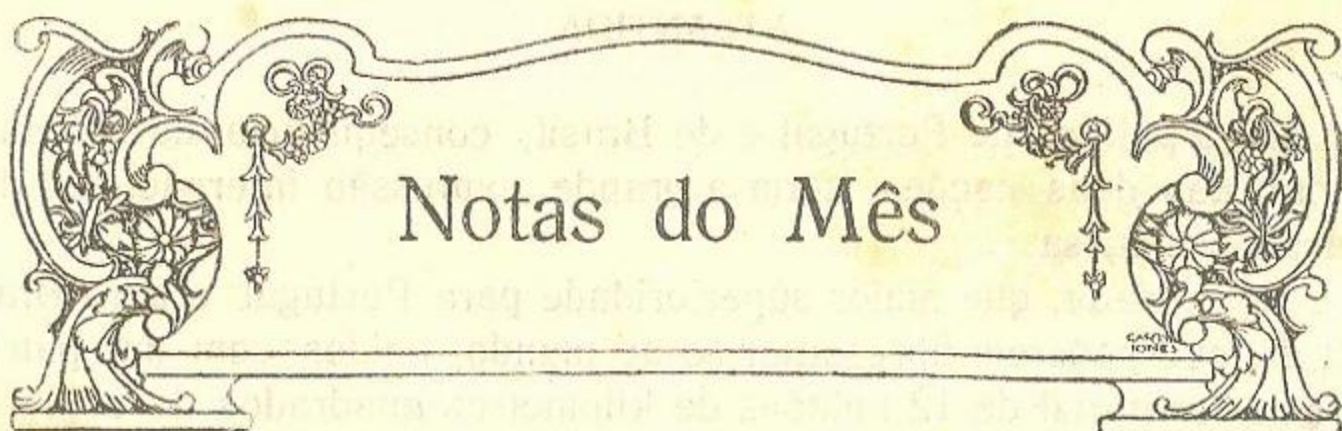
Na verdade, que maior superioridade para Portugal e para Brasil do que poderem apresentar-se ao mundo, unidos com um patrimonio territorial de 12 milhões de kilómetros quadrados de sólo riquíssimo e inexplorado e uma existência de 50 milhões de almas portadoras de todas as qualidades ráticas que fizeram a epopêia das descobertas e conquistas e continua fazendo a obra admirável de afirmação e cultura que o mundo civilizado acaba de consagrar, em Roma, em Paris e em Londres?

A essa obra, vamos. É por isso que ao Sr. Presidente eleito do Brasil, peço em nome de quantos em Portugal teem trabalhado pelo ideal luso-brasileiro, que diga ao Brasil que para essa formidavel aliança ficamos trabalhando todos e tão certos estamos do seu éxito que ao vê-lo partir sentimos que vá com êle a grande e fundada esperanza do nosso trinfo immortal.

Quando chegará, Sr. Presidente, a hora de partirem de Portugal os modernos nautas em busca da certeza do nosso triunfo victorioso?

Não deve ir longe.

Possa a fortuna trazel-a tão depressa como a deseja e ardentemente espera o coração de todos os portugueses e brasileiros.



DR. EPITACIO PESSOA

O *Norte* publicou um artigo, do seu correspondente político de Lisboa, tratando das manifestações feitas em Itália ao Presidente da República Brasileira, Sr. Epitácio Pessoa, e analisando as relações entre os dois grandes países.

São dêsse artigo os periodo que seguem :

«O Sr. Epitácio Pessoa esteve em Portugal quando a missão brasileira à Conferência da Paz passou para Paris. Os acontecimentos políticos não permitiram que por essa missão houvesse as deferências oficiais que lhe eram e são devidas. Por certo agora, no regresso ao Brasil, o Sr. Epitácio Pessoa e os seus companheiros, em jornada triunfal para a sua Patria, hão-de demorar em Lisboa.

Será então uma oportunidade excelente para se trocarem entre os dois países, oficialmente, as aspirações e bons desejos de que depende o verdadeiro e real intercâmbio luso-brasileiro.

Aos homens ilustres que nesta cruzada andam empenhados cabe a patriótica acção.

Aguardemo-la.»

GUERRA JUNQUEIRO

O nosso ilustre colaborador D. Pedro Blanco, dedica no n.º 281 de *La Esfera* palavras do mais alto louvor ao poeta máximo de *Os Simples*. Transcrevendo um trecho dêsse artigo notável, prestamos a nossa homenagem ao grande poeta :

«Desde Camões nadie ha cristalizado en estrofas de oro el sentimiento heroico de la raza como Guerra Junqueiro. Leed sus obras ; reparad sus poemas, y encontrareis desbordéndo-se en sus páginas un sentimiento patriótico, expuesto com tanta fe, con tan sincera emoción y tan profunda exaltación, que atrae y fascina, porque envuelve en el torbellino de luz y ritmo de sus versos el sentimiento nacional, consciente, de su patria ; y su palabra arrastra y convence, porque tiene el secreto de encender el ardor patriótico, y más de una vez un verso de Junqueiro ha sido más cortante que el filo de una espada...»

CAMILO

Vinte e nove anos caídos sôbre a morte trágica do *Maior de Todos*, a *Atlântida* vem, piedosamente, em escuras palavras de saúde evocar a dolorosa figura de Camilo. Hoje que os *fumistes* e os medíocres triunfam expremendo do

cérebro ético insulsas burundangas, avulta ainda mais a sua obra estupenda e maravilhosa, obra em que vivem, em toda a sua exuberância meridional, as virtudes gloriosas e os marcados defeitos da nossa raça. Mulheres de Portugal, ninguém com mais carinhosa intuição, com mais inteligente observação vos descreveu! Augusta, Cacilda, Leonor, Ricardina, Teresa, Mariana, Maria Moisés, sois a mais alta expressão da mulher portuguesa na vossa adorável ternura, na vossa enternecedora abnegação, na vossa tocante singeleza! Já que os pigmeus de hoje (salvante raras excepções) quásai te esqueceram, ó Grande Torturado, que as doces mulheres da nossa terra continuem a chorar sôbre as tuas páginas shakespearianas de sarcasmo e de lágrimas. Vale bem mais do que um in-fólio de teorias fallíveis uma doce lágrima de mulher!

INSTITUTO HISTÓRICO DO MINHO

Com o maior prazer inserimos as condições do concurso aberto por esta benemérita academia histórico-literária para uma memória sôbre a figura notável de Frei Gonçalo Velho, o famoso navegador a quem Portugal deve a abertura dos caminhos marítimos da Índia e das Américas. Fica feito o convite a todos os artistas e escritores portugueses para, no prazo de 90 dias a principiar em 16 de Maio, apresentarem nas condições adiante indicadas os seus trabalhos de crítica histórica, geografia, cartografia, geologia, astronomia, meteorologia, oceanografia, nautica e de tudo o que diz respeito à cosmografia em relação aos descobrimentos e, em especial, ao da Terra Alta, novela, conto, poesia, escultura, pintura, desenho, música, etc. Seguem as

CONDIÇÕES DO CONCURSO

I — Todos os trabalhos serão firmados com uma legenda ou pseudónimo e acompanhados de um sobrescrito, fechado e lacrado, contendo o nome do autor, naturalidade e residência, e rubricado, no anverso, com aquela legenda ou pseudónimo.

II — Os manuscritos devem ter o verso da fôlha em branco.

III — Não se restituem os trabalhos recebidos, reservando-se o Instituto o direito de publicar aqueles que fôrem julgados de valor.

IV — O júri será composto pelos artistas e escritores que o Instituto eleger e presidido pelo respectivo presidente.

V — O Instituto anunciará o resultado do concurso na sessão de 16 de Novembro.

VI — Os artistas e autores que tenham apresentado trabalhos dignos de prémio serão nomeados sócios efectivos do Instituto, com isenção da taxa de admissão.

Os trabalhos devem ser endereçados ao Presidente do Instituto Histórico do Minho — Viana-do-Castelo.

Viana-do-Castelo, 16 de Maio de 1919.

Banco Francez para o Brazil

Sociedade anonima com o capital de 15 milhões de francos
SEDE SOCIAL

1, Boulevard des Capucines (Praça da Opera)—PARIS

SUCCURSAES E AGENCIAS

NO BRAZIL: São Paulo e Santos e brevemente no Rio de Janeiro
EM FRANÇA: Lyon e Marseille

O BANCO FRANCEZ PARA O BRAZIL, fundado em 1911, tem por principal objectivo o desenvolvimento do commercio exterior entre a França e a America do Sul, sobretudo com o Brazil.

O seu capital foi subscrito, em grande parte, por exportadores francezes e por um importante grupo de commerciantes brasileiros.

Os sentimentos do Brazil, relativamente á França, conhecidos desde muito tempo, manifestaram-se do modo mais evidente no decurso d'estes ultimos annos; assim, todos os esforços do BANCO FRANCEZ PARA O BRAZIL tendem a facilitar as relações entre compradores e productores francezes e brasileiros.

A organização já importante do BANCO FRANCEZ PARA O BRAZIL foi devidamente completada; permite tratar dos negocios com a maior regularidade e toda a presteza desejavel.

PRINCIPAES OPERAÇÕES

Contas correntes commerciaes.

Depositos de fundos á vista e a prazo.

Descontos, Cobrança de titulos sobre a America do Sul.

Adeantamentos sobre mercadorias. Creditos documentarios.

Compra e venda de moedas e de papeis estrangeiros.

Remessa de fundos, Transferencias por correio ou por telegramma.

Cartas de Crédito para viajantes e cartas de apresentação.

Serviço commercial, Coupons, Subscrições, Operações sobre titulos.

Salões de correspondencia á disposição da clientela na sede social

1, BOULEVARD DES CAPUCINES (Praça da Opera)

SUMÁRIO DO NÚMERO 38

<i>Atlântida</i>	R.
<i>Catástrofe ou Evolução</i>	Graça Aranha
<i>Lettres étrangères</i>	Edmond Jaloux
<i>Paísagens de Portugal</i>	Camara Reys
<i>Asas Inúteis</i>	João de Barros
<i>Le développement maritime et l'avenir transatlantique du Brésil</i>	J. Gaillard
<i>Anticipazioni</i>	Francesco Bianco
<i>O Património Histórico</i>	C. Malheiro Dias
<i>O exército francês em tempo de guerra</i>	Leite de Castro
<i>Le vieux monde et les deux Amériques</i>	Comte M. Prozor
<i>Das «Élites»</i>	Joaquim Manso
<i>Fraternité</i>	Philéas Lebesgue
<i>Os horisontes financeiros de Portugal</i>	Domingos Menezes de Jesus

REVISTA DO MÊS

<i>Dr. Miguel Calmon</i>	R.
<i>Crónica artística</i>	Manoel de Sousa Pinto
<i>Mês literário</i>	J. M.
<i>Notas do Mês</i>	J. de F.

NOTÍCIAS & COMENTÁRIOS.

<i>Estoril</i>	
<i>Banco Português e Brasileiro</i>	

Desenhos de: Saavedra Machado, Raul Lino, Alberto de Sousa, etc.

Á VENDA:

A Aproximação Luso-Brasileira e a Paz

POR

JOÃO DE BARROS

Aillaud, Alves & C.^a



Aproximadamente 1800-1850
JOÃO DE BARROS
Alfred Aves & Co